



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

375 71, 11



Harvard College Library.

FROM

Prof. A. B. Start.

18 Sept. 1894.

44

INDEX LECTIONUM

37591.37

QUAE IN

UNIVERSITATE FRIBURGENSEI

PER MENSES AESTIVOS ANNI MDCCCXC

INDE A DIE XV. APRILIS HABEBUNTUR

PRÆMITTUNTUR :

- 1) Carmen francogallicum, s. XIII, cui inscribitur
« Le lai de l'ombre », ad fidem codicum manu
scriptorum editum a Josepho Bédier.
- 2) Guillelmi Streitberg de comparativis Germanicis,
qui suffixo -ôz- formantur, commentatio.



FRIBURGI HELVETIORUM
TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI

1890





INDEX LECTIONUM

QUÆ IN

UNIVERSITATE FRIBURGENSE

PER MENSES ÆSTIVOS ANNI MDCCCXC

INDE A DIE XV. APRILIS HABEBUNTUR

PRÆMITTUNTUR :

- 1) Carmen francogallicum, s. XIII, cui inscribitur
« Le lai de l'ombre », ad fidem codicum manu
scriptorum editum a Josepho Bédier.
- 2) Guilelmi Streitberg de comparativis Germanicis,
qui suffixo -ôz- formantur, commentatio.

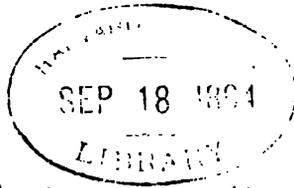


FRIBURGI HELVETIORUM

TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI

—
1890

37591.37



Prof. A. B. Hart.

②

©

LE LA I DE L'OMBRE

Joseph Bédier

ÉDITÉ PAR

JOSEPH BÉDIER

—•••—

INTRODUCTION

Un chevalier aime une dame, qui ne l'aime pas. Un jour qu'ils sont tous deux assis devant le château de la jeune femme, sur la margelle d'un puits, elle exige qu'il reprenne un anneau qu'il lui a donné. Longtemps, il résiste et supplie ; mais quand il a enfin compris que ses prières resteront vaines, il cède : « Soit ; rendez-le moi. » Il prend l'anneau et le regarde doucement : « Merci, dit-il, l'or n'en est pas noirci, pour avoir été à votre main. » Elle sourit, croyant qu'il va le remettre à son doigt. Mais il fait alors chose de grand sens, qui lui tourna ensuite à joie. Il s'est accoudé sur le puits, et voit dans l'eau belle et claire l'ombre de sa dame : « Sachez, fait-il, que je ne garderai pas cet anneau ; mais ma douce amie l'aura, celle que j'aime le mieux après vous. » — « Dieu ! dit-elle, toute surprise ; nous sommes seuls ici ; où l'aurez-vous si tôt trouvée ? » — Là, voyez la, votre belle ombre qui l'attend. » Il prend l'annelet et le tend vers l'ombre : « Tenez, ma douce amie ; puisque ma dame ne le veut point, vous le prendrez bien sans refus. » A la chute de l'anneau, l'eau s'est un peu troublée, et quand l'ombre *se desfist* : « Voiés, fait-il, dame, or l'a pris. » Et elle, subitement touchée et coquette encore, lui offre à son tour son propre anneau : « Beau doux ami, tenez, je vous le donne comme votre amie ; peut-être ne l'aimerez-vous pas moins que le vôtre, bien qu'il soit moins beau. »

Cette minuscule légende d'amour méritait d'être contée en cinquante vers, et notre lai en a près de mille : tant le poète s'est attardé sur la route. A vrai dire, il a conservé sa brièveté nécessaire à la petite scène que nous venons de redire d'après lui ; il a su conter légèrement, non sans charme, moitié souriant, moitié attendri comme son héroïne elle-même, cette historiette où la tendresse, sincère encore, se fait un peu spirituelle ; il a su maintenir son

récit sur la limite indécise et charmante où le sentiment devient sentimentalité. Mais il ne se hâte point d'arriver à cette scène finale ; il la prépare longuement, lentement, avec amour, et ses petits vers faciles et monotones se succèdent par centaines. Nous pouvons, lecteurs modernes, tourner les pages avec impatience et courir au dénouement ; mais il est manifeste que c'est à ces minutieux préparatifs que le trouvère tenait le plus, et les grandes dames et les grands seigneurs, moins pressés que nous, devant lesquels il récita son poème, durent y prendre un plaisir extrême : à ce titre ces longueurs mêmes nous doivent intéresser.

Le poète s'est plu d'abord, par quelques détails extérieurs, à nous faire sentir l'aristocratique élégance du monde où se meuvent ses personnages. Il s'est plu à nous montrer de jeunes chevaliers, plaisamment vêtus pour l'été, à nous décrire leurs manteaux de soie fourrés d'hermine et d'écureuil, et leurs couronnes de pervenches, à nous faire entrer après eux dans la *salle* parée d'un château seigneurial, où monte l'odeur des fleurs et des herbes qui jonchent le sol : une jeune dame les y reçoit, les prend en riant par la main, et son *chainse* blanc, délié, traîne après elle « sur les joncs menus ». Mais le poète n'a voulu donner à ces descriptions de costume et de milieu qu'une importance très secondaire. Il faut lui savoir gré de nous avoir épargné la description attendue, inévitable dans les poèmes de ce genre, de la beauté, invariablement blonde, de ses héros ; il a évité le portrait banal de la jeune dame, qu'on voit partout reparaître, toujours la même, plus blanche que neige en février ou que fleur d'épine, plus vermeille que rose, les yeux vairs comme des yeux de faucon et qui « frémissent » comme l'étoile, la nuit, dans la fontaine, les dents rangées trois par trois, le front poli où sont « emmurées » des veines azurées ¹. Il a évité aussi, et nous lui en devons quelque reconnaissance, la description du paysage mièvre et banal, mille fois reproduit dans la littérature du Moyen-Age, cette matinée de renouveau, qui est à peu près la seule expression du sentiment de la nature dans nos vieux poèmes. Si notre poète a négligé ces circonstances extérieures, c'est que tout son effort a porté sur l'observation interne de ses personnages ; il a prétendu décrire, dans leur minutie, la succession et le conflit

¹ Ces traits sont partout. Cf. notamment Adam de la Halle, *Jeu de la feuillée* : Jubinal, *Nouv. Recueil*, II, 235 ; F. Michel, *Jongleurs et Trouvères*, 119, etc.

de leurs sentiments ; et cela, le plus gravement du monde. Il a pris très au sérieux son héros et son héroïne, et veut que nous les prenions de même. Il ignore, quand il les fait parler, l'ironie secrète du poète d'Aucassin et Nicolette, et le demi-sourire d'Adam de la Halle, quand il anime son petit monde de bergers et de bergères. Il veut au contraire remplir en conscience sa tâche de psychologue : il étudie ses personnages par des portraits minutieux, par des monologues et des dialogues qu'il leur prête : de la sorte, son poème, témoin exact de conceptions chères à ses contemporains, prend la valeur d'un document.

Ces portraits, ces monologues, ces dialogues décèlent à première vue, à près d'un siècle de distance, l'influence toute puissante de Chrétien de Troyes et de la cour brillante de Marie de Champagne ¹. Et d'abord, les portraits. Ils n'ont rien d'individuel et sont moins des portraits que des *caractères*. Le personnage d'exception est rare dans la littérature du Moyen-Age, où les héros de roman plaisent en proportion qu'ils sont plus ou moins conformes à des types conventionnels, très généraux. Ils n'offrent guère de nuances, et, comme le dit naïvement Huon le Roi ²,

Molt diverse est la partëure,
D'une part clere, d'autre obscure :
N'a point d'obscur en la clarté,
N'a point de cler en l'obscurté.

Tels sont les personnages de notre lai : ils nous présentent le *type* de la *dame*, le *type* de l'*ami*, et ces types sont la création de Chrétien de Troyes. C'est ainsi que notre chevalier est preux et courtois, large, débonnaire à l'hôtel, hardi au tournoi ; bref, il ressemble fort à Monseigneur Gauvain v. 60, et c'est, comme on sait, le devoir strict de tout chevalier de roman de ressembler à Monseigneur Gauvain. Le poète ajoute que personne ne le trouverait

Ne trop emparlé ne trop cointe.

De son temps, soit ; aujourd'hui, c'est précisément ce double reproche qu'on serait tenté de lui adresser : il parle trop, et il est

¹ Voir G. Paris, *Romania*, t. XII, p. 219, 22.

² Le Vair Paletrot, v. 109, 22. Recueil de tableaux d'A. de Montaignon et de G. Raynaud, t. I, III.

trop *cointe*, c'est-à-dire trop élégant, trop petit-maître. Puisque notre lai n'admet que les données de la vie réelle, on se figure fort bien notre chevalier vivant en vérité dans l'une des cours du temps, habile aux échecs et à l'*escrémie*, excellent fauconnier, courant les tournois, adroit à composer, à l'imitation des troubadours, des chansons d'amour maniérées. Il nous prouve que ces « chambres des dames », que Joinville et le bon comte de Soissons regrettaient si fort à la Mansourah, avaient leurs précieux comme l'hôtel de Rambouillet, leurs marquis comme le petit lever du roi, leurs muscadins comme les salons du Directoire. Si au contraire nous le transportons dans le monde chimérique des romans de la Table Ronde, il a toutes les qualités requises, comme Cligés, comme Mériadeuc, pour défendre les demoiselles persécutées, pour combattre les géants et déjouer les ruses des nains discourtois : il saurait, comme Gauvain, franchir le « pont evage » qui passe sous l'eau, et comme Lancelot, le pont d'acier fourbi et affilé comme une lame ; il se coucherait sur le « lit périlleux », il entreprendrait la quête de « l'épée aux renges estranges », il monterait sur les barques magiques qui, sans pilote, entraînent les héros aux pays de sortilège ; comme le Chevalier aux deux épées, il pénétrerait dans la « gaste chapelle » ; il saurait, comme le Bel Inconnu, tenter l'aventure du fier baiser. Il est une vérité essentielle qu'a ignorée le moyen-âge, et c'est ce qui condamne sa poésie lyrique et ses romans à une irrémédiable faiblesse : c'est que, tout au moins en matière littéraire, il n'y a de psychologie que de l'individu.

Construit sur le modèle des héros de Chrétien de Troyes, notre chevalier analyse comme eux ses sentiments en des monologues que le poète entend. Et la dame fait de même. Le chevalier ira-t-il voir celle qu'il aime, ou bien n'ira-t-il pas ? La dame rendra-t-elle au chevalier son anneau, ou non ? Le chevalier le reprendra-t-il, ou s'il ne le reprendra pas ? Ce sont autant d'occasions de monologues intimes. On sait que ce procédé du monologue est, pour ainsi dire, *de style* dans les romans de Chrétien, et l'on ne saurait nier qu'il ne soit commode, logique, ni que les œuvres de Chrétien et de ses imitateurs ne nous offrent, grâce aux monologues, les premiers modèles du roman d'observation. Par malheur, ces analyses sont trop simples, ces conflits trop tranchés. Le procédé invariable consiste pour le personnage à abstraire de sa situation spéciale tout ce qu'elle a de particulier, d'original, à la ramener à un cas aussi général

que possible. Avec la manie de généraliser propre à son temps, il distingue vite dans son cœur deux ou trois passions universelles, la crainte, par exemple, et la hardiesse; il les compare, les mesure, les oppose, les pèse, et se décide par un aphorisme : mieux vaut être hardi que couard; donc il agit en conséquence. Et bientôt ce sont réellement des êtres de raison, Hardiesse et Couardise, qui discutent en lui par syllogismes en forme; c'est ainsi que, déjà dans les poèmes qui, comme le lai de l'ombre, ignorent, ou à peu près ces personnages abstraits, on voit sortir du monologue primitif le dialogue allégorique. Or ce fut sans doute un malheur pour notre poésie nationale que le triomphe du genre allégorique. Il naît à une époque où l'attention accordée aux choses de l'amour dans une société extrêmement polie aurait dû, semble-t-il, donner le goût et le pouvoir des analyses psychologiques. Mais l'allégorie, qui prétend, par des classifications de vertus, de vices, de sentiments, porter quelque clarté dans l'étude des choses de l'âme, est la négation même de toute psychologie. Quand nous savons qu'un amant est excité à aimer par Simplesse et Pitié, qu'il en est détourné par Faux Semblant et Fausseté, nous voyons quelles ficelles tirent une marionnette en des sens différents; nous ne voyons plus, dans ses divers combats intimes, le cœur vivant d'un homme.

Mais ce sont les dialogues qui tiennent le plus de place dans le lai de l'ombre; le poète a manifestement apporté tout son art à les composer; son public dut s'y reconnaître, et nous y pouvons entendre le langage réel de la conversation mondaine d'il y a six cent cinquante années. Pourquoi cette extrême importance attribuée aux propos des deux amants? Elle s'explique par la conception très particulière de l'amour spéciale à l'époque. En effet ce n'est point par un brusque revirement, par un caprice soudain que la dame accorde son amour; le poète n'a pas voulu qu'elle cédât tout d'un coup; c'est peu à peu, par un travail insensible, qu'elle est gagnée; le don de l'anneau à l'ombre n'est que le dernier épisode d'une longue lutte, la dernière victoire d'une lente conquête. Or par quel mérite le chevalier a-t-il ainsi triomphé? Quelle est son excellence et sa vertu propre? L'a-t-il patiemment aimée? S'est-il dévoué pour elle? Non, il a seulement bien parlé. Or, comme l'a si finement montré M. G. Paris dans un article déjà cité, il est un axiome fondamental que la poésie provençale, l'imitation d'Ovide, l'influence des cours des Plantagenets et de la comtesse Marie de Champagne, les œuvres

de Chrétien de Troyes et d'André le Chapelain ont imposé aux esprits du Moyen-Age, à savoir que l'amour est un art. Il se gagne par l'observance d'un code d'amour rigoureux et formaliste; il se perd par l'infraction à l'une seule de ses prescriptions. Il fallait persuader aux auditeurs que le héros du lai entendait cet art : de là, les longues conversations du poème. Elles sont précisément l'application stricte de ces règles; on pourrait marquer, dans chacun des propos du chevalier, le souci de l'une d'entre elles, et les auditeurs devaient les reconnaître au passage. Un seul propos discourtois, une seule dissonance, et c'en était fait de l'entreprise de l'amant. Mais il sait par cœur son code de courtoisie, il l'applique à propos; et parvenus à la scène où la dame accorde enfin son amour, chacun des nobles seigneurs qui écoutèrent notre lai dut l'approuver; le chevalier a parlé courtoisement, cela suffit.

Notre petit conte n'est pas de ceux qui se transmettent à travers les littératures populaires; nous n'en connaissons point d'autre version, et, malgré son titre de *lai*, nous n'avons pas à supposer qu'il ait rien de commun avec les contes celtiques. Il n'y a pas à revenir sur l'historique du mot et du genre donné par M. G. Paris¹; je me borne à une brève remarque. M. G. Paris dit fort bien : « Des poètes français et normands, qui, comme Marie de France, savaient le breton, eurent l'idée de raconter, dans la forme habituelle des narrations rimées, le sujet des lais les plus célèbres. Il se forma alors un genre de poésie particulier, qui fit donner le nom de lai à des compositions analogues, où les Bretons n'étaient pour rien. Parfois les auteurs de ces compositions prétendirent les avoir tirées de véritables lais; l'auteur du lai de l'Epervier essaie encore de donner le change ». On peut insister sur cette idée et marquer que les poètes ne s'efforcèrent pas longtemps de donner le change : ce nom de *lai*, donné d'abord par une sorte de subterfuge littéraire à des contes non bretons, cesse très vite d'éveiller l'idée d'une tradition celtique quelconque; il devient bientôt le nom légitime de contes que les auditeurs savaient parfaitement ne rien devoir aux harpeurs de Bretagne. Pour prendre une date extrême, il est bien certain que, quand au XIV^e siècle Jean de Condé intitule l'un de ses poèmes le *lai du Lévrier*, un autre, le *lai du Blanc Chevalier*, il ne songe guère à Marie de France. Pour distinguer les

¹ *Romania*, VII, p. 1; VIII, p. 29, XIV, p. 606, et l'*Histoire Littéraire*, t. XXX, p. 8.

nombreuses variétés de leurs poèmes narratifs, les trouvères durent recourir à une terminologie compliquée. Les mots *dit*, *ditie* n'avaient pas de contenu bien déterminé; c'étaient des termes génériques, qui s'appliquaient à des œuvres d'ordre très différent. Le nom de *roman* convenait seulement à des poèmes de longue haleine; celui de *fabliau* était quelque peu sali pour avoir été attribué à nombre de poèmes grossiers; le mot *lai* désigna donc des romans moins longs et des fabliaux plus aristocratiques. Déjà au commencement du XIII^e siècle, il n'éveille plus l'idée de conte celtique, et c'est pourquoi les trouvères peuvent légitimement donner ce titre à des poèmes tels que le *Lai d'Aristote*, le *Lai d'Amours*, le *Lai de l'Oiselet*, et au *Lai du Conseil*, si semblable au nôtre.

L'auteur. — Notre poète s'appelait *Jehan Renart* v. 953, et c'est tout ce que nous savons de lui. Amaury Duval, dans un article de l'*Histoire Littéraire*¹, se croit mieux renseigné. Il donne une analyse, inexacte d'ailleurs, du poème, et attribue à son auteur deux autres œuvres, le *lai d'Ignaures* et la première partie du *Chevalier au Cygne*. Mais il est obligé, pour la circonstance, de l'appeler *Jehan Renaut*. Or les quatre manuscrits qui donnent le nom du poète ABCD écrivent très distinctement Jehan Renart. D'autre part le nom de Renaut est assuré par la rime dans le *lai d'Ignaures* Renaus : vassaus. Il n'y a donc pas lieu de comparer la langue de ces divers poèmes et de discuter une identification qui ne repose sur aucun fondement.

Date du poème. — A quelle époque le *Lai de l'Ombre* a-t-il été composé? Une allusion aux prisons de Salahadin v. 251 semblerait devoir le dater. Mais le style, les rimes, la confusion surtout de *s* et de *z* ne permettent pas de faire remonter notre texte au delà des premières années du XIII^e siècle. De plus, il est fait, au vers 21, une allusion au roman encore inédit de l'*Escoufle*, qui passe pour appartenir au XIII^e siècle. Si l'on songe d'ailleurs à la célébrité durable du nom de Salahadin, à cette popularité dont Boccace et Lessing nous sont garants, rien de plus vraisemblable que de voir simplement dans la mention de Salahadin une manière d'expression proverbiale. Le sultan du Caire est nommé dans des

¹ L. XVIII, p. 72, 779.

textes bien postérieurs a sa mort : voyez par exemple le *Contrasto de Cielo* d'Alcamo. Le Lai de l'Ombre est donc du XIII^e siècle : mais n'est-il point possible d'en déterminer plus exactement la date ? Voici une hypothèse plausible ¹ : les compagnons du chevalier lui disent v. 243 que, si sa dame savait comme il s'est mal comporté a son égard, il lui vaudrait mieux estre pris « als Turs. et menés en chaaire ABF. a cauuair C. en chaire D. en chaere E' ». Ce mot me paraît être un nom propre, et ce nom propre, le Caire. La forme trisyllabique du mot, justifiée par l'arabe Masr el-Qâhirah, attestée par l'allemand moderne Kairo en trois syllabes, est aussi la plus usitée au moyen-âge. Les publications de la Société de l'Orient Latin indiquent les formes *Caire*, *Kahaire*, *Cahaire*, et les formes en *Ch* ne sont pas rares. De Wailly a tort de changer Joinville § 518 *le Chaare* du ms. A en *Caire* ; il devait mettre *Cahaire*. Or, puisque c'est bien certainement du Caire qu'il s'agit, s'il est une date de notre histoire où l'on parla en France de croisés prisonniers au Caire, ce fut lors de la défaite essuyée au mois de novembre 1239, près de Gaza, par les comtes de Bar et de Montfort. Les nombreux prisonniers faits par le Soudan furent envoyés au Caire, où ils furent l'objet d'une réception triomphale et dérisoire ². L'un d'eux, Philippe de Nanteuil, que Joinville appelle toujours « le bon chevalier », était un poète, dont nous avons conservé une chanson qu'il adressa, de sa prison du Caire, aux croisés restés en Syrie ³. Ce désastre fit une profonde impression : Joinville, qui vint en Egypte dix ans après, en parle encore souvent. Une autre chanson fut faite à Acre pour exciter à la délivrance des prisonniers. On y lit ⁴ :

¹ Je ne la présenterais pas avec autant d'assurance, si elle n'avait été confirmée et précisée par une lettre que mon maître, M. G. Paris, a bien voulu m'écrire à ce sujet : dans les circonstances présentes, je lui en suis doublement reconnaissant. — A la dernière heure, je reçois encore cette indication de M. G. Paris, qui confirme mon hypothèse : « M. P. Meyer m'a montré un passage de l'*Escoufle*, d'où il résulte avec certitude que le poème a été composé peu après la mort de Louis VIII, entre 1230 et 1240. Comme l'allusion de l'*Ombre* se rapporte sûrement à ce poème, la date du lai doit bien être d'environ 1250. »

² Voyez *Hist. des Crois.*, t. II, p. 545 ss. ; et Wallon, *Hist. de Saint-Louis*, t. I, p. 101 ; il faut remarquer que le maître de l'Egypte, de 1240 à 1250, fut Saleh-Ayoub, neveu de Saladin.

³ *Hist. Litt.*, t. XXIII, art. Philippe de Nanteuil, p. 669-670.

⁴ *Ibidem*, p. 677.

Li pueples de France prie,
Seignour prisonier, pour vous.
Or en penst li Fis Marie !

C'est à cette époque où le peuple de France priait pour les prisonniers du Caire que notre lai a dû être composé, ou quelques années plus tard.

Le dialecte du poème. — Quelle est la patrie de ce Jehan Renart ? Où notre lai a-t-il été composé ? Voici les conjectures que l'étude des rimes et de la mesure des vers nous permet de proposer :

- 1° Les rimes *Deus* : *deus* (806, 832), *gengleus* : *deus* (162), *angois-seus* : *seus* (4), *eus* : *escureus* (280) attestent la prononciation *eus* pour *e* ouvert -|- *us*, *o* fermé -|- *us*, *o* fermé -|- *s*, *o* fermé -|- *ls*, *e* fermé -|- *ls*, *o* ouvert -|- *ls*. Une autre série de rimes en *us* associe *e* ouvert -|- *l* mouillée -|- *s*, *o* ouvert -|- *l* mouillée -|- *s*, *e* fermé -|- *l* mouillée -|- *s* : *melius* : *oculos* (198, 404), *vermiculos* : *melius* (284), *vermiculos* : *oculos* (482).
- 2° Notre texte confond à la rime *oi* provenant de *e* long, *i* bref, et *oi* provenant de *au* -|- *l* : *chois* : *Perchois* (58), *voie* : *monjoie* (223), etc.
- 3° La triptongue *iee* aux participes passés des verbes soumis à la loi de Bartsch ne rime jamais avec *ie*. Cf. *treçiee* : *dreçiee* (300), *lessiee* : *plëssiee* (594), et au contraire *mie* : *amie* (452, 754, 804, 886, 930, 938), *mie* : *mie* (836). Le ms. picard C. donne au vers 970 *amie* : *lie* ; mais ce passage n'appartient pas au texte original.
- 4° *S*, *Z* sont confondus à la rime : *partis* : *pensis* (584), *pris* (*prehensus*) : *pris* (*pretium*) (902), *samis* : *mis* (304), etc.
- 5° Des rimes comme *dison* : *non* sont connues de Rutebeuf (cf. Jordan ¹, p. 65).
- 6° Le changement de *ai* en *e* est attesté par les rimes *estre* : *naistre* (20, 620), *estre* : *maistre* (950, 112), *rair* : *iver* (96), etc.
- 7° *mains* — *minus* : *mains* — *mannus* (604) se rencontre dans le *Livre des Métiers* et dans le *Livre du Conseil* (v. Roehr ², p. 37).

¹ Jordan, *Metrik und Sprache Rutebeufs*, diss. de Göttingen, 1888.

² Roehr, *Der Vokalismus des Francischen*, diss. de Halle, 1888.

8° La rime du vers 552. *pléure* : *seure* peut étonner, si l'on se place au point de vue du français moderne. Mais cf. G. Paris, *Romania*, VII, p. 2.

L'ensemble de ces traits linguistiques contient un dialecte de l'Île de France. Voici, par contre, une série de formes qui ne sont pas de ce domaine: mais les unes sont attestées plus ou moins souvent dans des textes franciens; les autres sont employées par le poète concurremment avec des formes franciennes: d'où l'on peut induire que le poète a voulu écrire le dialecte de l'Île de France, mais qu'il ne le parlait pas purement.

- 1° Il semble bien que l'auteur n'a point confondu a nasal + cons., e nasal + cons. Les rimes nombreuses *sens* : *siens* (114, 376, 614, 914), *sen* : *sien* (876) attestent qu'il a conservé distincte la prononciation de e nasal. Mais la rime du vers 282 *blanche* : *venche* (= *vinca*) prouve qu'il connaissait aussi la confusion des deux sons.
- 2° Nous relevons aussi dans notre lai les rimes *seïr* : *resjoir* (728), *cheïr* : *oir* : (548); elles sont picardes (v. Tobier, *li dis dou vrai aniel*, XXIV). Mais elles sont en contradiction avec les rimes *seoir* : *voloir* (328), *veoir* : *avoir* (234); Rutebeuf offre des exemples de cette promiscuité. Il en est de même des formes picardes *mi* : *ami* (368, 631), auprès de *moi* : *doi*, fréquemment attesté; ce double emploi est encore un des traits de la langue de Rutebeuf cf. Jordan, p. 40. Les formes *no*, *ro* (522, 577, 579, 785, 786, etc.), ainsi que les formes verbales comme *trovissiés* (69), *gabissiés* (471), appartiennent au domaine du Nord-Est; appartiennent encore à la conjugaison picarde les formes *messiece* (697), *meche* (786).
- 3° La paire de rimes *tece* : *simplece* se trouve dans des textes franciens¹.
- 4° *Sons* = *sumus* (431) se trouve, dit Suchier², sur un territoire qui s'étend de la Flandre à la Champagne; cf. Bartsch, *Romanzen und Pastourellen*, II, 24, 58, et 4, 42.
- 5° *Cuisse* : *angoisse* (774) n'est pas une rime du Centre de la France. On dit *coisse* dans plusieurs régions de l'Ouest et de

¹ G. Paris, *Lai de l'Oiselet*, p. 70, note.

² *Grundriss*, p. 611.

l'Est. Mais *oi* avec *o* ouvert = *ui* est attesté par *hui* : *cestui* 18^o, *ambedui* : *lui* : *amui*, etc.

6^o *Roiame* : *dame* (238 se trouve dans des textes de l'Est v. Suchier, *Aucassin*, 63^o). On lit pourtant aussi dans le *Livre des Métiers* la forme *roïame* (Rœhr, p. 39).

7^o *Merveille* : *travaille* 558 est une rime messine¹; la prononciation est *ei* v. W. Meyer, *Grammaire*, § 86. Dans des textes parisiens comme le *Livre des Métiers* et le *Livre du Conseil*, on rencontre des formes en *e* du verbe travailler, mais seulement à la protonique (Rœhr, p. 21; cf. Suchier, *Reimpredigt*, XXVII).

Pour conclure, je crois que le *Lai de l'Ombre* a été écrit en français du Centre par un poète qui parlait un dialecte de l'Est, que nous ne pouvons déterminer avec précision. On pourrait chercher sa patrie aux confins des parlers lorrains, wallons, picards, non loin sans doute de « cele marche de l'Empiere de Loheraigne et d'Alemagne » où il a placé l'action de son poème. En conséquence, je me crois autorisé à remettre en *francien* tout ce qui s'y prête dans le texte traditionnel.

Classification des manuscrits. — Six manuscrits, à ma connaissance, nous ont transmis le lai de *l'Ombre*. Je désigne chacun d'eux par l'une des six premières lettres de l'alphabet, ainsi qu'il suit :

A = Ms. B. N. f. fr. 837, f^o 40 r^o — f^o 44 v^o; c'est le texte qu'a imprimé F. Michel, *Lais inédits des XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1836; ce ms. est, en général, moins fautif que les autres.

B = Ms. B. N. f. fr. 1593, f^o 157 r^o — f^o 162 v^o; F. Michel a relevé en appendice à son édition les principales variantes de B; ces deux manuscrits ont été souvent décrits et étudiés.

C = Ms. B. N. f. fr. 12603, f^o 249 v^o — f^o 255 r^o. W. Foerster l'a décrit dans le *Jahrbuch für romanische und englische Sprache*, t. XIII, 283-95; Cf. aussi la préface de son édition du *Chevalier as deus espées*, Halle, 1877.

D = Ms. B. N. f. fr. 19152 (anc. S. Germain 1239), f^o 85 v^o — f^o 89 r^o.

E = Ms. B. N. f. fr., nouv. acquis. 1104, f^o 54 v^o — 61 v^o. C'est le ms. décrit par G. Paris, *Romania*, VIII, 29 (cf. *Romania*, VII, 1 et 407).

F = Ms. B. N. f. fr. 14971, f^o 49 v^o — f^o 55 v^o. Il a été copié et publié par A. Jubinal, *Lettres à M. le comte de Salvandy sur quelques uns des mss. de la B. R. de La Haye*, Paris, 1846, p. 154. Jubinal y a reconnu l'original d'une copie moderne, conservée à la Bibliothèque de La Haye

¹ Cf. *Guerre de Metz*, ed. Boissardot et Bouteillier, str. 23-93, 112 et 224

(T. 320, anc. 774) et exécutée, au commencement de notre siècle, par le bibliophile belge Gérard, qui copia les mss. qu'il craignait de voir disparaître de la Belgique pendant l'occupation française. Comme l'édition de Jubinal est manifestement faite sur le ms. de Paris, j'ai cru devoir m'informer si la copie de Gérard est également conforme à ce ms., ou si, par hasard, elle ne représenterait pas une autre tradition. J'ai donc adressé au directeur de la Bibliothèque royale de La Haye, M. Campbell, la copie des vingt premiers vers du ms. de Paris 14971, qu'il a bien voulu comparer avec le ms. de Gérard. Il ressort de cette collation que les deux textes sont identiques, et que notre ms. F est bien l'original du ms. de La Haye. Que M. Campbell veuille bien recevoir ici tous mes remerciements pour sa grande bienveillance.

Nos six manuscrits appartiennent au XIII^e siècle. Les plus récents sont le ms. E (fin du XIII^e siècle) et le ms. C, qui, au jugement de MM. L. Delisle et Fœrster, pourrait n'avoir été copié que dans les premières années du XIV^e siècle.

Ces six manuscrits me paraissent se grouper trois à trois en deux familles : ABC, DEF.

1^o Leçons fautives de ABC contre DEF

Voici les passages qui nous paraissent devoir entraîner le groupement de A, B, C en une seule famille :

v. 510 ss. Dans DEF, la dame termine par ces vers l'une de ses dures réponses aux avances du chevalier :

« Por ce, c'est oiseuse proiere ;
Si vos pri que vos en sofrés. » (D que vos m'en laissez).

Et le chevalier réplique :

— « Ha ! dame, fait il, mort m'avés !
Gardés nel dites mais por rien... etc...

ABC disent :

« Por ce, c'est oiseuse proiere. »
— « Ha ! dame, fait il, mort m'avés ;
Se vos de moi merci n'avés,
Gardés, etc...

Le vers « se vos de moi merci n'avés » est de remplissage ; et si notre poète n'évite pas les chevilles, du moins il ne fait jamais rimer un mot avec lui-même. ABC présentent donc ici une faute commune.

v. 558 ss. Voici, en présence l'un de l'autre, en négligeant les menues variantes, les deux textes d'ABC et de DEF :

Avec ce penser la travaille
Raisons, qui d'autre part l'opose
Qu'ele se gart de faire chose
Dont ele se repente au loin.

A B C	D E F
.	A celui qui ert en grant soin
.	Del penser ou ele ert entrée
.	A molt bele voie monstrée
.	D'une grant cortoisie faire
Amors qui en tant maint besoin	Amors, qui en tant maint affaire
A esté voiseuse et soutils,	A esté voiseuse et soutis.

Entrues qu'ele estoit, la gentis
El penser la ou ele estoit,
Il trait erranment de son doit — son anel.

La phrase de DEF est correcte, un peu compliquée, élégante pourtant. Dans ABC, *Amors* est sujet d'un verbe que l'on cherche en vain. Il est vrai qu'on pourrait corriger ainsi ABC, bien que les six mss. donnent *en tant* en deux mots :

Amors, qui entent maint besoin,
A esté voiseuse et soutis.

v. 572-3. Le chevalier passe son anneau au doigt de la dame, et le poète veut nous expliquer comment elle ne s'en aperçoit point :

ABC disent :

De ce fist il un molt grant sen ;
Si ert surprise del penser,
Que ains ne li lut a penser
De l'anel qu'ele avoit al doit.

Le second de ces vers est insignifiant, si tant est qu'il soit intelligible. DEF donnent la vraie leçon :

...Fist il un greignor sen,
Qu'il li desrompi son penser.

En effet le chevalier se lève aussitôt, prend subitement congé, contre toute attente, de manière à distraire sa dame, à *rompre son penser*, à l'empêcher de remarquer l'anneau qu'elle a au doigt.

v. 608. ABC : « N'onques si ne s'esvanui ; la leçon de DEF « n'onques mais si ne s'esbahi » est évidemment la bonne.

v. 793. DEF : « Volés ore vers moi mesprendre : » Ce vers est meilleur que les leçons de AB et de C.

2° Leçons fautives de DEF contre ABC.

Dans les passages suivants, D. E. F sont à leur tour réunis par la communauté de l'erreur :

v. 27. ABC : Et mieus vient a un home avoir
Eür que avoir ne amis. DE que parenz ne amis.
(F manque).

Les vers suivants (*amis* muert et on est tot mis — Fors de l'*avoir*), qui développent le proverbe, prouvent que DE sont ici fautifs.

v. 274. ABC : Il ont le premier baile outré : DEF un nouvel baile.
Aux vers immédiatement précédents nos chevaliers sont en rase campagne, et il n'est point parlé d'une première enceinte fortifiée (baile franchise ; le texte de ABC est donc préférable.

v. 431. ABC : Dames, qui soñs mal percevans. DF donnent, avec des variantes de détail, un texte inintelligible. Cf. l'appareil critique.

v. 583. Por quoi il se depart ainsic (D), issis E, ensi (F). La rime *pensis* prouve qu'il faut lire avec ABC : Por qu'il s'en est ainsi partis.

v. 677. DEF : La dame qui en grant destrece
Estoit et sor li deffendant [D envers lui].

Il faut évidemment préférer ABC : estoit sur son cors deffendant.

3° Leçons où les groupes ABC, DEF se forment sans qu'il soit possible de décider de quel côté est la faute.

En un bon nombre de cas encore, ces deux groupes se forment et s'opposent l'un à l'autre, par des leçons entre lesquelles il est difficile de se décider, et des différences de détail qui achèvent de donner aux mss. de chaque groupe un air de parenté. Voici le type de ces passages :

v. 626 ss.

ABC : Or dira qu'il est mes amis ;	DEF : Or dira qu'il est mes amis :
Dira il voir ? sui je s'amie ?	Ce fera mon ; je n'en dout mie.
Nenil, car ce seroit folie.	Dira il voir ? sui je s'amie ?
Certes por noient le droit !	Nenil, por noient le droit.

Je donne seulement, pour abrégé, le numéro des vers où ABC s'oppose ainsi à DEF, en renvoyant le lecteur à l'appareil critique : v. 21, 36, 92, 95, 147, 175, 202, 334, 336, 522 (ABC justicier, DE ostagier, F estanchier), 549, 555, 594, 606-7, 613, 671, 632, 634, 877, 835, 99.

**4° Dans l'intérieur du groupe ABC, il importe de marquer une subdivision,
A et B étant très prochainement apparentés.**

Cette ressemblance est si intime et si constante qu'une leçon commune à A et à B n'a guère, pour la constitution du texte, plus de valeur qu'une leçon isolée dans un seul manuscrit.

v. 280-3. AB suppriment trois vers donnés par CDEF et abrègent ainsi la description du costume du chevalier. — v. 591. AB font dire sottement à la dame délaissée par le chevalier : J'aurais cru qu'un an passé auprès de moi lui eût été « mains cors d'un jor. » C'est bien entendu du contraire qu'elle est persuadée.

v. 712. AB : Si dui compaignon n'ont nul asme
De l'oster ne lui font anui. — Ces vers n'ont pas de sens.

v. 690. AB : S'il le velt prendre... La dame veut dire précisément le contraire : ... S'il nel veut (CDEF).

Voir, pour plus ample confirmation de cette étroite parenté, les vers 15-6, 25, 31, 34, 45, 46, 75, 93, 115, 119, 128, 171, 195, 197, 209, 220, 230, 233, 245, 248-9, 263-4, 309, 336, 339, 403, 413, 416, 426, 427, 450, 453, 478, 487, 507, 543, 610-1, 623, 647, 696, 722, 752, 777, 850, 881, 890.

**5° De même, dans l'intérieur du groupe DEF,
DF sont plus prochainement apparentés.**

Cette parenté est loin d'être aussi étroite que celle de AB; F *refait* le texte, non sans habileté, mais dans un style plus moderne que celui de l'original commun de nos manuscrits. Le passage décisif est le suivant :

v. 133-145. Ces douze vers manquent également à D et à F.

Cf. les vers 64, 81-2, 209, 273, 410-1, 506, 683, 688, 758, 824, 950.

6° Contre-épreuve.

Nous avons cru devoir diviser nos mss. en deux familles, parce qu'en une trentaine de passages une leçon ABC s'oppose à une leçon DEF. Cinq fois au moins ABC a tort, cinq fois au moins DEF a tort; dans une vingtaine de cas, le choix reste douteux.

Mais, si ces preuves positives paraissent insuffisantes, nous pourrions recourir à une démonstration complémentaire, indirecte, mais efficace.

Nous nous sommes en effet arrêté au groupement ABC contre DEF ; mais trente et une autres combinaisons, outre celle-là, étaient théoriquement possibles. Or, si notre classification est fautive, il est certain que l'un quelconque de ces nombreux groupements se produira ; si au contraire elle est exacte, il est digne de remarque que jamais deux mss. ne pourront s'opposer aux quatre autres, ni trois mss. aux trois autres. Un groupe quelconque CE ne pourra, en effet, jamais se former contre ABDF, ni pour donner la bonne leçon : car alors ABDF auraient une faute en commun et formeraient une famille ; ni pour en donner une mauvaise : car alors CE auraient une faute en commun, et formeraient une famille. Il nous reste donc à montrer qu'aucune des autres combinaisons possibles ne se présente jamais ; qu'aux cas où l'une d'elles se présente, nous avons simplement affaire à une suggestion fortuite qui s'est imposée à l'esprit de copistes étrangers les uns aux autres. Voici l'énumération de ces groupes irrationnels :

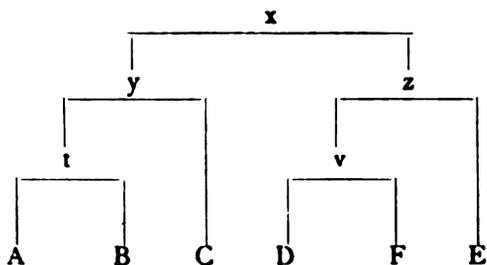
a) *Groupes ternaires*. Ces groupes sont impossibles *a priori* ; et de fait les groupes ACD, ACE, ACF, BCD, BCE, BCF ne se forment jamais, sauf au vers 753 (voir la note sous ce vers). Seuls se forment parfois des groupes ABD, ABE, ABF, où l'on remarquera qu'entrent à la fois A et B : or nous avons vu que ces deux mss. sont si proches parents que leurs leçons communes peuvent être considérées comme appartenant à un seul copiste, et nous n'avons, en réalité, affaire qu'à des groupes binaires t D, t E, t F.

En un seul passage, nous rencontrons une difficulté de quelque importance : au vers 270, le chevalier et ses compagnons, qui viennent de décider qu'ils feront visite au château, piquent leurs chevaux, « criant : as dames, chevalier ! » C'est le texte de CDF. ABE disent : « criant : as armes, chevalier ! » Il est certain que cette dernière leçon est mauvaise : car nos chevaliers ne sont point dans le dessein de prendre le château d'assaut, ni de se servir de leurs armes, si tant est qu'ils soient armés ; mais on peut admettre que deux copistes indépendants (t, E), aient fait la même faute pour avoir l'un et l'autre mal compris l'intention plaisante du poète, et substitué le cri ordinaire : « aux armes ! » à sa parodie « aux dames ! » — Toutes les autres rencontres des mss. sont si insignifiantes et et si aisément explicables que nous nous bornons à les indiquer, sans les discuter : v. 158, ABF mesaamé, CDE desaamé ; 238, ABF joie, CDE voie ; 474, ABF gentis dame, CDE douce d. ; 383-4, ABF de bras et de mains, de cors, CDE de cors et de mains, de bras ; 422, ACF en avés, CDE i avés.

b) *Groupes binaires*. Les groupes AD, AE, AF, BD, BE, BF ne se forment jamais (sauf deux fois BD, v. 43, par une rencontre insignifiante,

et au v. 35, voir les notes ; mais ici le texte n'est pas assuré, et on comprend que des copistes indépendants n'aient pas compris ce passage difficile). Ce phénomène s'explique par le fait plusieurs fois remarqué que A ne se sépare presque jamais de B. Les variantes des autres groupes binaires sont tellement minuscules qu'il sera suffisant de les noter sans discussion : CD *contre* ABEF : 74, CD Dame ne pucele : Pucele ne dame ; 84, estoit : estout ; 676, en grant destrece : a grant ; 677, ist de la sale maintenant : descendant ; 697, dessiece : messiece. CE *contre* ABDF : 232, CE biauté : bonté ; 733, donastes : lessastes ; 832, lequel de ces jeux : lequel de ces deus ; CF *contre* ABDE : 194, trop peu de sens : un mains des siens, 221, ochoison : raison ; 238, dit qu'en roïame : dit bien qu'el r. ; 268, tornerent : guenchissent ; 311 ; 399, fait il, por pitié : merci, por pitié ; 770, retenir : tenir.

Ces preuves, tant négatives que positives, nous permettent, semble-t-il bien, d'exprimer par la figure suivante la filiation des manuscrits :



En terminant cette introduction, je remercie vivement MM. A. Jeanroy et E. Rabiet qui m'ont aidé dans l'explication de plusieurs passages difficiles. Je remercie très particulièrement M. E. Muret, qui a lu mon travail en manuscrit. Si cette petite édition, que sa destination spéciale m'a forcé à préparer bien rapidement, reste insuffisante, ce ne sera point la faute du remarquable talent philologique de M. Muret, ni de son zèle amical.

LE LAI DE L'OMBRE

Ne me vuel pas desatiser
De bien dire, ainçois vuel user
Mon sens a el que estre oiseus :
Je ne vuel pas ressembler ceus
5 Qui sont garçon por tot destruire ;
Car, puisque j'ai le sens d'estruire
Aucun bien en dit ou en fait,
Vilains est qui ses gas en fait,
Se ma cortoisie s'aeuvre
10 A faire aucune plesant euvre
Ou il n'ait ramposne ne lait.
Fous est qui por parole lait
Bien a dire, por qu'il le sache ;
Et s'aucuns fous sa langue en sache
15 Par derriere, tot ce li doit ;
Car nient plus que je puis cest doit
Faire ausi lonc comme cestui,
Ne cuit je que on pèust hui
Faire un felon de bone aire estre,

V. 1, Le prologue manque dans E, qui ne commence qu'avec le vers 53. A Je me, B, eme, C le ne, 2, BE aluz wel, C, aluz voral, 3, DE en el, B qu'a, D qu'en; 5, E qui sont oiseus, 6, DE Mais 'pulsque, D le sen d'estruire; 7, C c'om dit ou on fait; DE et en 1, 8, B Fous est cil qui ceus, 9, E quant ma, C descuevre; 11, CE il n'a; B parole de 1, D colmba ne 1, 12, A por ramposne, D qui sa parole; 13, B puisqu'il; 14, AB s'aucuns fel, 15, AB par droiture, C et par derrer tolt chou qu'il doit; 16, C com' je, D Nient plus, 17, D ausi grant, 18, D que l'en pooist.

- 20 Et mieus vient de bone eure naistre
Qu'estre des bons, c'est dit piece a.
Par Guillaume qui despieça
L'escofle et arst, un a un membre,
Si com li contes nos remembre,
25 Puet on prover que je di voir,
Que mieus vient a un home avoir
Eïtr que avoir ne amis :
Amis muert, et on est tost mis
Fors de l'avoir, qui bien nel garde
30 Et qui a fol le met en garde :
Mais cil qui tot le gaste et use
Et après sa folie encuse
Qu'il l'a despendu sans mesure.
Se d'iluec avant amesure
35 Ses sens sa folie et son lait,
Et mesaventure le lait,
Eürs le ra tost mis en pris.
Et por ce l'ai je si empris
Que je vuel mon sens emploier
40 A bien dire et a soploier
A la hautece de l'eslit.
Molt par me torne a grant delit

20, CD Et *manque*; 21, AB de bons, C deboins, D ge di pieca; 23, E un et un m.; 24, E si com cis; 25, AB Puez savoir, C *intervertit* 25 et 26, et puet prouver; D puet l'en p. et tot por voir; 26, C Car, DE Que mieus valt; 27, B Sens que; C Eur d'avoirs; DE que parenz ne a.; 28, C et s'est on, D s'amis muert tost a l'en mis; 30, A Ou qui; 31, AB Mes celui qui le gaste; C Mes cil qui tout g. et tout use; D Mais celui qui tot g.; 32, E et *manque*; 33, BD qu'il a; 34, AB d'iluec apres; AB s'amesure, C se mesure, D prent mesure; 35, A Si lait la folie qu'a fait; BD son sens, C et fait sens et tohe l lait; E ses sens sa folie entrelet; 36, ABC l' lait; 37, B Sens, C l'che l'aura; D Si en veil retraire beax dis; 38, D et *manque*, E ar cest lai; 39, E desploier; 41, C de mon dit, D d'un eslit; 43, B sa v. m'a; D sa v. m'a eslit A fere ce qui m'enbelit; E la v. m'est.

v. 20-21 Je crois qu'il faut comprendre : il vaut mieux avoir de la chance qu'être ne de parents nobles ou riches. Cf. vers 26-7.

v. 22. Sur le *Roman de l'Escoufle*, voir Reinhold Köhler, *Germania*, t. XVII, p. 62 ss. M. Michelant en prepare une edition pour la *Société des Anciens Textes Français*.

v. 35. Je comprends ainsi ces deux vers qui ont embarrasse tous nos copistes : « Si par la suite sa sagesse tempere sa folie et ses fautes. » Le vers *son sens sa folie et son lait* est en effet donne par deux mss. B, D, qui ne sont certainement pas de la même famille.

v. 41. l'eslit le sujet choisi :

- Quant ma volenté est eslite
A faire ce qui me delite,
45 D'une aventure metre en rime.
On dit : qui bien nage bien rime.
Qui de haute mer vient a rive,
Qui a port de bien dire arive,
Plus l'en prisent et roi et conte.
50 Or orrés par tens en cest conte
Que dirai, s'aucuns ne m'encombre :
Et je fais ci le Lai de l'Ombre.
Je di que uns chevaliers iere
En cele marche de l'Empiere
55 De Loheraigne et d'Alemagne ;
Je ne cuit pas c'uns teus en magne
De Chaalons jusqu'en Perchois,
Qui si ait totes a son chois
Bones teches come cil ot.
60 De maintes ressemble au fil Lot,

45, AB Une a. a mettre ; 46, ABD l'en d. AB nage et bien r. 48 C et au pont de, E Fous est se a la mer estrive ; 49 CE Mieus l'emp. D Plus le p. ; 50, A par tens en monte, E Or escoutez en icest c. ; 51, A s'anuis ne ; B *intervertit* Que j'ai fait de cest lai de l'o. Or dirai s'aucuns ; CD se nus ; E Que ferai ; 52, A En cest lai que je faz ; D En ce dit que j'ai fait ; E Je dirai cy du lay ; 53, B Ez vous c'uns bons, C En se dist c'uns c. D Ge vos di, E Cy dit que uns ; F Jadis uns frans ; 54 A De cele m. d'Engleterre ; 55 C ou d'A ; 56 C que teuls i m. ; D certes c'uns ; E c'om teus en F que nulz teulz m ; 57 B des Ch. ; C jusqu'en Artois.

58 ss. D ne cuit je pas qu'il en ait trois, Si preu, si saige, si cortois, Ne qui si aient a un chois E qui eüst toutes a ; 60, A De maintes en tret ; B *omet ce vers* ; C *intervertit et change* : Mes je ne sai mie son non Molt par estoit de grant renon. D Et de maintes en resamblot, F Comparer le vueil au fill Lot.

v. 46-49. On dit : pour bien naviguer, il faut bien ramer. Celui qui vient de la haute mer à la rive, celui qui arrive au port du bien dire, les rois et les comtes les en prisent davantage. *L'en prisent* : le se rapporte à l'idée.

v. 52. Ce prologue trainant, émaillé de proverbes à la Sancho Pança, a beaucoup d'analogues. Pour les idées exprimées, comparer particulièrement le prologue du *Lai d'Aristote*, qui est d'ailleurs infiniment plus élégant (Montaignon et Raynaud, *Fabliaux*, V), et celui du *Vilain au buffet*, ibidem, III, lxxx.

v. 55. Cette région frontière, province de l'Empire, qui comprend la Lorraine et l'Allemagne (au sens géographique d'*Alamania*).

v. 60. *Gauvain, fils de Lot*. Sur Loth, roi de Lothian, v. *Hisi. Litt.*, t. XXX, p. 30. G. Paris a réuni (ibid.) les plus anciens témoignages sur les prouesses de Gauvain, devenu le type des chevaliers accomplis. Voir notamment un texte du *Brut de Wace*.

- Gauvain, si come nos dison.
Mais je n'oï onques son non,
Ne je ne sai se point en ot.
Proece et cortoisie l'ot
65 Eslit a estre siens demaine ;
De la despense qu'il demaine
Se merveillent tuit si acointe ;
Ne trop emparlé ne trop cointe
Nel trovissiés por sa proece.
70 Il n'iere pas de grant richece,
Mais il se sot mout bien avoir :
Bien sot prendre en un lieu l'avoir
Et metre la ou point n'en ot.
Dame ne pucele n'en ot
75 Parler, qui durement nel prist,
N'onques a nule ne s'en prist,
Bien a certes, qu'il n'en fust bien ;
Car il estoit sor tote rien
Et frans et dous et debonaire.
80 Quant que chascuns en vousist faire
En pëust faire entor ostel ;
Mais, as armes, autre que tel
Le trovast on, que je ne di :
Estout et ireus et hardi,

61, B mon seignour Gauvain ce dit on, D lison ; 62, A mes nus n'oï, B mais ains ne pou, D mais ge ne soi ; 63, C Mais je ne sai s'il non ot, D ne ne sai s'onques ; 64, D hennor et largece et sens ot, F Largece et honnour et sens l'ot ; 65, B son, C en son ; 66, C de la pensée ; 67, A s'esm. F s'en merv. ; 68, F *Jubinal imprime à tort emporté qui n'est ni dans le ms. de Paris ni dans celui de La Haye* ; 69, DF nel trovast nus ; C ne de richece ; 70, A Il n'ert mie de grant, B Il n'ert pas de trop g. D Il n'avoit mie g. F Il n'ert pas de trop grant ; 71, B se set molt bel, E se savoit bien ; 72, C sot metre ; 74, ABE Pucele ne dame ; 75, AB qui molt ne l'aint et prist, C parler durement ne l'emprist ; 76, BCD Onques, F *porte contrairement au texte de Jubinal* « s'emprist » ; 77, D A certes non, E a certes que il ; 78, F Tant par estoit ; 79, D et preuz et dolz ; 80, C en voloit, D Et chacuns pooit de lui faire Quanque voloit, F que chascuns pooit d. l. fere Quanqu'il vosist entour (*et non en tout, Jubinal*), C en son ostel ; 83, AC Le trovissiez, E plus que ne di ; 84, B Vaillant i estoit ; CD Estoit et irous.

v. 81. *entor ostel* et *as armes* s'opposent en jvieux français comme en latin *domi militiæque* (cf. vers 418). « On le trouverait aux armes autre que tel que je dis. » Cf. Bruit as chans et joie a l'ostel, *Jubinal, N. Rec.*, t. I, p. 338.

- 85 Quant il avoit l'eaume en son chief.
Bien sot un renc de chief en chief
Cherchier por une joste faire.
A ce ot torné son afaire
Li chevaliers dont je vos di,
90 Qu'il vousist que chascun lundi
Qu'il estoit, que il en fust deus.
Onques chevalier ne fist Deus
Si preu d'armes come il estoit.
Ce n'iert mie cil qui vestoit
95 Sa robe d'esté en yver.
Plus donoit il et gris et vair
C'uns autres de dis tans d'avoir,
Et tos jors vout o lui avoir
Set compagnons o cinq au mains ;
100 Ne ja rien ne tenist as mains,
S'on le vousist, qu'on ne l'ëust.
Deduit d'oiseaus, quant li lëust,
Ama, que je ne mespris mie.
Il sot d'eschiés et d'escremie
105 Et d'autres geus plus que Tristans.
Mout ot bon mai un bien lonc tans
Et mout se fist amer as gens.

85, C Quant il ot l'iaume lacheé, D Puisquil ot le heaume el, F le hiaume el ; 86, D el ranc ; 88, D Quar en ce ot mis ; 89, DF que je ; 90, CF il vausist, D si volsist ; 91, F Qu'il ert d'armes, A qu'il en fussent ; 92, ABC N'onques chevaliers ne fu teus ; 93, AB si peneus, F si jolis ; 94, AB Ce n'est mie, C che nert pas chicus, D Ce n'iert pas celui, E Ce n'estoit pas cil ; 95, ABC a yver ; F en l'yver ; 96, D vestoit il ; 97, B c'uns autres dix ; 98, AB veut, C Tous jours vaut avoec li ; E voloit il avoir, F ades vault entour lui ; 99, CF ou sis ; D sis comp.

100, D qu'il tenist ; 101, AB que on n'e. ; C s'en nel v. c'on n'eust, D si le volsist qu'il ne l'e., F que nulz v., qu'il ne l'e. ; 102, A quant lui pleust, D le deduit d'o quant lui plut ; 103, DE despris ; 104, D Molt sot, F et sot ; 106, CF et molt lonc tans, D un poi de tant ; 108, D quar il estoit, BDE et biaus et genz ; 109, C frans et larges, C *intervertit* 109, 110 ; F frans et courtois ; 110, AB si ert, C il ert, E et si estoit ; 111, B Et ce, D puet bien ; 112, E qui est et d ; 113 E *intervertit* 113 et 114 ; Que ele en velt estre.

v. 87. *cherchier un renc.* cf. Godefroy sous *cherchier* ; cf. aussi, comme plus explicite, une pièce lyrique attribuée à Huon d'Oisi par les deux mss. qui l'ont conservée, et p. p. Diniaux, *Trouv. Cambrésiens*, p. 113. L'explication de cette manœuvre des tournois est assez clairement donnée par un passage du *Bachelier d'armes* (Jubinal, *Nouv. Rec.*, I, p. 336.)

- Il iert de cors et de bras gens,
Et frans et legiers et isneaus,
110 Et s'iert encor plus preus que beaux :
Tot ce doit bien chevaliers estre.
Amors, qui se fait dame et maistre
De ceus dont ele est al deseure,
En ce bon point li corut seure,
115 Qu'ele en vout avoir le trëu
Del grant deduit qu'il ot ëu
De mainte dame en son eage,
N'onques servise ne homage
Ne li fist, entrues qu'il li lut.
120 Por ce qu'il ne se reconut
A son home n'a son baillieu,
Se li fist en tans et en lieu
Sentir son pooir et sa force.
Onques Tristans, qui fu a force
125 Tondus come fous por Isot,
N'ot le tiers d'ahan que cil ot,
De ci qu'il en ot sa pais faite.
Ele li a saiete traite
Parmi le cors jusqu'al penon.
130 La grant beauté et le dous non
D'une dame li mist el cuer.

114, D et en... cort; 115, AB Ele E et si v.; 116, D d'un grant, F des granz A qu'il a ëu; 118, AB ne ainc; 119, AB ne l'en f. C de treues q. F d'entrues; 120, C que ne secourut; 122, B se il fist; 124, E C'onques; 125, A comme sot; 126, AB com cil F le quart; 127, C de si qu'il ot D dusque tant F jusques il ot sa paie f.; 128, AB li ot B trete saiette C amours li; 130, C le grant non; 131, C qui mist en D li maint.

v. 111. Ce portrait idéal du chevalier a souvent été tracé, avec des traits semblables à ceux du lai, par les poètes du moyen-âge. Comparez spécialement le joli poème du *Bachelier d'armes* (Jubinal, *Nouv. Rec.*, t. I, p. 327). Le jeune chevalier doit être, comme est le nôtre, « frans de cuer et jolis de cors, debonaire comme l'oiseaux dontés et apris, douz et humles et poi parliers »; il doit honorer toutes les femmes en souvenir de la Vierge, et « pour ce que tous [de] femmes viennent »; il doit prendre le frein aux dents dès qu'il s'agit de chevalerie; il doit être large de ses biens au profit des pauvres chevaliers et des ménestrels, etc.

v. 124. *a force*, avec des ciseaux.

v. 125. *Sur les folies de Tristan*, v. l'article de M. Lutoslawski, *Romania*, t. XV, p. 511.

Or li convient a geter puer
Totes les autres por cesti.
De maintes en avoit parti
135 Son cuer, que nule n'en amoit ;
Mais or set il sans dote et voit
Qu'il li convient tot metre ensemble
Por celi servir qui li semble
Li rubis de totes beautés,
140 Li sens, la deboneretés.
La grant douçors de son cler vis
Li est, ce li est bien avis,
Devant ses ieus et jor et nuit.
N'est joie qui ne li anuit
145 Fors seus li pensers a cesti.
De tant li a bon plait basti
Amors, qui le conoissoit bien,
C'onques nule si plesant rien
Qui fame fust n'avoit vëue.
150 Ce dist, et s'en trait sa vëue
A garant que il dit verté.
« Ahi ! fait il, tante averté
Ai fait de moi et tant dangier !
Or veut Deus par ceste vengier
155 Celes qui m'ont seules amé.
Certes mar ai desaasmé
Ceus qui d'amors erent surpris ;
Or m'a Amors en tel point mis
Qu'ele veut que son pooir sache.
160 Onques vilains cui barbiers sache
Les dens ne fu si angoisseus. »
Ce pense et dit quant il est seus ;

132, AB li convint; EF Or li estuet a; F estuet il g.; D tot giter; 133, C celi, D celui, E cestui. *Les vers 134-145 manquent à D et à F.* 134, CE s'en estoit partis (E parti); 135, C ses cuers; 138, E ceste; 140, C li deb. 141, E biauté; 144, AB Il n'est j. ne, C Il n'est riens qui; 145, E fors que Ca celi; 146, F li ot; 147, DF la conoissoit; 148, AB N'onques E Onques D N'onques ne vi; 149, D comme ele estoit; 150, D si en; 151, C A tesmoing, AB qu'il a dit verité DE qu'il a dit verté, E verité; 152, F *Jubinal lit à tort* ami AB tant adversité, C tant kierté; 153, E J'ai fet; 155, F seules m'ont; 156, AB mesaesmé, F mesaamé; 157, D Ceus qui erent d'a. E Fet cil qui d'a. ert; 158, EF pris; D Or l'a Amors; 159, F Que je comperrai mon outrage; 160, D Onques cui barbiers arrache.
v. 152. J'ai été si avare de mon amour...

- Ne ja, son vuel, ne fesist el ;
N'onques mais hom en si cruel
165 Point ne fu come Amors l'a mis.
« Las ! fait il, se je sui amis,
Que sera ce, se n'est amie ?
Ce ne sai je, ne ne voi mie
Coment je puisse vivre un jor.
170 Deduis d'errer ne de sejour
Ne me puet mon mal alaschier.
Or n'i a fors del tenir chier
Ceus qui la vont o ele maint :
Car, por ce faire, ont ëu maint
175 De lor dame joie et solas.
Car m'ëust ceste fait un las
De ses deus bras entor mon col !
Tote nuit songe que l'acol
Et qu'ele m'estraint et embrace.
180 Li esveilliers me desembrace
En ce qui plus me delitast.
Lors quier par mon lit et atast
Son bel cors qui m'art et esprent.
Mais, las ! qui ne trueve ne prent !
185 C'est avenu moi et maint autre,
Mainte fois : or ne puet estre autre.
Aler o envoyer m'estuet
Proier, quant autre estre ne puet,
Qu'ele ait de moi merci en fin,
190 Et que, por Deu, ains que je fin,
Qu'ele ait pitié de ma destrece,

164, CDE Onques AB mais en si tres c., C mais entre si, D nus hom; 165, B Point manque; 166, C se j'estoie; 167, C se n'ert, ABF n'est m'a.; 168, D ne voi ge ne ne sai. F Je ne sai, je ne le voi; 170, F Deduit d'armes; 171, ABC mon cuer, AB solacier. F alegier; 172, ABC de tenir; 174, D por son affaire ont; 175, ABC de lor amor. 176, BF C'or, CD ele fait; 177, B dolz bras, F biaux bras; DE le col; 180, B li resveilliers; 181, F et si tast; 182, F son gent; 184, F Hai ! qui ne (*Jubinal a mal lu*), B que trueve; 186, C maintes; D molt de fois, C si; F mais ne; 187-188 manquent dans B; AD puis qu'autre; 189, D qu'ele est pitie; 191, E Ele me; 191-192 Ces deux vers manquent dans ABF; D qu'ele ait proier; 194, C Ele averoit trop peu de sens; F Qu'elle auroit bien perdu son sens; 195, AB perisse, F morusse; 196, C que je le visse, D de mon cuer, F Bien croi que en son cuer deusse Pitie trouver par ses douz iex.

Et que, par sa grant gentillece,
Qu'ele me gart et vie et sens.
Ele i auroit un mains des siens
195 S'ele soffroit que je morisse.
S'est bien drois que de son cuer isse
Pitiés, et douçors de ses ieus.
Mais je cuit qu'il me vendroit mieus
Li alers que se j'i envoi.
200 On dit : « N'i a tel come soi, »
Ne nus n'iroit si volentiers.
On dit piece a que li mestiers
Aprent l'home et la grant sofruite.
Puis que j'i ai raison atraite,
205 Il n'i a se de l'aler non
Dire qu'ele a en sa prison
Mon cuer, qui de gré s'i est mis :
Ja devant qu'il ait non amis
N'en quiert eschaper por destrece.
210 Gentillece, pitiés, largece
La devoit a ce esmouvoir. »
Il s'est atornés por movoir,
Soi tiers de compagnons sans plus.
Ne sai que vos desisse plus :
215 Il monte, et vallet jusqu'a sis ;
Il chevauche liés et pensis
En son penser et en sa voie.
Ses compagnons oste et desvoie
De la voie de son penser,
220 Qu'il ne se puissent apenser
De la raison de son voiage.

197, AB Douçors et pitiez ; 198, AB me venist, F m'i vaudroit, E Si cuit bien qui me ; 199, B que se j'e ; C Aler que se j'e ; D li alers ou que j'e ; 200, AB L'en d. ; 202, ABC, Piece qu'on dit ; 204, BC, ge ai, E parole atrete ; 205, E se d aler ; 207, E qui *manque* ; 209, BDE quier, C N'en ert escapés ; DF departir por : AB por tristesse ; 210, F et pitiez et ce Que je l'aim m'i doit bien valoir ; 211, D devoit pitié esmouvoir ; 212, D Il est ; 214, C vos en die, D que g'en deisse ; 215, C Il montent ; 216, CF Et chevauche ; 217, C Celant son p. ; DE A son p. et a ; F A ses amours et a ; 218, F S'envoisëure oste et desvoie Ses compagnons de son penser ; 220, AB, Qu'il ne s'en ; 221, AB En la ; CF de l'ochoison ; D a la raison.

Il dit qu'il chevauche a grant rage,
Celant son penser et sa voie,
Tant qu'il vinrent a la monjoie
225 Du chastel o cele manoit.
Fait li sire qui les menoit :
« Veés com cist chasteaus siet bien ! »
Il nel disoit pas tant por rien
Qui montast as fossés n'as murs,
230 Com por savoir se ses eürs
L'avoit encor si haut monté
Qu'il parlissent de la beauté
De la dame qu'il va veoir.
Font cil : « Vos en devés avoir
235 Grant honte ; car mal avés fait,
Qui ainçois nos avés retrait
Le chastel, que la bele dame
Dont chascuns dit bien qu'el roiaime
N'a si cortoise ne si bele.
240 Or tot coi ! font il ; car se ele
Savoit com vos avés mespris,
Il vos venroit mieus estre pris
As Turs et menés el Chaire ! »

222, D Or dit, F Dient ; 223, AB Celant son penser soz sa joie ; F et sa joie ; C En son penser et en sa voie ; D Celant son penser sor sa voie ; 226, A quis i ; B qui i ; 227, C *ajoute* Et com illueques avient bien. Il nel disoit pas tant pour chou Ne qu'il acoustast aichou Affossés n'as murs qui i fust ; 229, A Qu'il montrast ; BE qu'il m. ; 230, AB Mes por, C fors por, D Tant com il fait por ses eürs, F que por ; 231, A L'auroit, C L'eust AB si amonté ; 232, F que parlissent, *Jubinal a mal lu*. CE bonte ; 233, AB qu'il aloit ; D a la dame ; 234, ABC Font il ; E vous devriez. 235, F *ajoute* : Grant honte en ce ramentevoir Chevalier qui tant cuide avoir Bones teches et si bien fait ; D l'avez fet ; 236, F que vous avez avant r. ; 238, CF dit qu'en un roiaume ; 240, C Et sachiez bien, font il, se ele ; D Or tost certes, font il, que ele ; F Or sachiez bien de voir, se ele ; 242, D entrepris ; 243, G a cauaire ; D en chaire, E en chaere.

v. 223. Le texte de ABF offre une nuance de pensée plus fine : Celant son penser sos sa joie (F, et sa j.). J'adopte pourtant le texte de CDE : il est manifeste que le poete s'amuse à ramener pour la troisieme fois les mots *penser*, *voie*, et ce retour de mots associes est de *style* dans nombre de poemes.

v. 243. Les textes que j'ai vus disent tous *le* Caire. On peut admettre peut-être *en* Chaire par analogie avec *en* Babiloine (*Geste des Chiprois*, ed. G Raynaud, p. 111, 165, 181, 200, etc..., Barbazan et Meon, IV, p. 326, *En Babiloine la cité*). Mais nous pouvons lire dans nos manuscrits *en* chaire, et ecrire *el*.

- Il dist en sosriant : « Hé ! taire !
245 Or, seignor, or, tot belement !
Menés me un poi mains durement,
Car je n'i ai mort deservie.
Il n'en est nus dont j'aie envie,
Des chasteaus, se de cestui non ;
250 Je voudroie estre en la prison
Salehadin cinq ans ou sis,
Par si que il fust miens, assis
Si come est, s'en fusse sœurs,
Et quant qu'il a dedans ses murs. »
255 Font cil : « S'en seriés trop sire ! »
Il n'entendent pas a ce dire
Le sofisme qu'il lor fesoit :
Li bons chevaliers nel disoit
Se por oïr non qu'il diroient.
260 Il lor demande s'il l'iroient
Veoïr. — « Que feriens nos donques ? »
Font il ; « chevaliers ne doit onques
Trespasser n'en chemin n'en voie
Bele dame, qu'il ne la voie ».
265 Fait cil : « Je m'en tien bien a vos,

244, C Il prist, F Fit il ; A hecaire, B hezcaire, C adaire, D arriere, E aere, F aaire ;
245, AB Seignor, por Dieu, or b. ; D Or seignor trestot ; F Biaux seignor, or tout b. ;
246, D moi un poi d. ; E me un mains d. ; 247, DF Que je ; 248, AB Il n'est citez ;
F Qu'il n'en est nus ; 249, AB Ne chastiaus, CE de ch. ; B ce d'estui ; 250, D Quar
füsse je or, E Je vorroie estre en ; 252, On ne sait s'il faut lire dans les mss.
miens ou *mieus*, sauf dans C qui écrit *mieus* et D *miens* ; F icis ; 253, F Comme il
est et quant qu'il y a Qu'entre les quatre portes a ; E qu'en fusse s. 255, A Si
en seriez, C Si esteriez, E vos seriez, F Vous averiez, font il, tort, sire ; 256, BC
Il n'entendoit, D Il n'entendirent pas a dire E a son dire ; 258, F que li bons
chevaliers disoit Et pour savoir que il diroient ; C Ki lor disoit ; 259, E oïr mon qu'il ;
261, D *ajoute* : Veoïr la dame de la maison Qui de biauté a tel renon. A Que feriemes ;
C et que feriens, E que feromes nos, F et que ferons nous ; 263-4, AB ne chemin ne
voie Ou bele dame ait qu'il nel voie, CF ne chemin ne voie ; 265, AB il, C Il dist,
D Font cil, F fet il, a vous.

v. 246. Cf. encore l'hémistiche du *Misanthrope* : « Prenez-le un peu moins haut. »

v. 255. *S'en seriez trop sire*. Cf. Jubinal, *Nouv. Rec.*, t. I, p. 238 :

Se j'avoie l'amor que j'ai pris a mon choïs,
J'en seroie plus sire qu'a cstre quens de Blois.

Et si le lo et vuel que nos
I alon, quant raisons l'aporte.
Atant guenchissent vers la porte
Chascuns la teste du destrier,
270 Criant : « As dames, chevalier ! »
A tel voiage tel tençon !
Sor frein s'en vont a esperon,
Tant qu'il vinrent en la ferté ;
Il ont le premier baile outré,
275 Clos de fossés et de palis.
Li sire avoit devant son pis
Torné son mantel en chantel,
Et sorcot d'hermine trop bel
De soie en graine et d'escureus ;
280 Autretel avoit chascuns d'eus,
Et chemise ridée et blanche,
Et chapel de fleurs et de venche,
Et esperons a or vermeus.
Je ne sai que il fussent mieus

266, DE Et je (E si) le vueil et lo que nos, F Je lo donques et v. ; 267, D se raisons ne l'a. ; 268, C torment devers, F tornerent ; 269, AB le regne ; 270, ABE as armes. 271, AB A tel vois et a tel, C A tel voiage tel jouvent, D 271 et 272 manquent, F tel chanson ; 272, C s'en voit esperonnant, F Poignant s'en ; 273, AB a la f., D Tant qu'il sont el chastel entré, F Au chastel et sont ens entré ; 274, DEF un nouvel b. ; 276, AB son vis, CF devant lui mis ; 277, C Son escut tourné en, F Son mantel torne ; 278, AB herminé, DE molt bel, F Et son surcot fres et novel. *Les vers 280-3 manquent dans AB* ; 279, C bien goutex, D graine et chascuns d'els ; 280 ss., F D'escarlare et de vairs entiers, Molt vestoit tous jours volentiers Chemise deliie et blanche ; 280, C Et por veoir s'a voir chascuns d'iaus, D Avoit bon mantel d'escureus ; 281, C Chemise r. molt b. ; 282, D un chapel de flor inde et blanche, F Chapelet ot de flour de venche ; 283, C dorés ; 284, C que je fuisse, D qu'il i fussent, E comment fussent, F comment il fust.

v. 271. Ce vers doit sans doute être compris comme une réflexion du poète : cette *tençon* (cette discussion) est bien digne de ce voyage.

v. 274. *Baile* : sur le sens technique du mot, cf. W. Borsdorf, *die Burg in Claris und Laris*, diss. de Berlin, 1890, p. 23.

v. 283. La forme *vermieus* que semblerait exiger la rime *mieus*, est douteuse. On pourrait pourtant l'admettre peut-être comme une sorte de compromis entre la forme francienne et celle du dialecte du poète, qui prononçait peut-être *vermiaus* comme en Champagne. Adoptant *vermeus*, il faudrait peut-être mettre *meus*, qui serait une forme dialectale. Mais la rime fréquente *siens* : *sens*, *sien* : *sen* prouve que notre poète n'a pas toujours rime richement.

- 285 Plesamment vestu por l'esté.
Il ne sont nul lieu aresté
Jusqu'al perron devant la sale.
Chascuns valés encontre avale
As estriers, par fine raison ;
290 Li seneschaus de la maison
Les vit descendre en mi la cort :
D'une loge o il ert s'en cort
Dire a la dame la novele,
Que cil la vient veoir que ele
295 Conoissoit bien par oïr dire.
N'en devint pas vermeille d'ire
La dame, ains en ot grant merveille.
Desor une coute vermeille
Avoit errant esté treciée.
300 Elle s'est en estant dreciée,
La dame de très grant beauté ;
Ses puceles li ont geté
Au col un mantel de samis.
Avec la grant beauté qu'a mis
305 Nature en li en son encontre,
Que qu'ele veut aler encontre,
Cil se hastent tant de venir
Qu'ainçois qu'ele pëust issir
De la chambre, i sont cil entré.
310 Al semblant que lor a monsté
Li est il bel de lor venue ;
De tant poi comme ele est venue
Encontre eus, s'en font il mout lié.

285, C por esté ; 287, D pignon ; 288, F Il n'i a vallet qui ne sale ; 289, AB estres, D destriers ; 291, C ens en la court ; 293, E Dire sa dame, F a sa ; 294, C venoit ; 295, F *Jubinal omet* bien ; 296, F El ne fu pas vermeille, CD Ne dev. ; 297, ABC Ainz li vint a, F de ce (*Jubinal* ci) n'iert mie de m. ; 299, AB lues droit, C lues este redrechie, E esté tantost trecie ; 301, F *ajoute* N'iert pas loye a la coronne ; Uns chapiaux de fleurs acorone La dame de... ; 303, DE samit ; 304, D la beauté que j'ai dit, E c'ot mis ; 305, E si com l'en conte, F ot sens encontre ; 306, C Entrestant qu'ele aloit, DE volt ; 307, B rehaitent, A del, F du venir ; 308, DE peust venir ; 309, AB Fors de la c. i sont e., CE sont il F de la sale ; 310, C qui lor, D qu'il lor ; 311, C molt bel, F fu molt bel, E de sa venue ; 312, AB iert, F est issue ; 313, DE se font, F en sont.

- Un chainse blanc et delié
315 Ot vestu la preus, la cortoise,
Qui trainoit plus d'une toise
Après li, sor les jons menus :
« Sire, bien soiés vos venus,
Et vo compaignon ambedui ! »
320 Fait cele, qui bon jor ait hui,
Qu'ele est bien digne de l'avoir.
Si compaignon li distrent voir :
Or n'iert pas dame a trespasser.
Sa beautés les fait trespenser
325 Tos trois en lor salus rendant.
Ele prent par la main, riant,
Le seignor, sel maine seoir :
Or ot auques de son voloir
Quant delés li se fu assis.
330 Si compaignon sont bien apris :
Assis sont (ne li firent cuivre)
Sor un cofre ferré de cuivre,
Avec deus seues damoiseles.
Que qu'il se deduisent a eles
335 En demandant plusors afares,
Lor bons sire ne pensoit guaires
A eus, ains béc a son afaire ;
Mais la gentis, la debonaire

314, D grant et d. ; 316, A pres d'une, B mieus d'u. ; 319, C vostre c. trestuit ;
320, C fait elle, E dit cele ; 321, C Car bien est, F Qu'il est ; 322, D compaignon
redient, F li dient ; 323, AF que n'e. E qu'el n'e., BDE n'est ; 324, B respenser,
C respasser, D nes penser ; 325, B en lor sans taurant, AF lor salu ; 326, C Lors les
p. par les mains, D errant ; 327, C li sires sel, D et le fait s., F mena ; 328, EF Or a ;
329, BDF delés lui ; 331, B queure, C Arriere vont, AB ne lor firent, C ne li fissent,
F ne li font pas ; 332, C s'asiet de coivre, D couvert de c. ; 333, C Avec aus de ses d.,
D deus gentis, E ses deus d., F deus sages ; 334, B quor que, AB delitent, C deltoient,
F çou qu'il entendirent a c. ; 335, C et demandent, D entendent a, F a demander ;
336, ABC Li chevaliers, AB n'i p. ; F n'entendi g. ; 337, D Encore bec., ABE pense a ;
338, F. La gentix dame.

v. 331. *Faire cuivre* — être importun. Sur le mot plutôt picard *cuivroier*, cf. l'article de Scheler, *Chroniq. de Froissart*, ed. Kerwyn, t. XIX, p. 119, et sur le mot *cuivre*, Foerster, *Li Chevaliers as deus espées*, note du vers 4905, et *Liter. Centralblatt*, 1876, N° 1, col. 22.

- Li set bien rendre par parole
340 Raison de quant qu'il l'aparoie,
Qu'ele ert mout cortoise et mout sage.
Cil li met adès el visage
Ses ieus por mirer sa beauté.
Mout les a bien pris a verté
345 Ses cuers, qui tos est en li mis,
Que, de quant qu'il li ont promis,
Li tesmoignent il ore bien
Qu'il ne li ont menti de rien :
Mout lui plaist ses vis et sa chiere.
350 « Bele très douce amie chiere,
Fait il, por qui force de cuer
Me fait guerpier et geter puer
De totes autres mon penser,
Je vos sui venus presenter
355 Quant que je ai, force et pooir.
Si en puisse gié joie avoir,
Qu'il n'est riens nule que j'aim tant
Come vos, se Deus repentant
Me lait venir a sa merci ;
360 Et por ce sui je venus ci
Que je vuel que vos le sachiés,
Et que gentillece et pitiés
Vos en pregne, qu'il est mestiers ;
Car qui en feroit as mostiers
365 Oroison, si feroit il bien,
Por ceus qui n'entendent a rien
S'a estre non leal ami. »
— « Ha ! sire, por l'ame de mi,
Fait ele, c'avés ore dit ? »

339, AB par escole ; 340, C de chou qu'il ; 341, E estoit molt c. et sage, F Quar elle est ; 343, F Il li tient adès ; 344, F bien les a p. a grant verté ; 345, C *intervertit les vers* 345-b, E qui s'est ; 346, B qui, C que *manque*, E ot promis, F quar de ; 347, C tesmoignoit ore molt, F Lor tesmoigne il ore ; 350, ABF douce dame ; 351, F *omet ce vers et le suivant*, CD fet cil ; 355, F Tout mon service et ; 356, F Quar si Dieux me doinst j. ; 357, D riens que je aim autant, F Il n'est nulle que j'a. autant ; 358, D por repentant, F vrai r. ; 359, D a bone fin venir ; 360, A Que por ; 361, B *omet les vers* 361-4 ; 362, B Vir se gentillece, A Que gentelises et, D Que gentillece et p. ; 364, DF au moustier ; 367, C Fors a estre l. ; 369, D por q'avez ce dit.

- 370 — « Se Deus me lait veoir lundi,
Dame, fait il, je vos di voir;
Vos tote seule avés pooir
Sor moi plus que fame qui vive. »
La colors li croist et avive
- 375 De ce qu'il dit qu'il est tos siens.
Après a dit par mout grant sens :
« Certes, sire, je ne croi mie
Que si preudom soit sans amie
Que vos estes : nus nel croiroit;
- 380 Vostre pris en abesseroit,
Et vos en vaudriés mout mains.
Si beaus hom de cors et de mains
De bras et de tote autre rien,
Vos me sauriés ja mout bien
- 385 Par parole par l'ueil atraire
La penne, et ce que ne vuel faire
A entendre par verité. »

370, D *manque*, F Foi que je doi Saint Esperit, E Molt me merveill dont si fet dit; 371, fait il se Diex m'aist, F je dit tout v.; 373, CD dame; 374, AE l'en croist; 375, C que il ert siens, F A cest mot qu'il dist qu'il; 376, C li dist, E Puis li a dit, F fet ele après, DE par molt beau sens; 378, E biaux hom soit; 381, F et vos; 382, ABF de bras et de mains; 383, ABF de cors, F et de cors et de t. rien; 384, C saveriez; 385, B et par l'atrere, C et par œil trere, D et par l'ueil traire, E par mi l'ueil, F Une plume trere par l'ueil; 386, AB et ce que ne v., C a che que je voeil f., D et ce que je v., E et ce c'on ne doit fere, F Et ce cuidier que je mains vueil; 387, ABCD A entendre par verité, E fere a entendre par verté, F Fere entendant.

v. 370. Cf. v. 90. La rime est singulière: E a un texte altéré, F a mis une banalité à la place d'un vers qu'il ne comprenait pas. Peut-être faudrait-il ne pas accepter ce vers dans le texte et le remplacer par une ligne de points. Tel quel, ce vers paraît signifier: Que Dieu ne me laisse pas vivre jusqu'à lundi, si je ne vous dis pas vrai.

v. 384-387. Ces vers sont difficiles et l'étaient déjà pour nos copistes. Qu'est-ce que *traire par l'œil la penne*? On ne saurait lire *peine* ni comprendre *attirer de la p:ine par vos œillades*. Deux mss. (EF) remplacent *la penne* par *la plume*. Ils entendaient sans doute *lancer dans l'œil la flèche (du dieu d'amour)*, et c'était un contre-sens. Je crois certain que le mot *penne* est ici l'une des formes nombreuses (v. Godefroy, s. v.) du mot *panne* — pièce d'étoffe. Le sens est donné par les vers suivants du *Valet qui d'aise a malaise se met*, Raynaud, *Fabl.*, II, v. 179-180:

Or oïés de la bone femme
Qui devant l'ueil li trait le pane.

= qui lui met un voile devant les yeux. Peut-être est-il permis de voir l'origine de cette expression métaphorique dans le conte populaire où une femme fait évader son

Bien l'a en son venir hurté
Par parole et desfait son conte,
390 Si com cil qui m'aprist le conte
Le m'a fait por voir entendant.
Il se sueffre a mener tendant,
Qu'il n'estoit riens que tant amast;
S'une autre le mesaesmast,
395 Il s'en sëust bien revengier;
Mais il est si en son dangier
Qu'il ne l'ose de rien desdire.
Puis li recommença a dire :
« Ha ! dame, merci, por pitié !
400 Vostre amors m'a fait sans faintié
Descouvrir les maus que je sent.
Mout mal s'i acorde et asent
Vostre parole a vos beaus ieus,
Qui m'acueillirent orains mieus,
405 Al venir, et plus plesanment.
Et sachiés bien certainement
Que cortoisie fu qu'il firent :
Car très l'eure qu'il primes virent,
N'en virent il nul, c'est la some,

388, F de parole; 392, D Il se cuevre mener.; 393, B Il n'estoit, C car il n'est riens qu'il, D que n'estoit; 394, DE s'uns autre; 395, CD molt bien vengier; 396, D tant en, EF ert si; 397, DE osoit; 398, DE ainz li, F lors li; 399, CF dame fet il por; 400, C me fait sans fantisse, F Fine amors me fait; 401, F le mal; 402, C s'acorde, F Malement s'acorde; 403, AB et vos, C dous iex; 404, AB jehui m.; 406, EF Or s., C Et bien s.; 407, D Que molt grant c. firent, EF Ce fu c. qu'il; 408, AB des lors que, C Certes l'eure qui premiers, F quar puis; 409, A N'en virent ce ert, B ne virent nul, C Moi n'en virent nul, D N'en virent il, F [?] regarderent (entre crochets sont indiquées les lacunes du ms. F).

amant en mettant une pièce d'étoffe devant les yeux du mari. Ce conte extrêmement répandu, que Jean de Condé a mis en vers au moyen-âge (le dit du *Pliçon*) se trouve déjà dans Aristophane, *Les Fêtes de Cérès*, v. 498, ss. — Je comprends donc : Beau comme vous êtes, vous sauriez fort bien, par vos paroles, me mettre un voile devant les yeux et faire entendre ce que je ne veux pas. — L'expression *faire a entendre* qui a aussi embarrassé nos scribes est très correcte. (Voir Tobler, *Vermischte Beiträge zur françoisischen Grammatik*, p. 37, *Musage me fais a entendre*. — Par contre, rien de moins assuré que le texte que j'ai adopté pour le vers 385. Voir les variantes.

v. 388. *Bien l'a en son venir hurté*. Expression empruntée à la langue des tournois.

- 410 Qui si se vousist a vostre home
Tenir, com je vuel sans faintise.
Douce dame, par gentelise,
Car le vos plaise a essayer !
Retenés moi a chevalier,
415 Et, quant vos plaira, a ami ;
Et ainçois un an et demi
M'aurés vos fait si preu et tel
Et as armes et a l'ostel,
Et tant aurés bien en moi mis
420 Que li nons c'on apele amis,
Se Deu plaist, ne m'iert ja veés. »
— « Li cuidiers que vos i avés, »
Fait ele après, « vos fait grant bien !
Je n'entendoie au regart rien
425 Se cortoisie non et sens ;
Mais vos l'avés en autre sens
Noté folement : si m'en poise.
Se je ne fusse si cortoise,
Il m'en pesast ja mout vers vos ;
430 Por c'est fole chose de nos,
Dames, qui sons mal percevans :
Quant cortoisie et beaus semblans
Nos maine a cortoisie faire,
Lors cuident tot lor autre afaire
435 Cil sospirant avoir trové.
Par vos l'ai je bien esprové,

410, DF si se tenist ; 411, F Comme je fais et, D Si comme ge faz sanz f. ; 412, A vo gent., B n'a gent. ; 413, AB otroier ; C Reteneme a vo. ; 416, AB Ainz que past, DE Quar anç., F [et ainç]ois ; 417, C et preu, F [M'aurcz] vos fet ; 419, C arés vos en moi tant, E Et tant de bien en mon cors, F aurés en moi tant b. ; 421, D me sera donez ; 422, ABF en avés ; 423, E cle, vos en f. ; 426, AB assens ; 427, AB comme fols, C Tourne fol. ; 429, C peseroit, E ja durement, E *ajoute* : Mes il avient assez sovent — Quant aucune dame vaillant — Fct aucun chevalier semblant — De cortoisie et d'ennor fere — F je m'en corçaisse ja. ; 430, D molt est f. ; 431, B sont, D Dame si mal aparcevans, F dames, et moult mal p. ; 432, D Quar quant amors et bel senblant, F Quar quant parole ; 433, B les maine ; 434, C Lors i cuident un autre, D Dont quid., F Errant cuident tout l'autre afaire ; 435, C Cil sousprian ; 436, C bien entendu.

v. 428. Si je *n'avais été* si courtoise (lors de votre arrivée.)

Qu'ensi l'avés vos entendu.
Mieus vos venist avoir tendu
La fors une rois as colons :
440 Car se li ans estoit si lons
Et li demis com troi entier,
Ne sauriés tant exploitier,
Por rien que vos sëussiés faire,
Que je fusse si debonaire
445 Envers vos com j'estoie orains.
Li hom se doit bien garder, ains
Qu'il se lot, de qui il le fait. »
Or ne set cil, n'en dit n'en fait,
Qu'il puist faire ne devenir :
450 — « A mains ne puis je pas venir,
Dame, fait il, que j'ai esté.
Pitié et debonereté
A il en vos, je n'en dot mie ;
N'onques ne failli a amie
455 Nus, en la fin, qui bien amast.
Si me sui mis en mer sans mast
Por noier aussi com Tristans.
Coment que j'aie esté lonc tans
Sire de ma volenté faire,
460 A ce ai torné mon afaire
Que, se je n'ai merci anuit,
Jamais ne cuit que il m'anuit
Nule, quant j'istrai de cesti.

437, AB Ausi, C *manque*, E Tout ainsi l'avez, F Vous avez en tel leu tendu, Certes, si comme nous cuidons Que si li ans, etc... ; 439, D ou as biches ou as, E la hors ; 440, EF que se ; 441, C contre troi, F que troi ; 442, AB ne sauriez vous, C ne saveriez tant, F ne porriez vous esp. ; 443, F peussiez ; 444, E ausi d. ; 445, AB je fui, D Vers vous comme, F g'estoie humains ; 446, F On se d. moult bien g. ; 447, C K'il saiche de, E qu'il se vant de chose qu'il n'ait, F C'on se vit a qui ; 448, A en dit, B set il, D set en dit ne, F Or ne voit cil en ; 450, ABE Au mains, CDF ne doi je, AB faillir ; 452, C ne d., F ou d. ; 453, AB n'en doutez mie ; 455, F En la fin n. ; 456, CF Je me ; 457, C Par voir ausi ; 458, D combien que ; 460, C A el ai ; 461, F Se vous n'en prent ; 462, C *passé ce vers*, D ne quit jamais qu'ele m'aist, E que m'i anuit, F qu'il m'en anuit.

v. 463. A quoi se rapporte *nule*? *Afaire* est masculin ; *nule dame* n'aurait pas de sens. Il faut, je crois, traduire par *rien*, au sens négatif moderne ; cf. *tele*, v. 467, et l'italien *nulla*. — *Cesti*, au sens neutre, comme *nule*.

- Itel plait m'a mes cuers basti,
465 Qui en vos s'est mis sans congié. »
En fesant un petit ris : « — Gié,
Fait ele, ains mais tele n'oi !
Or puet bien demorer ensi,
Puis que je voi que n'est a gas :
470 Encore, par saint Nicolas,
Cuidoie que vos gabissiés. »
— « En non Deu, neis se vos fussiés
Une povre garce esgarée,
Bele douce dame honorée,
475 Ne m'en sèusse j'entremetre. »
Riens qu'il puist dire ne prometre
Ne li puet a ce rien valoir
Que il ja joie doie avoir
De li : si ne set que il face.
480 Li vermeus li monte en la face
Et les larmes del cuer as ieus,
Si que li blans et li vermeus
L'en moille contreval le vis.
Or est il bien la dame avis,
485 Ne li fausse pas de covent
Ses cuers ; ains set bien que sovent
L'en sovient il aillors qu'iluec.
Certes, s'or en plorast avuec,
La dame mout fesist grant bien.

464, C mes cuers me b., D m'a amors b. ; 465, BC est mis ; 466, AB Un petit en f. ris, D un petit congié, E petit ditié, C *ajoute* : Dont je ai molt men cuer blechié — En faissant un petit risset — Molt plaisant et molt netelet — Et molt avenamment li sist — Dont mes cuers molt s'en esjoist ; 467, C Certes fait cele ains n'oi, F onques mais tel ; 468, F Il puet bien remanoir ; 469, AB c'est a gas, C che est a gas, D ce est gas, E puisque voi que n'est pas a, F quant j'oi que ça n'est pas a ; 470, D cuidoige ; 471, D encor que vos vos gab., C que me g. ; 472, A Dieu, dame, se, B ne se vos f., C Dieu fait il, se, D En non nes, E Certes dame, se, F En non Dieu n'ai ; 473, C fole g. ; 474, ABf gentil d. ; 475, A ja cnt ; 476, A pust, C qui puist, E que qu'il p. ; 477, E A ce ne li p., F Ne li puet aidier ne v. ; 478, AB que il puisse ja, C que ja en doie j., E qu'il en doie ja, F A enterine j. ; 479, C de li se ne, D s'il ne, F Por ce qu'il ne, AB qu'il en fasce ; 480, D li cort a ; 483, C Li mouille tout aval, D l'en cole, E li m. ; 485, F fai!le ; 486, A set bien, *Michel*, fet ; 487, AB L'en semont il, E s'ele plorast ; 488, AB la dame molt li fesist b., C molt plesist, D molt par fesist.

490 Ele ne cuidast ja por rien
Qu'il dēust estre si destrois :
« Sire, fait ele, n'est pas drois,
Por Deu, que j'aim ne vos ne home :
Que j'ai mon seignor, mon prodome,
495 Qui mout me sert bien et honore. »
— « Ha ! dame, fait il, a bone ore !
Par foi, ce doit il estre liés ;
Mais se gentillece et pitiés
Vos prenoit de moi, et franchise,
500 Ja nus qui d'amors chant ne lise
Ne vos en tendroit a pior,
Ains feriés al siecle honor.
Se vos me voliés amer,
A une voie d'outremer
505 En porriés l'aumosne aatir.
Or me faites de vos partir. »
— « Sire, fait ele, c'iert plus lait :
Mes cuers ne me sueffre ne lait
Acorder en nule maniere.

490, D Qu'ele ne cuidast, F pour nulle r. ; 491, C que s'il deust iestre d. ; 492, C dist ele, E il n'est ; 493, D que je ainge vos ne autre, E que je aime vos ne autre h., F certes, que ; 494, AB et preud., C Car j'ai, D J'aime mon, EF molt preud. ; 495, F qui forment ; 496, D se dieu me sequeure ; 497, C molt en doit estre, E de ce doit il e. molt l., F certes ce doit ; 498, A Se gentilises et, B Se gentilleses et, E et gentillece ; 499, C en franchiz, F vous prendroit ; 500, C cante et list ; 501, D au peor, F 498-501, *le dernier mot de chaque vers est effacé* ; 502, AB en feriez, E en feroit, F ainz feriez a [lacune] ; 503, C me daingniez ; 505, C l'emporiez, D en porrez ; 506, D Or me ferez, F Vous me ferez ; 507, AB c'estroit lait, C s'iert molt l., E c'est plus, F Ce dist la dame, c'iert ; 508, E ne m'i s., F ne m'i veult ne ne l.

v. 500. La première des règles d'amour d'André le Chapelain est ainsi formulée : *Causa conjugii ab amore non est excusatio recta*. C'est aussi l'étrange morale du perroquet de la nouvelle provençale :

« Papagay, be vuelh sapiatz
Qu'ieu am del mon lo pus aibit. »
— « E vos cal, dona ? » — « Mo marit. »
— « Jes del marit non es razos
Que sia del tot poderos..., etc...

Cf. le jugement de la comtesse de Champagne (*Romania*, XII, p. 524).

v. 505. Vous pourriez comparer l'aumône de votre amour (par les mérites que cette charité vous vaudrait) à un pèlerinage outre la mer.

- 510 Por ce, c'est oiseuse proiere ;
Si vos pri que vos en sofrés. »
— « Ha ! dame, fait il, mort m'avés !
Gardés nel dites mais por rien,
Mais faites cortoisie et bien :
- 515 Retenés moi par un joel,
O par ceinture o par anel ;
O vos, retenés un des miens.
Et je vos creant qu'il n'iert riens
Que chevaliers face por dame,
- 520 Se j'en devoie perdre l'ame,
Si m'ait Deus, que ge ne face.
Vo vair uel et vo clere face
Me puent de poi ostagier.
Je ai tot sos vostre dangier
- 525 Quant que je ai, force et pooir. »
— « Sire, je ne vuel pas avoir
Fait ele, le los sans le preu ;
Bien sai c'on vos tient a mout preu,
Et c'est piece a chose sèue.
- 530 Bien seroie ore decëue,

510, D Por ce est ; 511, ABC *manquent*, D que vos m'en laissez ; 512, C dit il, D hai, fet il, m. m'auriez, ABC *ajoutent* : Se vous de moi merci n'avez ; 513, E gardez nu fetes, F Pour Dieu ne ; 517, AE recevez, F en prenez ; 518, DEF qu'il n'ert biens, C n'est r., D quar il ert cortoisie et biens ; 519, F doie por ; 520, D m'ame, F Faire se j'en devoie l'ame ; 521, C Douche dame que, D Enz en la fin, F Perdre en fin que je ne le f. ; 522, C douch œl, DE Vostre doz vis vo, F Vostre clers vis et vo ; 523, AB Me puet de molt poi justicier, C Ne porront por poi justicier, D Ne me puet de poi ostagier, E ne puent de pou ostagier, F Me pourroit pour peu estanchier ; 524, C Car je suis sous, D Je me met tot en, E Ge sui toz en, F Que vous avez tout sans ; 525, B j'en ai, F j'ai, et cors et avoir ; 526, BC je nel, F n'en ; 527, C dit elle, E Fet la dame ; 528-530, *Les deux ou trois premiers mots de chaque vers manquent dans F* ; 530, CD Molt seroie.

v. 511. Je vous prie donc de n'en plus parler désormais. — *Se souffrir* = *se taire*. Cf. Joinville, *extr. de G. Paris*, 555 : N'onques n'en pèumes nul arester delés nous, dont j'en nomeroie bien, desqueus *je me soufferrai* : car mort sont ; mais de mon seignor Guion Mauvoisin ne *me soufferrai mie*. Cf. Littré, s. v. Dans notre vers, *souffrir* est aussi pronominal, et *Vos* est le régime.

v. 523. Ce vers n'est pas clair, et les variantes le sont moins encore. Peut-être faut-il comprendre : Vos beaux yeux, votre claire face me peuvent retenir en otage, en échange d'un bien petit don : le moindre joyau suffirait.

Se je vos metoie en la voie
De m'amor et je n'i avoie
Le cuer : ce seroit vilonie.
Il est une grant cortoisie
535 D'issir fors de blasme, qui puet. »
— « Dire tot el vos en estuet,
Dame, fait il, por moi garir.
Se vos me lessiés morir
Sans estre amés, ce seroit tece.
540 Se cil beaus vis pleins de simplece
Estoit omecides de moi ;
Il en convient prendre conroi
Prochain, en aucune maniere.
Dame de beauté et maniere
545 De tos biens, por Deu, gardés i ! »
Cil bel mot plesant et poli
La font en un penser chëir,
D'endroit ce qu'ele veut oïr
Sa requeste, et s'en ot pitié.
550 Car ne tient a point de faintié
Les sospirs, les larmes qu'il pleure ;
Ains dit que force li cort seure
D'amors, qui tot ce li fait faire,
Ne que jamais si debonaire
555 Ami n'aura, se n'a cestui.
Mais ce que onques mais fors hui
N'en parla, li vient a merveille.
Avec ce penser la traveille

531. AB s'or, D a la voie; 532. C je n'avoie; 534. C Il fait une; 535. E d'issir hors; 537-8. F Ah! dame tout el vous estuet Dire fet il, p.; 538. D m'i lessiez; 539. C amis che sera, D Pour estre amez; 540. F vo dous vis; 542. C Vous en c.; 543. AB De moi en aucune; 544. F et lumiere. C en maniere; 545. D pensez i; 546. C Cil biel plaisant œil. F Cil douz mot; 547. C me font, D en un endroit; 548. D de ce qu'ele, F ce que ne v.; 549. ABC et *manque*, F et s'en a; 550. C Car n'i entent point, D car nel. E El ne le tient mie a. F tient mie de f.; 551. C As sospirs n'as l.; 552. D et dit. F Lors dit; 554. D jamais nul si; 555. DEF s'el na; 556. C mais ne hui. F mais que hui; 557. D l'en v.. E lui vient, ABC vint; 558. ABE le, CD se.

v. 542. Il convient que vous y avisiez prochainement.

- Raisons, qui d'autre part l'opose
560 Qu'ele se gart de faire chose
Dont ele se repente al loin.
A celui qui ert en grant soin
Del penser o ele ert entrée,
A mout bele voie monstrée
565 D'une grant cortoisie faire
Amors, qui en tant maint afaire
A esté voiseuse et soutis.
Entrues qu'ele estoit, la gentis,
El penser la o ele estoit,
570 Il trait erranment de son doit
Son anel, si li mist el sien.
De ce fist il un greignor sen
Qu'il li desrompi son penser,
Que ains ne li lut a penser
575 De l'anel qu'ele avoit al doit.
A ce qu'ele mains se gardoit :
« Dame, fait il, a vo congié,
Sachiés que mes pooirs et gié
Est tos en vo comandement. »
580 Il se part de li erranment
Et si compaignon ambedui ;
Nus ne set l'ochoison. fors lui,
Por qu'il s'en est ainsi partis.
Il est sospirans et pensis :

560. D amors qui; *Les vers 562-5 manquent dans ABC*; 562. DE de celui. E est 64. F a trop; 565. D de molt grant; 566. AB tant maint besoing. C mal besoing; AB este sages et. C d'estre viscus et. D A este cortoise et; 568. E Entrues que En ce qu'ele estoit; 569. AB El penser la ou. C El penser de la u. DE El grant r ou. F El penser ou elle entendoit; 570. AB Si tret. C Il atrait l'anel. DE et il rr. F Tret cil; 571. CE Fa mis el. C l'straument si. F un anel; 572. AB un grant sen. C que molt grant bien. D apres a tet ausi grant. E Plus fist apres. ABC Si ert couprise del penser F qu'il li rompi lues; 574. B que nis ne. CD es ne li lust. F qu'il ne li leust; 575. AB qu'ele ot en son; 576. B que qu'elle o. E A ce qu'ele ne se g. F Et tant cil; 577. C Dame dist il. F ma douce a vo; 578. D mon penser et ge. F Se dist il: Or m'en traie gie Ma douce dame longie Et tout a vo; 580. C Lors se. D si s'en. E Cil se; 581-2. F ainz n'y fist d'arest-ron. Nus fors lui ne set l'choison. E la raison fors lui; 583. C. Por en est. DE Porqu'il s'en depart. D ainsi. E issis F Porqu'il s'en aloit ensi. C li tu.

- 585 Venus a son cheval, s'i monte.
Fait cele a cui le plus en monte
De lui remettre en sa leece :
« Iroit s'en il a certes ? qu'est ce ?
Ce ne fist onques chevaliers !
- 590 Je cuidasse c'uns ans entiers
Li fust assés mains lons d'un jor,
Mais qu'il fust o moi a sejour,
Et il m'a ja si tost lessiée !...
Ahi ! s'or me fusse plessiée
- 595 Vers lui de parole o de fait !
Por les faus semblans qu'il m'a fait
Doit l'en mais tot le mont mescroire !
Qui por plorer le vousist croire
Ne por faire ses faus sospirs,
- 600 Si me conseut li Sains Espirs,
Por ice n'i perdist il rien.
Nus ne guilast ore si bien
Ne si bel, c'est ore del mains. »
Atant envoie vers ses mains
- 605 Un regart, si choisi l'anel.
Tos li sans jusqu'el doit manel
Et jusqu'el pié li esfui,
N'onques mais si ne s'esbahi
Ne n'ot de rien si grant merveille.

585, DE Venuz est al cheval ; 586, A Et cele, B A cele, C dist cele a cui plus en amonte ; 588, C Ira s'en il ; 590, CF Je cuidoie cis ans ; 591, AB mains cors ; 592, C Puis que, F Por que, F lés moi ; 594, AB se m'i f., C se me f. ; 595, A de fez, D envers lui en dit ne en, F en parole ou en ; 596, BCE par les, D faus soupirs, A qu'il m'a fez ; 597, C on doit mais, EF doit on mais ; 598, F Certes qui or le ; 599, DE et por, F Pour plorer ne faire s. ; 600, AB conseut sainz esperis, CD espris ; 601, A ice hui, C ne perd., DE ja por ce, F Pour ce ne perdist il ja ; 602, D onques nul jor ne fu si bien, C n'en gilla ; 605, C si coist ; 606, B menouel, BC jusqu'en d., D el cervel ; 607, D et jusques as piés, EF de son pié, C li est fui, B est eluis, EF li esvanoï ; 608, AB n'onques si ne s'esvanui, C ne onques ne s'esvanui, D onques. 609, B ne de rien n'ot.

v. 585. Si peut être aussi bien le pronon que la conjonction, *se monter a cheval* étant une expression attestée en vieux français.

v. 600. *Espirs* est le substantif verbal de *espérer*. cf. *Romania*, VII, 464.

- 610 La face qu'ele avoit vermeille
L'en devint trestote empalie.
« Qu'est ce, fait ele, Deus aie !
Ne voi je l'anel qui fu siens ?
De tant sui je bien en mon sens
615 Que je vi orains en son doit
Cestui ? Ce fis mon ! Et que doit ?
Et por coi l'a il el mien mis ?
Ja n'est il mie mes amis,
Et si pens je qu'il le cuide estre.
620 Or est il, par Deu ! plus que maistre
De ceste art, ne sai qui l'aprist.
Deus ! coment fu ce qu'il me pris : ?
A ce que je fui si surprise
Que je ne m'en sui garde prise
625 De l'anel qu'il m'a el doit mis.
Or dira qu'il est mes amis :
Ce fera mon, je n'en dot mie ;
Dira il voir ? sui je s'amie ?
Nenil, por noient le diroit !
630 Ains li manderai orendroit
Que il viegne parler a mi
S'il veut que jel tiegne a ami :
Si li dirai qu'il le repregne.
Je ne cuit pas qu'il en mespregne
635 Vers moi, s'il ne veut que jel hace. »

610, AB li devint v. ; 611, AB Puis devint, C li devint la faice toute e. ; 612, D ele seinte marie ; 613, D j'avoie l'anel, E je voi ci, F voi je dont ; 614, C fuisse bien ; 615, ABF que jel vi, D humain en ; 616, ABC Ce fis mon tet ele, E ele orendroit ; 617, C et *manque*, F ne pour quoi ; 618, D dont n'est ; 619, C et si pense, F Si cuit je bien ; 620, C par foi, F Moult a este a sage mestre ; 621, F Et si ne sai je qui ; 622, AB Et comment vint ce, B mesprist, C Dieus com fuisse ensi qu'il li mist, E est ce qu'il me mist, F Mais comment ; 623, AB si prise, E si soutise ; 624, B *manque*. 625, E que c'est mes ; 627, ABC Dira il voir sui je s'ame, F Ensi dira je n'en ; 628, ABC Nenil car (C ke ce seroit folie ; 629, ABC Certes por noient, F Mais por n. voir ; 630, C li couvera, D ainz le, F omet ce vers et le suivant ; 631, CE que le ; 634, C que il m.

v. 623. Je comprends ainsi : « Comment a-t-il fait pour me prendre de la sorte ?
Réponse : Sans doute il a profite du moment où j'étais si surprise que, etc. »

Atant comande qu'on li face
Venir un valet tot monté.
Ses puceles l'ont tant hasté
Qu'il i est venus tos montés :
640 « Amis, fait ele, or tost hurtés !
Poignés après le chevalier ;
Dites li, si com il a chier
M'amor, qu'il ne voist en avant,
Mais viegne arrière maintenant
645 Parler a moi d'un sien afaire. »
— « Dame, fait il, je cuit bien faire
Vostre volenté jusqu'en son. »
Atant s'en part a esperon
Après le chevalier poignant,
650 Cui amors aloit destreignant
De cele qui l'envoie querre.
En mains d'une lieue de terre
L'a il ataint et retourné.
Sachiés qu'il se tient a buer né
655 De ce qu'on l'avoit remandé ;
Mais n'a pas au mès demandé
Por quoi on remandé l'avoit.
Li aneaus qu'ele avoit el doit
Iert l'achoisson del remander ;
660 Ce li fist son oirre amender,
Que tart li est qu'il la revoie.
Li escuiers s'est en la voie

636, F Elle comm. ; 638, D tost hasté ; 639, C que chius est, F que cil est ;
640, C dist ele or tost montés, D Vallet, f. ele, tost alez, F Frere ; 641, F après ce ;
644, F tout errant ; 645 EF, d'un sien afaire ; 646, C dist il bien le quit ; 647, AB
Vostre message, D Vostre voloir de chief en ; 648, F s'en torne ; 649, C le ch. errant ;
650, A Que. BDF Qui ; 651, AB Por celi ; 652, C Et qui le destraint molt et serre
Li escuiers pararamanie (*sic, lire* par aramic). Dedens une heure et demie L'a il
ataint, etc... F A mains d'une : 653, E l'a cil ; 654, C qu'or se. F a bon né [*Jubinal
lit mal.* ; 655, C de chou que le remanda, D de cele qu'il l'ot ; 656, DE Il n'a pas,
E le mes ; 657, BC demandé, C Por coi on l'avoit demandé, *et ajoute* : Tost le saura
par verité, F s'il set pourquoi le redemandoit ; 658, B ou doit avoit ; 659, D de rede-
mander, C *ajoute* : Plus li grevoit que riens qui soit, C'ert l'ochoissons ; 660, CD Ce
li fait, C aprester ; 661, ABC Car tart, D qu'il li est tart, E qu'il tarde cele qu'il le,
F qu'il li est moult tart ; 662, BC est en.

- Del retor a li acointiés.
Hé ! Deus, com il en par fu liés,
665 Del retorner, se por ce non
Qu'il estoit en grant sospeçon
Qu'on ne li vousist l'anel rendre !
Il dit qu'il s'iroit ainçois rendre
A Cisteaus, qu'il le represist.
670 « Ne cuit pas qu'ele mespresist,
Fait il, envers moi, de tel uevre. »
La joie del retor li cuevre
Le penser dont il iert en dote.
Il est venus, a tant de rote
675 Comme il ot, vers la forterece.
La dame, qui, en grant destrece,
Estoit sor son cors deffendant,
Ist de la sale, descendant
Pas por pas aval le degré.
680 Porpensement et de gré
Vient en la cort por li deduire.
L'anelet voit en son doit luire,
Qu'ele veut rendre al chevalier :
« S'il m'en fait ja point de dangier,
685 Fait ele, et il nel veut reprendre,
Por ce ne l'irai je pas prendre
Par ses beaus cheveus, se je puis ;

663, ACD de lui ; 664, E il fust ore liez, F Il ne fut onques mais si l. ; 665, C Del retour se por iche, F De voiage ; 666, F est en moultg ; 667, C de l'aniel qu'il le represist, D Qu'ele li veille, E Qu'el ne li veille, F Que nel remant pour ; 668, B avant r., F mes il dist qu'il s'iroit ains, AB dist. *Ce vers et le suivant manquent dans C*, AB reprist ; 670, C entpresist, F qu'ele en m. ; 671, ABC Envers moi, fet il, CDE de cele o., F Fet il vers moi d'une t. ; 673, C la pensée dont il se, AB est en ; 674, E *manque* ; 675, C Com il est, D quanqu'il pot envers la forterece ; 676, CD a grant ; 677, D envers lui deffendant, EF et sor li deffendant ; 678, CD maintenant, F en desc. ; 679, CD les degrez, F *Jubinal lit à tort pas a pas* ; 680, F apensement, CD de grez ; 681, ABC Vint, C soi ded., E por moi d., F ala... por d. ; 682, AB En son doit vit, C L'anel vit en ; 683, DF qu'ele doit r. ; 684, C se il m'en f. point ; 686, E ne li lere je.

v. 668. La différence de sens *se rendre a Cisteaus* (*y entrer comme moine*), autorise cette rime.

Ains le menrai je sor ce puis,
Si parlerai iluec a lui.
690 S'il nel veut prendre sans anui,
J'en romprai mout tost la parole.
Coment ? Je n'iere pas si fole
Que je le giete en mi la voie...
Ou dont ? En tel lieu qu'on nel voie ;
695 Ce iert el puis, n'est pas mençonge.
Ja puis n'en iert ne que d'un songe
Chose dite, qui me messiece.
Dont n'ai je ore esté grant piece
O mon seignor sans vilonie,
700 Se cist, par sa chevalerie,
O par sospirer devant mi,
Veut ja que jel tiegne a ami
A cest premerain parlement ?
Il l'auroit ainçois durement
705 Deservi, se jel devoie estre ! »
Atant est cil entrés en l'estre,
Qui de tot ce ne se prent garde ;
Il voit celi qu'il mout esgarde
Volentiers aler par la cort.
710 Il descent lues et vers li cort,
Si com chevaliers fait vers dame.
Si dui compaignon ne nule ame

688, DF l'en merrai ; 690, AB S'il le vuet p., F Et s'il nel prent ; 691, AB romperai ci, A Je romp. ; C Jou emprendreai ja ; D ja n'en repenrai, F Tost l'en repenrai sa ; 692, F ne ja de ce n'iere ; 693, C je li meche en mi, F que jete puer ; 694, AB Mes en tel l., C Ne en tel l. ou on le ; 695, C ou dont el puch, D Ert ce el, F Droit en cel ; 696, C plus n'en iert nes, D puis ne m'en ; 697, CD dessiece ; 698, D Enaige, F dont mar aurai ; 699, F [la premiere syllabe de ce vers et du suivant manquent] longuement sans druerie ; 704, BCE Il auroit, D il i aura ainz, F autrement ; 705, DF s'il le devoit estre, D que il le doie ; 708, A que molt, BC qui molt l'esg, E qui molt esg, F qui il esg ; 710, D lors et, F contre lui c. ; 711, F chevalier font ; 712-3, AB n'ont nul asme De l'oster, C Si comp. ne nule autre.

v. 698. N'est-ce pas en vain que j'ai vécu si longtemps avec mon mari sans aucune vilenie, si....

v. 705. *Se jel devoie estre* : son amie, qui n'est pas exprimé, mais qui est dans l'idée. Ce texte est plus autorisé que la variante : *s'il le devoit estre*.

- Si nel tenés pas a faintié :
De tant vaut il mieus la moitié
Qu'il a en vostre doit esté.
740 S'il vos plesoit, en cest esté
Le sauroient mi anemi,
Se vos m'aviés a ami
Reçu, et je vos a amie. »
— « En non Deu, ce n'i a il mie,
745 Fait ele, ainçois i a tot el.
Ja puis n'istrai de cest ostel,
Si m'aît Deus, se morte non,
Que vos aurés ne cri ne non
De m'amor, por rien que je voie.
750 Vos n'en estes preu en la voie,
Ains en estes mout forvoiés.
Tenés, je vuel que vos l'aiés,
Vostre anel, que je n'en ruis mie.
Ja mar me tendrés a amie
755 Por garde que j'en aie faite. »
Or se despoire, or se deshaite
Cil qui cuidoit avoir tot pris :
« Mains en vaudroit, fait il, mes pris
Se c'est a certes que je oi ;
760 Onques mais nule joie n'oi
Que si tost me tornast a ire ! »
— « Coment donques, fait ele, sire,
Avés i vos anui ne honte
De moi, a cui noient ne monte

737, C Sel ne t. pas a faintise, D nel tenez a point de f., F Mais nel; 738, B mieus de la; 742, C Que vos m'avez a vostre, D se vos me tenez a; 743, D Et je vous avoie a; 744, D ce ne vueil ge mie; 745, C ainz l'averai tot, D Sire fist ele ainz i a; 746, D n'istrez; 747, F Ce sachiez bien se; 748, C qu'en ayez l'otroi ne; 749, B que g'i voie, E que j'en voie; 750, C estes mie, E estes pas; 752, AB que vous aiez; 753, CDE je n'en vuel mie; 754, AB m'en; 757, D toz pris; 758, C vos pris, D Mielz en vaudroit, fait il, mon, E Fet il mains en, F Moulz en vaudroit ja mieus mes; 759, CE que je voi; 761, A qui, F tost ne; 762, F Comment fet elle biaux douz; 763, AB Avez i donc, D Avez en vos, F vous n'i avez.

v. 753. *Que je n'en ruis mie.* Dans ce passage, nous admettons qu'il se forme un groupe CDE fautif contre ABF. On peut concevoir que trois copistes aient substitué le mot *vuel* au mot plus rare *ruis*.

- 790 Car vos en perdriés adonques
M'acointance et m'asëurté,
Se vos contre ma volenté
Voliés ore vers moi mesprendre.
Il le vos convient a reprendre. »
- 795 — « Non fait ! » — « Si fait ! La n'a que dire,
O vos estes mout plus que sire,
Se vostre anuis a ce m'esforce
Que vos le me vueilliés a force
Mal gré mien faire retenir.
- 800 Tenés, ja mais nel quier tenir. »
— « Si ferés ! » — « Je non ferai voir !
Volés le me vos faire avoir
A force ? » — « Naje, douce amie ;
Bien sai tel pooir n'ai je mie.
- 805 Ce poise moi, si m'aït Deus !
Ja puis vilonie ne deus
Ne m'avendrait, c'est ma creance,
Se vos en un poi d'esperance
Me metés por reconforter. »
- 810 — « Vos porriés aussi bien hurter
A cel perron le vostre chief,
Que vos en venissiés a chief.
Si lo que vos le repregniés. »
— « Il semble que vos m'apregniés

790, ABCF en perderiez ; 791, A ma feauté, B seulté, D m'affinité, F m'amistié ; 792, EF outre ma ; 793, AB me voliez fere a vos entendre, C me faisiés ja vo anel prendre, E Me volez fere a vos mesprendre, F Volez donques vers moi m. ; 795, C chi n'a, D n'i a, F fait n'a que ; 796, F Dont seriez vous ; 797, C vos aniaus, B m'en force ; 798, CE par forche, D laissez a f. ; 799, B maugré mi, D ne malgré mon cuer ret ; 800, F Dame jamais nel q. ; 801, D Ha si ferez non f. ; 802, F Volez le vous moi f. ; 803, AB bele amie, D voir amie, E nenil voir, F Sor mon pois naie ; 804, C que tel pooir n'ai mie, D la force n'avez mie, E ce pooir, F En non Dieu ce n'i a il mie ; 806, F *Jubinal passe ce vers* ; 807, D ne m'avenrra ; 809, EF pour conforter ; 810, B porrez, D poez, E ausi bien poriez h. ; 812, B que *manque*, CE *Le vers manque*, D qu'or en venriez, F Qu'en peüssiez venir ; 813, C *manque*, D si vueil, F Si vous lo que le r. ; 814, E Il m'est vis que, F *substitue ces vers* : Ha dame mais vous estaigniez La douleur qui m'esprent et art.

v. 796. *Mout plus que sire*. Je crois qu'il faut comprendre : Vous vous arroyez plus de droits encore qu'un mari.

- 815 Fait il, a chanter de Bernart.
Je me leroie ains une hart
Lacier el col, quel represisse ;
Ne sai que je vos en fesisse
Lonc plait : al reprendre n'a rien. »
820 — « Sire, fait ele, or voi je bien
Que ce vos fait faire enresdie,
Quant parole que je vos die
Ne vos puet al prendre mener.
Or vos vuel je aconjurer :
825 Par la grant foi que me devés
Vos pri que vos le reprenés,
Si chier com vos avés m'amor. »
Or n'i a il en ceste error
Tor qu'un seul : qu'il ne li conviegne
830 A reprendre, o qu'ele nel tiegne
A desleal et a gengleus.
— Deus ! fait il, liquels de ces deus
M'est or partis li mains mauvais ?
Or sai je bien, se je li lais,
835 Qu'ele dira je ne l'aim mie.
Qui tant estraint crouste que mie

815, C Dist elle, E de renart; 816, CDF Ainz me lairoie a une hart; 817, A Poncier, C Pendre mon col, DE que gel preisse, F rompre le col; 818, C que plus vous en desisse, F pour quoi je vous feisse; 819, D qu'au r., F qu'el r.; 821, B enresderie; 822, C Car p., E que por p. que je d.; 823, C amener; 824, A vos *manque*, C Premiers vos vœil ac., D Mais or vos v. ge conjurer, F or en vous v. je conjurer; 825, D que sor la foi, AB par cele foi, F la grant foi que vous; 826, D vos pri ge que vos le prenez, EF Et proier, E que le rep., F que vos le prenez; 827-8, *manquent dans F*; 828, D en Dieu eamor, E en Dieu amor; 829, B qui ne li, C tout qu'un, F Or n'i a plus qu'il ne c.; 830, D reprendre que qu'il en aviegne, F Reprendre ou qu'ele ne le t.; 831, C et anieus, D S'il le retient il est gengleus; 832, CE ces jeus; 833, E Partiz mes or li, F Partis m'est ores mains; 834, CDF le lais; 835, C que n'en aim mie, DE Ele dira; 836, D qui plus.

v. 828. *Que vos le reprenés. Reprenés* est à l'imperatif par anacoluthé. Cf. *Vermischte Beiträge*, p. 25.

v. 829-31. *Tor* = *voie, moyen*. « Il ne voyent *tour* ne *voye* pour quoy il peussent conquerre. » (Froissart, cité par La Curne). *Qu'il ne li conviegne a reprendre* : *Ne* est ici explétif; je crois qu'il faut admettre que la phrase est lourdement affectée et comprendre : il n'a le choix qu'entre deux alternatives : ne pas reprendre l'anneau (et passer pour déloyal), ou bien (le reprendre et) ne pas passer pour déloyal.

- En saut, ce par est trop destraint.
Cil sairemens m'a si estraint
Que li lessiers ne m'i est preus ;
840 Ainçois cuit je que li miens preus
Et m'onors i soit al reprendre,
Se je ne vuel de mout mesprendre
Vers ma gentil dame honorée,
Qui s'amor m'a aconjurée
845 Et la grant foi que je li doi.
Quant je l'aurai mis en mon doi,
Si iert il siens, la o il iert.
Se je fas ce qu'ele me quiert,
Je n'i puis avoir s'onor non.
850 N'est mie amis qui jusqu'en son
Ne fait la volonté s'amie,
Et sachiés que cil n'aime mie
Qui rien qu'il puist en laist a faire.
Je doi atorner mon affaire
855 Del tot a son comandement.
Car il ne doit estre autrement
S'a la seue volonté non. »
Il nel noma pas par son nom,
Quant il dist : « Dame, jel prendrai,
860 Par covent que je en ferai
Après la vostre volonté
La moie, encore ait il esté

837, AB ensaut. ce est par grant destroit, C Ensault certes [?] trop est destrois, D Ensaut ce par est trop destraint, E En saut ce par est trop estraint, F En saut ce qui est plus estroit; 838, AB m'a si destroit, C m'est si destrois, D est trop estraint, E m'a si ataint; 840, C cuide que, F *Jubinal donne un texte inexact; le ms. porte* : Ainçois voi bien que mes grant; 841, C et mes pourfis soit, D m'ennor si, F si est; 842, D vueil auques, F vueil forment; 843, ABC douce dame; 844, C Qui de s'a. m'a conjurée, D qui si forment m'a conjuré, F m'i a conjurée; 845, D et sor la foi; 846, F La ou il est ens en mon doi; 847, ABC si sera il s. ou il (C qu'il) ert, D s'ert il siens ja u il n'en ert, F S'iert siens l'aniaus; 848, D qu'el me requiert; 849, B je ne; 850, AB N'est pas sages, F N'est mie amis; 851, E au voloir de; 852, C Molt est cil de mauvaise vie; F Sachiez ou il ne l'aime mie; 853, F La ou point en remaint a; 854, C amis doit a. son, D Si doi la doner mon af., E Si doi, F cest af.; 855, E en son; 856, F Que ne doit pas; 857, C s'a la sainte v.; 858, AB Il nel nomma, C Il neu nouma, D Ne l'apela, E Il na nouma, F Ne la nomma pas; 859, C Ains a dit, E je prendrai; 860, C couvenant que j'en, DE par un covent, D que je dirai.

- En ce doit que je voi si bel. »
— « Et je vos rent donques l'anel,
865 Par covent que vos l'en faciés. »
N'iert enviesis ne esfaciés
Li sens del gentil chevalier.
Tos esprendans de cuer entier,
Le prist tot porpensement ;
870 Si le regarde doucement,
Al reprendre dist grans mercis.
« Por ce n'est pas li ors nercis,
Fait il, s'il vient de ce bel doit ! »
Cele s'en sosrit, qui cuidoit
875 Qu'il le deüst remettre el sien :
Ains fist après un greignor sen,
Dont mout grant joie li vint puis.
Il s'est acotés sor le puis,
Qui n'estoit que toise et demie
880 Parfons ; si ne meschoisi mie
En l'ève qui ert bele et clere
L'ombre de la dame qui ere
La riens el mont que plus amot.
« Sachiés, fait il, tot a un mot,
885 Que je n'en reporterai mie,
Ains l'avera ma douce amie,
La riens que j'aim plus après vos. »
— « Deus ! fait ele, ci n'a que nos ;
O l'aurés vos si tost trovée ? »

863, ABC en cel ; 864, D donques vos reнге vostre, F Tenez et je vous rench l'a ;
865, C vous en ; 866, A envicsis, B enviesiez, C N'estoit muisis ne enfachies, D n'est
pas devers moi empiriez, E envielliz, F N'estoit e. n'esf. ; 867, D *intervertit ce vers et
le suivant*, E vaillant, F L'aniaux du courtois ; 868, D Toz espris et cuer et entier,
E Tot en prenant, F Moutl joians et ; 870, C si l'esgarda molt d. ; D si le demande ;
F [Si] le regarda ; 871, F et dist ; 873, C dit il, ABC cel ; 874, F Celi sousrit qui bien ;
875, C Ke il le remesist ; 876, AB Mais il fist ainz un moult grant sen, C mais il a
fait un moult grant bien, E Mes il fist un plus, F Mais il a fait un autre ; 877, ABC
Qu'a grant joie li torna puis ; 878, F Il est ; 879, A pas toise, D qui n'avoit ; 880, D
Parfont ; 881, AB L'aigue qui (en *manque*) ; C *intervertit ce vers et le suivant*, qui est b.,
E de l'eaue qui ; 882, C L'ombre a la dame qui bele ert ; 883, AB que mieus, E que
plus, CDF qu'il plus ; 884, F Fet il lues droit ; 885 A Que je n'en reprendrai m.,
BC ne le retenrai, F Je ne l'en ; 886, C l'aura ma très douce, D ma dame m'amie,
E ja ma douce ; 887, DE mieus, E emprés vous ; 888, B l'avez.

- 890 — « En nom Deu, ja vos ert monstrée
La preus, la gentis qui l'aura. »
— « O est » ? — « En nom Deu, vés la la :
Vostre bel ombre, qui l'atent. »
L'anelet prent et vers li tent :
- 895 — « Tenés, fait il, ma douce amie ;
Puis que ma dame n'en veut mie,
Vos le prendrés bien sans meslée. »
L'ève s'est un petit troblée
Au cheoir que li aneaus fist,
- 900 Et quant li ombres se desfist,
« Veés, fait il, dame : or l'a pris.
Mout en est amendés mes pris,
Quant ce qui de vos est l'en porte.
Quar n'èust il ne huis ne porte
- 905 La jus ! Si s'en vendroit par ci,
Por dire la seue merci
De l'onor que faite m'en a. »
Hé ! Deus, si bien i asena
A cele cortoisie faire !
- 910 Onques mais riens de son affaire
Ne fu a la dame plesans.
Tos raverdis et esprenans
Li a geté ses ieus es siens.
Mout vient a home de grant sens,
- 915 Qui fait cortoisie al besoin.
« Orains ert de m'amor si loin
Cist hom, et ore en est si près !
Onques mais, devant ne après,
N'avint, puis qu'Adam morst la pome,
- 920 Si bele cortoisie a home.

890, AB Par mon chief, F Moult par tant ; 892, F Par mon chief ; 893, D Vit le ;
894, C l'anel li rue et il le prent, D et il li t., E L'anel a pris et si li, F Il prent
l'anelet, si li ; 895, F Prendez ce fet il bele a. ; 897, BC prenez ; 900, F s'en deffist ;
901, DEF Vez dame fet il ; 902, C vos pris ; 904, A Quar n'èust il ore huis ; 907, C
qu'ele faite m'a ; 908, C com bien E Si buer, F tant bon ; 910, C N'onques ; 912, C
embrasés et alumans, D revestuz et aprenans, F Entalendis ; 913, B li a ces iaux ;
915, A qu'il, D et dit la dame par besoing ; 916, C estoit cius hom, F Fet ele orainz
iert cis si l. ; 917, C qui orendroit estoit si priés, D et orendroit, F De m'amor, or en
est ; 918, D orains ne, F C'onques ; 919, B manja la.

Ne sai coment il l'en membra,
Quant por m'amor a mon ombre a
Geté son anel ens el puis.
Or ne li doi je ne ne puis
925 Plus veer le don de m'amor.
Ne sai por quoi je li demor :
Onques hom si bien ne si bel
Ne conquist amor par anel,
Ne mieus ne doit avoir amie. »
930 Sachiés qu'ele n'en bleça mie
Quant ele dist : « Beaus dous amis,
Tot ont mon cuer el vostre mis
Cil dous mot et cil plesant fait,
Et li dons que vos avés fait
935 A mon ombre, en l'onor de moi.
Or metés le mien en vo doi ;
Tenés, jel vos doing come amie ;
Je cuit vos ne l'amerés mie
Mains del vostre, encor soit il pire ».
940 — « De l'onor, fait il, de l'Empire
Ne me fesist on pas si lié ! »
Mout se sont andui envoisié
Sor le puis de tant come il purent ;
Des besiers dont il s'entrepurent
945 Vait chascun la douçor al cuer ;
Lor bel ueil ne getent pas puer
Lor part, ce est ore del mains ;

921, D il avenra ; 922, D l'amor ; 923, F en ce ; 924, C Comment donques veer li puis, F donne ce vers comme ABDE, bien que Jubinal l'ait omis ; 925, C le don ne l'otroi, D Devaer le don ; 927, C N'onques ; 928, D dame par ; 929, AB dut, F ne si bien doit avoir, D nus ne d. avoir mielz ; 930, BC ne, F qu'el nel b. ; 932, C Tout ai en vous le mien cuer mis, D Tout ont vostre cuer el mien mis, C Tout vostre cuer ont el mien ; 933, AB et li, F Cil plesant mot et cil bien fait ; 934, D dels ; 936, D metez le m. en vostre, F or tenez metez en vo doi ; 937, E je vos, F Le mien jel ; 938, C Je cuide vous nel hairez mie, D Je croi ; 940, B manque, F De toute l'onor ; 941, C ne me fesist nus hom, D ne me feisse pas, F Je cuit nel feist on si lié ; 942, F molt sont puis andoi ; 944, C de baisier car faire le dorent, D des b. tant com il lor plorent ; 945, C A chascuns le don cuer a cuer ; 946, C Lor biaux ieus, D lor amor ne, F n'ont pas jeté ; 947, C lor partie, F lor part del deduit c'est du.

De tel geu com l'en fait des mains
Estoit ele dame et il maistre,
950 Fors de celui qui ne puet estre :
De celui lor convendra bien.
N'i convient mais beer de rien
JEHAN RENART a lor afaire ;
S'il a nule autre chose a faire,
955 Bien puet son penser metre aillors :
Car puis que lor sens et amors
Ont mis andeus lor cuers ensemble,
Del geu qui remaint, ce me semble,
Vendront il bien a chief andui.
960 Et or m'en tas atant meshui.
Ici fenist li Lais de l'Ombre.
Contés, vos qui savés de nombre.

Explicit.

948, C de teus gieus, F de cel ; 949, C et cil, D dame et maistre ; 950, DF mais du gieu qui or ; 951, DE dont il lor c. moult bien, F des autres lor [... *lacune*] ; 952, CF ja (E mes) penser de, CD n'en convient, D parler, F n'en convient [... *lacune*, *de même qu'aux deux vers suivants où on lit* : Ci le laira... Se... Puis F ajoute : Je puis bien cest lai ci fenir — Ci les lais andeus convenir ; 953, D Mais aut chascuns a son afaire ; 954, D se il a autre ; 955, F Si me trai mon penser aillours ; 956, AB Puis que lor sens et lor amors ; 957, AB Et qu'il ont mis lor cuers ensamble, F a mis lors cuers andeus ; 958, F au geu ; 959, F Verront il ; 960, F termine par ce vers : Or le lairai a tant meshui, D supprime 960 et termine ainsi : Ne covient pas ci a parler J'en voil ci mon conte finer ; 960-962 donnés par ABE seulement ; 960, E S'en tet. C termine par ces méchants vers :

Car puis orent il moult boin tans,
Et moult s'entramèrent tous tans.
955 Ne vaurai plus lonc conte faire,
Jehans Renars, a lor afaire.
Si a nule autre chose a faire,
Il le fera sans nul contraire ;
Bien puet son penser metre aillors.
960 Contez, vous ki savez millors,
Car de cestui plus ne dirai.
Quant lieus en ert, s'en parlerai
De la boine vie k'il orent.
Quant boin lor fu et il lor plorent,
965 En grant joie et en grant deduit
Furent souvent et jor et nuit.
Et les tournois souvent antoit,
Et l'ounour de tous en avoit.
Bien le savoit sa douche amie,
970 Ki moult en ert joians et lie :
Car il estoit plaisans et dous,
Et se faisoit amer a tous.

ERRATA

Page 10, ligne 6 : *als*, lire *as* ; p. 15, l. 7 et 23, lire *mout* ; p. 19, l. 11, lire *qu'en un roïame* ; vers 42, lire *mout* ; v. 99 et v. 303, lire *al* ; v. 298, lire *cote* ; v. 694, lire *O dont*.



Die
germanischen comparative auf -ŌZ-

Eine sprachwissenschaftliche untersuchung

VON

WILHELM STREITBERG.

...*

Weit weniger durchsichtig ist die form und somit auch die geschichte des zweiten germanischen comparativsuffixes *-ōz-*. Ein ihm unmittelbar entsprechendes stammbildendes element fehlt in der idg. comparation gänzlich; es ist also einzelsprachliche neubildung und muss als solche begriffen werden. Die aufgabe der forschung ist es demnach, auf dem wege der analyse und combination zu einer altertümlicheren gestalt des suffixes zu gelangen, zu einer form, die durchsichtig in ihrem aufbau, sich zu der idg. urform des steigerungssuffixes in beziehung bringen lässt.

In diesem sinne hat man verschiedene versuche gemacht. Zu einer zeit, als der gedanke an die consequenz des lautwandels noch ferner lag, schien der erklärung kein ernsthaftes hindernis entgegen zu stehen. Man durfte sich damit begnügen in dem *ō* des germanischen das contractionsproduct eines vorgermanischen *-aja-* zu sehen, ohne darüber sich zu beunruhigen, ob die germanische lautgeschichte die annahme eines solchen entwickelungsprocesses durch parallelen stütze oder nicht.

In ein neues stadium trat die frage mit G. MAHLOW. Es ist das verdienst dieses gelehrten in seiner schrift über die langen vocale die bis dahin verbreitete, aber durchaus unhaltbare ansicht von der entstehung des *-ōz-* durch eine neue theorie verdrängt zu haben, der es zwar niemals ganz an widerspruch gefehlt hat, — man vergleiche z. b. JOHANSSON, de derivatis verbis contractis linguæ græcæ, s. 182. — die aber nichts desto weniger noch heute als die herrschende bezeichnet werden muss.

Die operationsbasis MAHLOWS bildet das slavische. Hier existiert nämlich neben der steigerungsform, die mittelst *-jīs-* direct aus der wurzel gebildet wird, noch eine zweite comparativkategorie, welche das suffix an einen stamm auf *ě* anfügt, z. b. comparativ *-nově-jīs-*: positiv *novŭ* « neu ». In dem stamme auf *ě* erkennt MAHLOW mit recht einen adverbial gebrauchten casus und vergleicht deshalb das princip dieser bildungsweise mit dem der griechischen steigerungsformen von adverbien wie *παλαι-τερος*: *πάλαι, ἀνω-τέρω* *ἄνω*. Er irrte jedoch, wenn er in dem slavischen *ě* einen idg. diphthong suchte, da die behandlung der gutturale vor diesem *ě* idg. monophthong erweist. Man sieht deshalb jetzt in dem adverbial gebrauchten casus auf *ě* einen instrumental, wie ja WIEDEMANN in seinen beiträgen zur abg. conjugation in dem *ě* des imperfectstammes gleichfalls das suffix eines instrumentals entdeckt hat.

erklärung als die MAHLOWs überhaupt vollkommen undenkbar wäre. So lange jedoch die möglichkeit verschiedener deutung vorhanden ist, so lange kann sie nicht als zeuge zu gunsten des behaupteten lautgesetzes dienen. Wer sie dennoch dazu verwenden wollte, setzt sich dem vorwurf eines zirkelschlusses aus, indem sein ganzer beweis in der behauptung besteht: « die erklärung der comparative auf *-ōz-* verlangt, dass *ōi* zu *ō* wird » und « *ōi* wird zu *ō*, weil es die erklärung der comparative auf *-ōz-* verlangt ».

Nicht besser ist es um die beweiskraft der zweiten kategorie, nämlich der verba auf *-ōn*, bestellt. Von ihr gilt ganz dasselbe, was von den comparativen auf *-ōz-* zu sagen war: sie sind als zeugen unbrauchbar, so lange sie mehrfache deutung zulassen. Dies ist aber tatsächlich der fall; denn es lässt sich nicht absehn, warum wir gezwungen sein sollten, ein got. *salbō*, *salbōs* um jeden preis auf vorhistorisches **salbōjō*, **salbōjizi* u. s. w. zurückzuführen, es also einem litauischen *pasakoju*, abg. *dēlajetū* gleichzusetzen; warum es nicht vielmehr ebensowol erlaubt sein sollte, die genannten formen aus einem athematischen paradigma herzuleiten, sie also mit litauischem *kybau*, *kybome*, *kyboti* zu vergleichen. Diese letztere zusammenstellung gewinnt noch durch den umstand erhöhte wahr-scheinlichkeit, dass wir z. b. auf ags. boden das paradigma der verba auf *-ōjō*, *-ōjizi* unversehrt erhalten haben. Warum sollten nun beide flexionstypen nicht im urgermanischen ebensogut neben einander bestanden haben wie im litauischen?

Lit. *pasakoju*: ags. *sealfie* = lit. *kybau*: got. *salbō*.

So lange also ein stringenter gegenbeweis gegen diese gleichung nicht erbracht ist, — und es dürfte kaum möglich sein ihn je zu erbringen — so lange wird man gut daran tun auch auf diese stütze für den beweis des übergangs von *ōi* zu *ō* verzicht zu leisten.

Die dritte und letzte gruppe des beweismaterials bilden die verbalabstracta auf *-ōni-*. MAHLOW nimmt als basis für ihre bildung den präsensstamm der abgeleiteten verba auf *-ōn* an (ao. 44) und KÆGEL, beiträge 9,523 sowie mit geringer abweichung, BRUGMANN, grundriss II, 271 folgen ihm hierin. Nach dieser ansicht geht also ein got. verbalsubstantiv *mitōns* auf **mitōiniz*, und weiterhin auf **mitō-ji-ni-z* zurück, so gut wie *pulains* nach ihr auf **pulēiniz*, **pulē-ji-ni-z* beruht. Wäre diese auffassung richtig, so wäre durch *mitōns* u. s. w. der beweis für den behaupteten lautwandel vollgültig erbracht. Dem ist jedoch nicht so. Den verbalabstracten auf *-ni-*

sowol wie ihren genossen auf *-ti-* liegt nicht der präsensstamm zu grunde, sondern jener verbalstamm, von dem die apräsentischen tempora gebildet werden, den man in der slavischen grammatik den zweiten oder infinitivstamm zu nennen pflegt. Genau ebenso, wie im slavischen die verbalabstracta auf *-ti-*, die zu abgeleiteten verben gehören, obwol sie als infinitive in engster beziehung zum verbum stehen, nicht das dem präsensstamme eigene *-je-* aufweisen, haben die germanischen verbalabstracta auf *-ni-* überhaupt kein präsenssuffix in ihrem wortkörper gehabt. Man vergleiche die proportion :
 Abg. inf. *děla-ti* : præs. *děla-je-tŭ* } = got. *salbons* aus **salbō-ni-z* :
 Abg. inf. *cěle-ti* : præs. *cěle-je-tŭ* } germ. **salbō-ji-ði*.

In dieser auffassung lasse man sich nicht durch die abstracta auf *-aini-* beirren, denn das *ai* derselben ist eine übertragung, die mit notwendigkeit eintreten musste, sobald das ursprünglich nur gewissen präsenspersonen eigene *ai* auch in das präteritum und das participium præt. eingedrungen war, somit als tempusstamm der verba dritter classe nicht mehr *ē* sondern *ai* empfunden ward.

salbos : *libais* = *salboda* : *libaida*.

salboda : *salbons* = *libaida* : *libains*.

Das ursprüngliche lehren die griech. nomina wie *ὄκησις* sowie das got. *fahēps*, das durch seine isolierung dem systemzwang entzogen ward. Denn es existierte im gotischen kein verbum **fahan* nach der dritten classe mehr, wie dies im ahd. der fall ist, vgl. *fagēn*, sondern nur *faginōn*.

Gegen diese auffassung könnte man versucht sein eine bildung von offenbar altertümlichem charakter wie got. *armaio* geltend zu machen, indem man sie aus **armai+en-* herleitet und als urform **armē+ǰ+en-* annimmt. Abgesehen aber von der seltsamkeit einer solchen grundform haben wir es hier gar nicht mit einem *en-* sondern mit einem *jen-*stamme zu tun, der vollkommen auf gleicher linie steht mit *gariudjo* « scham ». Dies hat schon KLUGF., stammbildungslehre § 114 richtig erkannt. Die basis **armē-* in **armē+ǰen-* entspricht aber genau der in **fahē+ǰi-*. Wer nun glaubt, dass *ej* vor vocal im gotischen zu *ai* geworden sei, kann unschwer von **armējōn* zu *armaio* gelangen. Wer aber die richtigkeit eines solchen lautgesetzes bestreitet, wie ich es tue, der wird von der im urgermanischen ja auch vorhandenen tiefstufenform ausgehen müssen. Dieselbe war *-jin-* bzw. *-jn-* nach vocal. Wir erhalten so **armējin-* **armēin-*, das lautgesetzlich zu **armain-* werden

musste, analog *habais* aus **habēizi*. Eine übertragung des *ai* in alle casus lag unter dem einflusse des nebenstehenden verbums *arma*, *armaida* nahe; *ai* drang also auch in die hochstufencasus ein und erhielt sich dort, als die hochstufe des suffixes sich durch das ganze paradigma hindurch verbreitete.

Natürlich sind auch die verbalabstracta auf *-ni-*, die den schwachen *jan*-verbis entsprechen nicht aus älterem *-iji+ni-* vorgerm. **-eje-ni-* oder **-ej-eni-* herzuleiten; ein præsensstamm darf in ihnen nicht gesucht werden. Zur erklärang dieses *ī* bieten sich, soviel ich sehe, im ganzen drei möglichkeiten, die samt und sonders jedoch von dem « zweiten » stamme auf *-i* ausgehn, wie er im præteritum deutlich hervortritt z. b. *haili-da*.

Erstens nämlich können wir die länge des *i* als analogiebildung auffassen, veranlasst durch den einfluss der parallelen abstracta auf *-ōni-* und **-ēni-* (vgl. *faheps*). Als grundform wäre in diesem falle **-ni-* anzusetzen: also *hauheins* mit *ī* statt *ĭ* nach *salbōns*.

Oder zweitens können wir mit BRUGMANN, grundriss II, 271 von der suffixform *-eni-* ausgehn. Dann wäre als grundform **-jeni-* aufzustellen, neben der nach SIEVERS' gesetz *-ijeni-* vorhanden sein muss. Beide verhalten sich zu einander wie *harjis* aus **χarjeso*: *hairdeis* aus **χirdijeso*. Der einfluss des nebenstehenden *-ōni-* **-ēni-* liess dann die letztere form zur allein herrschaft gelangen.

Drittens endlich kann die länge de *i* mit derjenigen des *i* im infinitivstamm baltisch-slavischer denominativa auf abg. *-iti*, lit. *-yti* in verbindung gebracht werden, vgl. abg. *chvaliti* « loben », *ljubiti* « lieben »; lit. *laikyti* « halten » usw. Auch das *ī* der lateinischen vierten conjugation ist hierherzustellen z. b. *audī-tus*, das sich nicht aus *je* erklären lässt, vgl. beiträge 14,201; BRUGMANN, griechische gramm². s. 90 anm. Sup. *audī-tum* = abg. *chvalī-tŭ*.

Welchen der drei wege man einzuschlagen habe, ist für unsere zwecke gleichgültig; genug, dass keiner derselben zu einem præsensstamme führt. So gut wie die genannten verbalsubstantive auf *-ni-* sind auch die als infinitive verwanten auf *-ono-* von hause aus unabhängig vom præsensstamme. So hat der infiniv *salbōn*, wie man auch über die flexion des præsens denken mag, niemals ein *je*-suffix besessen. Auch das *j* von *hailjan* ist nichts weniger als præsenssuffix, sondern identisch mit dem *i* des « zweiten » stammes: *salbōda*: *hailida* = **salbō-ono-*: **haili-ono-* (vgl. abg. part. *chvaljenŭ*). Man vergleiche abg. inf. *delati*, *čeleti*, die gegenüber dem præsens

dēla-je-tū, *cēle-je-tū* den stamm der apräsentischen tempora aufweisen z. b. 1. sing. aor. *dēla-chū*, *cēle-chū*. Wenn nun in den infinitiv primärer verba, deren präsensstamm *-je-* enthielt, das suffix eingedrungen ist, so muss dies als eine neubildung angesehen werden, veranlasst durch die *j*-haltigen infinitive der abgeleiteten verba wie *hailjan*. Das ursprüngliche verhältnis hat auch hier das slavische noch erhalten, vgl. infinitiv abg. *mleti* aus **melti* « mahlen » gegenüber præs. *meljetü*; ferner inf. *brati* aus **borti* « kämpfen » aber præs. *borjetü*. Neubildungen sind selbstverständlich auch die infinitive von der form asächs. *tholoian*, ags. *sealfian* zu den präsentiën auf *-ōjō*. Sie lehren am deutlichsten die ursprünglichkeit des gotischen *salbōn* usw.

Ich hoffe, es wird aus dem gesagten hervorgehn, dass auch die verbalabstracta auf *-ōni-* nicht zum beweis des MAHLOW'SCHEN lautgesetzes verwendet werden können, und zwar deshalb nicht, weil sie niemals ein *ōi* in ihrem wortkörper gehabt haben.

Nun hat man aber den übergang von *ōi* zu *ō* noch auf einem indirecten wege wahrscheinlich zu machen gesucht. Parallel nämlich der urgermanischen entwicklung des anteconsonantischen *ōi* zu *ō* soll nach J. SCHMIDT und andern forschern der gleichfalls urgermanische übergang des anteconsonantischen *ōu* zu *ō* sein, vgl. zeitschr. f. vgl. sprachforschung 26, 1 ff.; die vollständige, ziemlich umfangreiche litteratur über diese frage ist zusammengestellt bei NOREN, urgermansk judlära s. 19. Die beispiele, welche zum beweis verwant werden, sind durchgängig von derselben beschaffenheit; es genügt daher, die sichersten und klarsten fälle herauszugreifen. So sollen also für das behauptete lautgesetz sprechen: ags. *tōl* « werkzeug »: got. *taujan*, *tawida*. — got. *flōdus* « flut »: anord. *fley*, vgl. abg. *pluti* und *plaviti*. — anord. *nōr* « schiff »: aind. *naush*. — ahd. *kuo*: aind. *gāush*. — ahd. *guomo* « gaumen »: ahd. *goumo* ua. — Selbstverständlich gehören hierher auch die fälle, in denen *ōu* vor *j* gestanden haben und gleichfalls in urgermanischen zeit zu *ō* geworden sein soll. Warum BRUGMANN, grundriss I, 160 anm. das gesetz nur auf diesen letzten fall beschränken will, ist nicht recht ersichtlich. Denn wie die bereits angeführten beispiele zeigen, haben wir eine anzahl sicherer fälle in denen germanisches *ō* einem *ōu* oder *āu* verschiedner idg. sprachen auch vor andern consonanten als *j* tatsächlich entspricht. Für *ō* aus *ōu* vor *j* sind die beiden sichersten fälle got. *stojan* ahd. *stuouuan*: ahd. *stouuan*, vgl. abg.

staviti. — got. gen. *tojis*, anord. inf. *tøja*, norw.-lapp. *duægje*, schwed.-lapp. *tuoje* (siehe ags. *töl* von derselben wurzel): got. *taujan*, *tawida*. — Dass in diesen fällen — soweit sie wirklich als vollkommen gesichert gelten können — einmal ein übergang von *ou* zu *ō* stattgefunden habe, lässt sich in der tat nicht bestreiten; wol aber, dass dieser übergang in die periode der germanischen urzeit falle. Der process ist vielmehr bedeutend älter und gehört bereits der urindogermanischen epoche an. Ihn dem sonderleben irgend einer idg. sprache zuweisen zu wollen, sei es nun der germanischen oder irgend einer andern, das würde nichts anders heissen als den zusammenhang zu vernichten, in dem dieser vorgang mit gleichen und ähnlichen erscheinungen steht, die in den verschiedensten idg. dialekten erkennbar sind, ohne dass wir einzelsprachliche lautgesetze zu ihrer erklärungs heranziehen könnten. Ich vermag deshalb in dem *ō* des got. *flōdus*, des ags. *töl*, des anord. *nōr* ebensowenig das product specifisch germanischer entwickelung zu sehen, als ich in dem *ō* aus *ōi*, das in griech. *πῶμα*, lat. *pōtus*, lit. *pūta*, aind. *pātum* auftritt, — alles wörter, die von der wurzel *pōi* gebildet sind, — die wirkung ausschliesslich griechischer, lateinischer, litauischer, indischer lautgesetze erblicken kann. Aind. *dyām* und lat. *dies*, *diem* haben durch dasselbe gesetz ihr *u* eingebüsst, durch das ahd. *kuo*, anord. *nōr* das ihrige verloren haben.

Diese datierung anzunehmen fordern die entdeckungen, welche J. SCHMIDT selbst — nur kurze zeit nach jenem aufsatze — in bezug auf die schicksale von idg. *ei oi ai* vor gewissen consonanten gemacht hat, vgl. zeitschrift 27, 305. 369 ff., an die sich die forschungen von W. SCHULZE ebd. 420 ff., speciell 427 ff. sowie MERINGER, ebd. 28, 217 ff. und zeitschrift f. österr. gymnasien 39, 132 ff. angeschlossen haben.

Wie nahe die verlegung des lautprocesses in die zeit der idg. urgemeinschaft liegt, beweisen vor anderm drei stellen in J. SCHMIDTS mehrerwähntem aufsatze. So heisst es ao. s. 5 in bezug auf got. *af-mauīhs*, ahd. *muoan* anord. *mojr* usw. : « Uebrigens ist zu bemerken, dass die aussergotischen worte nicht notwendig ein *v* verloren haben müssen, vgl. russ. *majatī* « ermüden, » gr. *μῶλος*, lat. *mōles* POTT, etymol. forsch. III² 995 ff. Die stufe I erscheint in lit. *mau-da* « sorge, mühe » *apmaudyja* « es bereitet verdross » [Fick III, 225. » Und ähnlich s. 10 betreffs got. *snau* anord. *snūa* ahd. *snuor* usw. : « Wie bei nro. 4 [d. i. *muoan*.] ist aber möglich

dass das *ō* der genannten worte nicht aus *ōv* entstanden ist, sondern urspr. *ā*? vertritt, vgl. air. *snáthe* « filium », lett. *snāju snāt* « locker zusammendrehen. » Und endlich s. 9: « Lit. *gōmurys* « gaumen, rachen », lett. *gāmurs* « luftröhre » ist entweder eine alte entlehnung aus dem germanischen oder klingt nur zufällig an *gōma guomo* an... »

Mit recht bemerkt zu der letzten stelle W. SCHULZE, ao. s. 429: « ...nach unserer auffassung können *guomo* und *gōmurys* urverwant sein und auf ein schon idg. beseitigtes **gāum-* zurückgehn. » Ganz dieselben worte könnte man auch auf die beiden vorausgehenden stellen anwenden: der umstand, dass auch bei ihnen aussergermanische formen ohne *u* belegt sind, nötigt uns in keiner weise, diese von den germanischen formen zu trennen, vorausgesetzt natürlich, dass keine andern hindernisse der combination entgegen stehen.

Warum übrigens an der zuerst citierten stelle das got. participium *afmauīþs* so scharf den andern wörtern gegenübergestellt wird und ihm durch die bemerkung: « dass die aussergotischen formen nicht notwendig *v* verloren haben müssen » ausdrücklich *v* vindiciert wird, ist nicht recht ersichtlich. Das got. *au* an sich kann doch nicht wol der grund sein, denn sonst müssten auch etwa *Trauadai* u. ä. « notwendig » *v* verloren haben.

Wie aber verhält es sich nun mit dem idg. schwund von *i* und *u* hinter langem vocal? Welches waren seine bedingungen? Bis ins einzelne lässt sich das ursprüngliche verhältnis nicht mehr reconstruieren, soviel aber dürfte gegen MERINGER, ao., feststehen, dass es zu weit gehen hiesse, wollte man die lautgesetzlichkeit uridg. langer diphthonge vor consonanz vollkommen in abrede stellen. Dass ein solches vorgehn nicht zum ziele führt, zeigen am klarsten die widersprüche, in die sich der genannte gelehrte bei dem versuche sein princip stricte durchzuführen verwickelt. Als wahrscheinlich dürfte vielmehr folgendes zu gelten haben:

1. Der zweite component langer *i-* und *u-*diphthonge schwand im in- und auslaute vor bestimmten einzelconsonanten. Am sichersten ist bis jetzt schwund vor *m* erwiesen. Lautgesetzlich sind also einerseits *nīma* wurzel *pōi*; *guomo*, *gomurys*: wurzel *gāu*, anderseits acc. *rem*: wurzel *rei*, *diem*: wurzel *djeu*.

2. Durch übertragung stellte sich der monophthong auch vor solchen consonanten ein, vor denen der langdiphthong lautgesetzlich

berechtigt war. Umgekehrt ward langdiphthong dort wider eingeführt, wo lautgesetzlich nur monophthong stehen sollte. Auch hier kommen in- und auslaut in betracht. Wichtig sind vor allem die ableitungen, die eine aus gewissen formen fälschlich erschlossene monophthongische wurzel zu grunde legen.

Nach dem lautgesetzlichen *pibāmi* ward also ein *pibāsi* gebildet, obwol langdiphthong vor *s* unanstössig ist, vgl. aind. *dyāush*. Siehe BRUGMANN, grundriss II, 454 anm. 3. Umgekehrt entstand etwa *nāumi* « ich preise » für altes **nāmi* nach der 2. person *nāushi*, usw.

3. MERINGER, ao. s. 139 anm. hat die ansprechende vermuthung geäussert, dass der wechsel von monophthong und langdiphthong in auslautender, mit einem einzigen consonanten schliessender silbe auf satzphonetischen differenzen beruhe. Der langdiphthong werde vor vocalischem anlaut des folgenden wortes erhalten, er werde dagegen zum monophthong vor consonantisch beginnenden worten und im absoluten auslaut. Regelmässig wäre also etwa *Diēs pater* gegenüber *Diēs nsuros*.

Mit andern worten: Der lange diphthong bleibt erhalten in offener silbe, er wird zum monophthong in geschlossener silbe.

Dasselbe gesetz muss aber auch im wortinlaute bestanden haben, denn zusammenstossende laute im satzinnern werden nicht anders behandelt als im wortinnern, vgl. BARTHOLOMÆ, zeitschr. f. vgl. sprachf. 29,516. So wird also auch im wortinnern in offener silbe langdiphthong, in geschlossener dagegen monophthong lautgesetzlich bestanden haben. Diese erkenntnis aber gewährt uns den schlüssel zum verständnis derjenigen worte, in denen monophthong anstatt des langdiphthongs vor einem consonanten erscheint, welcher an sich voraufgehenden langdiphthong nicht alterieren würde. Da aber in den meisten deklinationsclassen, nämlich bei den consonantischen, den *je-* und *ye-*, den *ei-* und *eu-*stämmen, im paradigma sonantisch und consonantisch anlautende suffixformen mit einander wechselten, demnach die wurzelsilbe abwechselnd bald offen, bald geschlossen war, bald langdiphthong, bald monophthong lautgesetzlich aufweisen musste, so wird eine ausgleichung des paradigmas nach einer der beiden seiten hin begreiflich. Und zwar konnte entweder der langdiphthong auch in solche casus eindringen, in denen er lautgesetzlich nicht berechtigt war, oder der monophthong konnte sein gebiet, die geschlossene silbe, überschreiten und sich auch in der offenen festsetzen.

tigt, bei so unsicherer grundlage derartige schlüsse zu wagen; erst müsste das wort auch im lettischen mit *ū* belegt sein.

Ich habe im vorhergehenden die fälle, wo *ou* einmal vor *j* gestanden hat, vollkommen jenen gleichgestellt, wo es vor andern consonanten seinen platz gehabt hatte. Manche gelehrte, wie erwähnt, haben beide fälle gänzlich trennen wollen und nur vor *j* urgermanischen übergang von *ou* zu *ō* angenommen. Wie mir scheint, mit unrecht. Einmal is das verhältnis von got. *stoja* : lit. *szlōju* doch vollkommen identisch mit jenem von ags. *tōl* : lit. *szlōta* und muss folglich mit demselben maassstabe gemessen werden; dann aber wenn wir trotzdem an dem urgerm. übergange von *ou* zu *ō* vor *j* festhalten wollen, würden wir auf die grössten, kaum zu übersteigenden schwierigkeiten stossen. Es ist das verdienst PAULS, beiträge 7,153 ff. nachdrücklich auf sie hingewiesen zu haben. Welches ist aber überhaupt der grund, der zur aufstellung eines urgerm. **stōu-jō* bezw. **stō-ūō* geführt hat? Ich vermag mir keinen andern vorzustellen als die rücksicht auf die slavischen verba wie *staviti*.

Aber was beweisen dieselben? Meines erachtens gar nichts. Entweder: man setzt *stojan* vö l l s t ä n d i g dem abg. *staviti* gleich, dann steht ausser der ersten pers. sing. und der dritten pers. plur., die ursprünglich auf **-jnti* geendet haben muss (vgl. beiträge 14,230), *ou* überall vor vocal, muss also wie heterosyllabisches *ō-u* behandelt werden. Oder: man nimmt für *stojan* eine vom slavischen abweichende flexion an, verweist es also in die *je-jo-* classe, dann raubt man sich selber den boden unter den füssen. Denn wie will man eine feste basis für seine schlussfolgerungen gewinnen, wenn man von vorneherein einen fund a m e n t a l e n unterschied zwischen beiden bildungen constatiert?

Ich glaube, man darf bei dem dargelegten stande der dinge behaupten, dass der übergang von *ou* zu *ō* vor consonanz in urgermanischer zeit bis jetzt ebensowenig bewiesen oder auch nur wahrcheinlich gemacht ist als der von *ōi* zu *ō*. Die für beide lautübergänge herangezogenen beispiele beweisen nicht, was sie sollen. Entweder nämlich haben sie die genannten langdiphthonge überhaupt nicht besessen oder, wo dies doch der fall ist, sind dieselben schon in vorgermanischer zeit monophthongiert worden.

2. Es fragt sich also: Können wir nicht von anderer seite her

bewahrten. Das lehren die north. formen dieser verba, vgl. die endungen 1. *-iga* 2. *-igas, -iges* 3. *-agið*; plur. *-ageð -egeð -egað* s. SIEVERS, ags. gramm.² s. 197 anm. 2.

3. Später als im inlaut vor consonanz erfolgte im auslaut die reduction langer diphthonge. Es beruht dies auf dem ²übergewicht, das die pausaformen erlangen. Im griechischen können wir deutlich zwei perioden wahrnehmen, die sich auch in der behandlung der langdiphthonge unterscheiden :

1. periode : Inlautende langdiphthonge werden zu kurz-diphthongen. z. b. Ζεύς aus *djēus, opt. aor. 1. pl. γνοίμεν aus gnōimen, gen. sg. part. aor. γνότος aus *gnō-ntos. Auslautende bleiben unverändert

2. periode : Auslautende langdiphthonge werden zu monophthongen durch den schwund des zweiten componenten : ἵπποι wird ἵππω d. i. hippō.

Auch fürs germanische lässt sich nachweisen, dass die reduction auslautender langdiphthonge bedeutend jünger ist als die der inlautenden. Diese ist im wesentlichen zweifellos urgermanisch, jene aber einzeldialektisch, wie sich weiter unten zeigen wird. Ihre entwicklung lehrt nun, dass sich — im gegensatz zum griechischen — das princip der kürzung auf germanischem boden bis in die zeit des dialektischen sonderlebens intact erhalten hat. Eine späturngermanische periode, in der eine andere reductionsmethode, die monophthongierung, geherrscht hätte, ist unbekannt.

4. Nichthaupttoniges secundäres *ei* wird ebenso behandelt wie nichthaupttoniges primäres *ei* des inlautes.

5. Haupttoniges secundäres *oi* entwickelt sich wie haupttoniges primäres *oi*.

Auf grund dieser erwägungen dürfen wir für die behandlung des inlautenden secundären *oi* ausserhalb der haupttonsilbe soviel voraussetzen, dass sie unmöglich in diametralem gegensatz zu den angeführten tatsachen stehen kann. Erklärungen mehrdeutiger formen, die um der blossen deutung willen, ohne sich auf tatsachen stützen zu können, genötigt sind solche fundamentalen gegensätze und widersprüche anzunehmen, sind nicht zu billigen, da sie vollkommen in der luft schweben, mit lautgesetzen operieren, die *ad hoc* aufgestellt sind.

Ein lehrreiches beispiel für die tatsache, dass angenommene abweichungen von dem kürzungsgesetz in sprachen und perioden,

die es sonst überall durchführen, eben nichts anderes sind als scheinbare ausnahmen, die, durch einen irrthum in der formanalyse hervorgerufen, sofort bei richtiger erklärung verschwinden, bietet die geschichte der auffassung des lateinischen dativ sing. von masculinen *o*-stämmen. Sein *ō* ist nicht schlechthin der vertreter von auslautendem *ōi*, sondern entweder eine urindogermanische sandhiform zu *ōi*, also :

populoi : *populo* = aind. *sunau* : *sunā*

Vgl. W. SCHULZE, zeitschrift f. vergl. sprachforschung 27,422 und J. SCHMIDT, festgruss an Böhrtlingk s. 102; oder es ist die uritalische antevocalische sandhiform zu dem urit. anteconsonantischen *oi*, vgl. STOLZ, lat. gramm.² § 13,7.

Ich habe bisher angenommen, dass die reduction inlautender langdiphthonge bereits in urgermanischer zeit erfolgt sei. Stricte beweisen lässt sich diese datierung freilich nicht, obschon keine tatsache gegen sie spricht. Jedenfalls aber ist soviel sicher, dass sie älter ist als die reduction auslautender langdiphthonge, und dass die übereinstimmung der germanischen dialekte in der behandlung inlautender *ē*-diphthonge im gegensatz zu ihrem auseinandergehn in der behandlung der auslautenden darauf hinweist, dass — wenn auch der völlige abschluss der reduction nicht mehr in die urgermanische periode fallen sollte — mindestens der wesentliche teil des reductionsprocesses gemeingermanisch gewesen sein muss.

Ich wende mich nun zur betrachtung der einzelnen langdiphthonge und ihrer entwicklung im germanischen, wobei ich mich begnüge, auf bekanntes durch angabe eines einzigen belegs kurz hinzuweisen.

A. *ē*-Diphthonge.

I. Im inlaute. Sämtliche inlautenden *e*-diphthonge unterliegen dem gesetze der kürzung in allen germanischen dialekten. Das resultat ist, wie OSTHOFF, zur geschichte des perfects s. 84 zuerst erkannt hat, für alle dialekte dasselbe und zwar

a. In haupttoniger (wurzel-)silbe wird *e* in seiner qualität erhalten, also zu *ē* gekürzt.

b. In nichthaupttoniger flexions-silbe ändert sich die qualität des *e*, es wird gemeingermanisch zu *a*.

Diese verschiedenheit der behandlung des *ē* je nach seiner stellung innerhalb oder ausserhalb der haupttonsilbe beweist, dass es in seiner qualität von der betonung abhängig, in stärker betonter silbe also geschlossener, in schwächer betonter aber offener war.

a. HAUPTTONIGE *ē*-DIPHTHONGE. 1. *ēn*, *ēm*: got. *winds*, ahd. *wint* aus idg. **vē-nto-s* von der starren wurzel *vē*; got. *mimz* gegenüber lat. *membrum* aus idg. **mēmso-* « fleisch » — 2. *ēr*: got. *fairzna*, ahd. *fersana*, anord. *fyrn*. Die beiden ersten worte beruhen auf idg. **pērsnā*, das letzte auf idg. **pērsnis*. — 3. *ēi*: Ein beispiel ist mir nicht bekannt; nach der analogie der übrigen fälle müssen wir *ēi*, später *i* erwarten. — 4. *ēu*: urnord. **TiuR*, ahd. *Zio*. Beide formen reflectieren idg. **diēus*. Es verhält sich gen. sing. ahd. *Zios*: ags. *Times* = lat. *Jovis*: **Diōvis*. Der schwund des consonantischen *j* in der nordischen und ahd. form erklärt sich aus einem speziellen lautgesetz.

Mit BREMER, Paul-Braunes beiträge 11,41 die beweiskraft des beispiels in zweifel zu ziehen und übertragung der tiefstufe in den nominativ zu vermuten, entbehrt der ausreichenden begründung. Erstlich liegt im nominativ keiner idg. sprache tiefstufenbildung, also wurzelform **diu-* vor. Woher BREMERS wurzelstufe **diu-* im namen des himmels(gottes) kommen soll, ist nicht erfindlich; jedenfalls ist sie nur um der ags. form willen aufgestellt. Zweitens wäre die annahme einer so singulären nominativform, wie sie BREMER will, für das germanische nur dann berechtigt, wenn irgend ein lautliches hindernis die gleichsetzung des germanischen nominativs mit dem idg. **diēus* bedenklich machte. Dem ist jedoch nicht so.

b. NICHTHAUPTTONIGE *e*-DIPHTHONGE. In der flexion der gotischen verba dritter classe sind deutlich zwei schichten zu unterscheiden, nämlich a.) eine athematische und β.) eine thematische.

I. Unmittelbar auf a.) beruhen: 1.) 3. pers. plur. idc. iperat. medio-pass. z. b. idc. *haband* — ich wähle dies wort nur, weil es in BRAUNES grammatiken paradigma ist, ohne jedoch durch meine wahl behaupten zu wollen, dass es ursprünglich nicht einem andern flexionstypus angehört habe — aus älterem **χαβε-ndi*. — 2.) der ganze optativ z. b. *habais*, *habai* aus **χαβεiz*, **χαβεid*, mit verallgemeinerung der pluralstufe des optativsuffixes, wie bei *mileis*, *mili* usw. Im ahd. entspricht regulärer weise *habes*, *nabe* usw. wodurch dargetan wird, was auch a priori vorauszusetzen ist, dass

die reduction von inlautendem *ēi* zu *ai* ausserhalb der haupttonsilbe vor die zeit der einzelsprachen fällt. Auch die optativform des nordischen spricht hierfür. — 3.) part. præs. got. *habands* aus **χαβῆ-nd-s*.

II. Mittelbar auf *a.*) gehen zurück : 1.) die 1. pers. plur. idc. got. *habam*. Ihre ursprüngliche form ist **χαβῆ-miz* gewesen. Hieraus hätte auf rein lautgesetzlichem wege nur **habem* entstehen können; aber da sich in den andern verbalclassen 1. plur. wie 1. sing. præs. beziehentlich ihres suffixvocales zur 3. plur. stellen im gegensatz zur 1. und 2. sing. und 2. plur. so ward hier in die 1. plur. das der 3. plur. eigene, auf lautgesetzlichem wege entstandene *a* eingeführt. Hiermit war natürlich auch die umgestaltung der 1. sing. bedingt; man vergleiche :

$$\left. \begin{array}{l} \textit{nasjand} : \textit{nasjam} : \textit{nasja} \\ \textit{nimand} : \textit{nimam} : \textit{nima} \end{array} \right\} = \textit{haband} : \textit{habam} : \textit{haba}$$

2.) Der infinitiv got. *haban*. Wie erwähnt, hat im urgermanischen selbst bei den verben auf *-ejō* und *-ōjō* kein *je*-suffix im infinitiv bestanden. Es lässt sich deshalb nicht entscheiden, ob der infinitiv der athematischen oder der classe auf *-ejo* angehört : aber auf alle fälle hat er im urgermanischen **χαβῆnon* lauten müssen, woraus got. **haben* entstanden wäre. Da aber der infinitiv in engster beziehung zum part. præs. steht, so ward er auch hier jenem angeglichen :

$$\left. \begin{array}{l} \textit{nasjands} : \textit{nasjan} \\ \textit{nimands} : \textit{niman} \end{array} \right\} = \textit{habands} : \textit{haban}$$

So erklärt sich also die eigentümliche gestalt, welche den besprochenen formen der gotischen schw. verba dritter classe eigen ist, vollkommen ungezwungen aus der annahme urgermanischer athematischer flexion, während MAHLOW und seine nachfolger trotz der voraussetzung zahlreicher, zum teile höchst bedenklicher analogischen umbildungen keine befriedigende erklärung derselben zu geben vermochten. Diese athematische flexion bildet ein seitenstück zu derjenigen der lit. verba wie *kybome*. Ob diese athematische flexion der *e*-verba idg. erbgut oder einzelsprachliche neubildung, wie griech. *φιλιμι*, sei, ist für unsern zweck irrelevant : für ihn genügt es, die existenz dieser flexionsweise im urgermanischen nachgewiesen zu haben.

β.) Der thematischen flexion gehören an 2. 3. pers. sing. idc. 2. plur. idc. ipv. : got. *habais*, *habaiþ*. Sie haben secundären

e-diphthong gehabt, gleichviel, ob man sie mit MAHLOW als reflexe alter *je*-formen ansieht, oder was mit rücksicht auf die genesis der übrigen präsensformen wahrscheinlicher ist, sie mit BREMER durch anfügung der endungen *-izi -idi* an den stamm auf *-ē* entstanden denkt. Das resultat ist das gleiche, nämlich ursprünglich zweisilbiges *ēji*, das unter dem drucke der übrigen formen sehr früh einsilbig werden musste. Der so entstandene secundäre langdiphthong ist, wie die got. formen lehren, nicht anders behandelt worden als der primäre der nichthaupttonigen flexionssilben.

Betrachten wir das ahd. paradigma mit seinem durchgeführten *e*, so lässt sich allerdings die möglichkeit dieses *e* auf älteres *ai* zurückzuführen nicht leugnen. Es fragt sich aber, ob diese möglichkeit die einzig vorhandene ist, ob nicht eine zweite neben ihr besteht, die einen höheren grad von wahrscheinlichkeit beanspruchen darf. Hält man sich nämlich vor augen, auf welche weise das *ai* des gotischen zu stande gekommen ist, wie es sich nur in den personen des präsens erhalten hat, in denen es seiner herkunft gemäss berechtigt war, — denn die einzige übertragung ins präteritum erklärt sich durch die engen beziehungen zwischen der suffixform der betr. präsenspersonen und dem stambildenden vocal des schw. präteritums — so wird eine allgemeine durchführung des *ai* durch das ganze präsens, welche so seltsame formen verursacht wie 1. pl. **habaimēs*, 3. pl. **habaind*, inf. **habain*, part. **habaindēr*, nicht eben sehr wahrscheinlich.

Es fragt sich aber: müssen wir überhaupt das ahd. *e* dieser verba notwendigerweise auf älteres *ai* zurückführen? Ich glaube kaum, dass wir hierzu gezwungen sind. SIEVERS, beiträge 9, 560 anm. hat zuerst erkannt, « dass gedecktes germanisches *e* in endsilben westgermanisch nie zu *ā* geworden, » sondern als *e* erhalten ist. Er hat diese erkenntnis zur deutung der endung *-mēs* der 1. pers. plur. sowie des nominativausgangs *-ēr* der pronominalflexion und endlich des *-es* der 2. pers. sing. præt., wie es sich in dem bekannten isidorischen *chiminnerōdes* findet, zu verwerthen gesucht und diesen suffixen idg. *e* zugewiesen, vgl. auch KLUGE, grundriss I, 363. Ebenwol aber können wir in dem *e* der schwachen verba dritter classe den vertreter von urgermanisch-indogermanischem *e* sehen. Dasselbe ist ebenfalls nicht « tieftonig » gewesen, mögen wir es nun auf älteres *e* oder *ai* zurückführen; vgl. KLUGE, grundriss I, 342: « Kein vocal, welcher anomale wandlungen erfahren hat,

kann tiefstönig gewesen sein, z. b. nicht das \bar{e} - \bar{o} in ahd. *salbōta* *habēta* oder in *liobōro*. » Der parallelismus in der behandlung des urgerm. \bar{o} spricht ebenfalls zu gunsten dieser auffassung: Innerhalb der haupttonsilbe wird es über *oa*, *ua* zu *uo*, in tonloser silbe bleibt es, abgesehn von volksetymologischen umbildungen.

Dafür dass urgerm. \bar{e} ausserhalb der haupttonsilbe im westgermanischen sich erhielt, lassen sich auch die ags. eigennamen auf *-fred* anführen, wie z. b. *Aelfred*, mag man ihr *e* als länge oder als kürze auffassen, vgl. SIEVERS, beiträge 9,200; ags. gramm.² § 57 anm. 2 sowie TEN BRINK, Anglia, 5, 3. Natürlich kann hier nicht von « übergang » des \bar{a} zu \bar{e} , sondern nur von bewahrung des ursprünglichen \bar{e} die rede sein. Wegen der eigennamen auf *-flæd*. vgl. KLUGE, grundriss I, 342 b: « Als tiefstönig haben alle nichthaupttonsilben zu gelten, welche die vocalentwicklung der haupttonsilben zeigen (ahd. *oheim*, *arbeit* usw.) »

Für das nordische gelten die gleichen regeln wie für das westgermanische; es ist deshalb lautlich nicht möglich, die participia westnord. *trūat*, *hafat* usw. lateinischen formen wie *deletus* in bezug auf den stammauslautenden vocal gleichzusetzen.

Steht also, soviel ich sehe, der auffassung des ahd. \bar{e} der verba dritter classe als urgerm. \bar{e} kein hindernis entgegen, so gewinnen wir die möglichkeit das ahd. *habēm habēs habēt* direct auf ein urgerm. * habēmi * habēzi * habēdi zurückführen zu können. In der dritten person pluralis usw. ist die kürzung wider beseitigt und das paradigma ist conform dem der \bar{o} -verba gestaltet. Selbstverständlich ist hiermit nicht gelegnet, dass in einzelnen fällen das \bar{e} dieser verba auf älteres *ai* zurückgehen könne wie dies z. b. bei *bibēm* = idg. **bhibhaimi* der fall ist; *ai* wie \bar{e} fielen eben in tonloser silbe genau so zusammen wie *au* und \bar{o} .

Bei den \bar{o} -verben ist ja auch im gotischen die restitutierung der länge erfolgt; wol deshalb, weil durch die kürzung zusammenfall einzelner formen mit denen der \bar{e} -verba erfolgte, während die mehrzahl der formen scharf geschieden blieb. Warum beide paradigmata entgegengesetzte wege in ihren ausgleichungen einschlugen, lässt sich nicht mehr bestimmen; doch ist diese verschiedenheit nicht befremdlicher als etwa jene, die zwischen den ausgleichungen: *wēg*, *wēges* einer- und: *gott*, *gottes* anderseits besteht.

Ob sich für das hochdeutsche verba auf *-ejō*, *-ōjō* neben denen auf *-ēmi*, *-ōmi* erweisen lassen, ist fraglich. Die von KÆGEL, bei-

träge 9,504 ff. angeführten formen gehören samt und sonders dem optativ an. Es ist deshalb nicht unwahrscheinlich, dass sie durch anfügung der gewöhnlichen optativendung an den stamm auf *-ō-* und *-ē-* entstanden, demnach als Neubildungen zu betrachten sind.

Herrschend ist der typus *-ōjō* dagegen im ags., dessen ganzes paradigma auf ihm beruht. Namentlich das north. zeichnet sich durch hohe altertümlichkeit aus. Die 2. 3. pers. sing. indc. z. b. *sealfast sealfað* gehen so gut auf *-ais -aið* zurück wie *hafast hafað*; vgl. den abweichenden suffixvocal des superlativs, der in der regel durch *o* nicht *a* widergegeben wird. Der laut scheint also ein verschiedener gewesen zu sein. Das einsilbigwerden des suffixes der beiden personen erfolgte natürlich gleichzeitig mit der reduction, die in den andern personen stattfand. Den schlüssel gewähren die früher schon angeführten north. formen.

Die ags. *ē*-verba endlich gehören weder dem typus *-ejō* noch dem typus *-emi* sondern einem dritten an, über welchen SIEVERS, beiträge 8, 90 ff. und BREMER ebd. 11, 46 ff. zu vergleichen ist.

Näher auf die verschiedenen kategorien der *ē-* und *ō-*verba einzugehen, liegt ausserhalb der grenzen meiner aufgabe; mir kam es nur darauf an, an dem beispiel der gotischen flexion der schw. verba dritter classe zu zeigen, dass im urgermanischen ein athematisches paradigma derselben bestanden haben muss. Wie dasselbe zu stande gekommen, ob auf dieselbe weise wie etwa griech. *φιλημι* durch einföhrung des zweiten stammes in das präsens unter anlehnung an alte athematische verba von *ē*-wurzeln, über die BREMER, beiträge 11, 262 ff. gehandelt hat, ob auf anderm wege, ist für mich irrelevant. Jedenfalls aber haben neben diesem noch andere typen bestanden, die scharf von einander getrennt bleiben müssen; für alle auf ein einziges urgermanisches grundsche ma zurückzugehen, lässt sich ohne gewaltsamkeit nicht durchföhren.

II. ē-Diphthonge im auslaut. Auch im auslaut tritt in allen germanischen dialekten kürzung des ersten componenten ein; aber wir haben es hier nicht mehr mit einem urgermanischen, sondern mit einem einzelsprachlichen processe zu tun. Dies lehrt:

1.) Die verschiedene behandlung auslautender *ē*-diphthonge in den einzelnen dialekten. Zwei gruppen sind erkennbar:

a.) Das ostgermanische kürzt *ē* in diphthongischer verbindung zu *a*; dieser process entspricht jenem, der einfaches auslautendes *ē* zu *a* wandelt.

β.) Nord- und westgermanisch wahren im gegensatz zum gotischen die qualität des *ē* in auslautenden diphthongen bei der kürzung; es wird also zu *e*. Auch diese behandlung steht in voller übereinstimmung mit der entwicklung des nichtdiphthongischen auslautenden *ē*, das bei seiner kürzung seine qualität bewahrt.

2.) Die tatsache, dass in einem germanischen dialekte, nämlich im gotischen, die entwicklung des urgermanisch auslautenden *-ai* von der des urgerm. auslautenden *-ōi* abweicht; dieses wird zu *ai*, jenes mit alleiniger ausnahme der einsilbigen worte zu *a*, vgl. MAHLOW, lange vocale s. 94 ff.; J. SCHMIDT, zeitschr. f. vergl. sprachforschung 26, 42 ff.; siehe auch BARTHOLOMÆ, studien zur idg. sprachgeschichte I, 61. Wenn SIEVERS, grundriss d. germ. philol. I, 403 im anschluss an HANSEN, zeitschrift 27, 612 ff. vermutet, nur gestossenes urgerm. *-ai* sei in *-a* übergegangen, geschleiftes dagegen als *-ai* erhalten, so scheint mir dies durchaus im widerspruch mit den tatsachen zu stehn; denn der von ihm angeführte dativ-locativ *daga* müsste nach ausweis des griechischen geschleifte betonung und somit erhaltenes *-ai* aufweisen vgl. *ἄζοι*, dessen acut auf langes also geschleiftes *-ōi* hinweist, das wir auch in *οὐδαμοῖ Ἰοθμοῖ* usw. antreffen.

Die tatsache aber, dass im gotischen *-ōi* anderes behandelt wird als *-ai* beweist, dass lang- und kurzdiphthong in vorgotischer zeit noch nicht zusammengefallen sind, da sonst getrennte entwicklung unmöglich wäre.

Dadurch, dass die forscher, welche den auslautenden langdiphthongen des germanischen ihre aufmerksamkeit zuwenden, die kürzung derselben bereits in die urgermanische zeit verlegten, ist die erkenntnis ihrer geschichte gehemmt worden. Denn die unrichtige datierung hat zur folge gehabt, dass sie die auf dem boden einer einzigen mundart gewonnenen resultate anstandslos als gemeingültige betrachteten, demnach auf andere mundarten zu übertragen nicht zögerten. So nimmt MAHLOW, lange vocale s. 54, vom gotischen ausgehend, auf grund des dativ-locativ *sunau a* als urgermanisches kürzungsproduct von *-ē* in diphthongischer verbindung an. BREMER, beiträge 11, 41 dagegen wählt das nordische zum ausgangspunkt und schliesst wegen des urnordischen locativs *kuni-mu(n)diu* auf dem brakteaten von Tjurkö *eu* sei das ergebnis der urgermanischen reduktion von *-ēu*. Beide sind gleicherweise im recht und im unrecht; im recht, insofern ihre resultate für die betreffenden dialekte zutreffen; im unrecht, insofern sie ihre resultate verallgemeinern.

Die beispiele für auslautende *ē*-diphthonge sind nun folgende :
 1. *ēr* : a.) gotisch. *-ar*, vgl. *fadar*, β.) west- und nordgermanisch *-er*, vgl. ahd. *fater* runisch *fapir* (Rök), anord. *fapir*. Diese kürzung hat schon MAHLOW, ao. s. 26, 60 erkannt. Der parallelismus, der bei dieser auffassung mit dem übrigen *ē*-diphthongen des auslautes besteht, beweist die richtigkeit seiner erklärung. BREMERS einwände auf s. 31 anm. und s. 39 der beiträge sind nicht recht verständlich. Denn wenn es auch nicht möglich ist got. *par* anord. *par* ags. *par* sowie got. *hvar* anord. *hvar* ags. *hvar* auf älteres **pēr* bezw. **xwēr* zurückzuführen, — wogegen, von anderm abgesehn, schon das verhältnis *a* : *e* in den endungen von got. *fadar* : ahd. *fater* anord. *fapir* spricht — ihnen vielmehr eine ganz andere stammform, nämlich idg. **to-* **qo-* zu grunde liegen muss, warum sollte deshalb die annahme einer kürzung des auslautenden *-ēr* für got. *fadar* ahd. *fater* unmöglich sein ? Beide fälle haben ja nach BREMER selbst nicht das geringste mit einander zu schaffen. Auch KLUGES, wol im anschluss an PAUL, beiträge 4,419 unternommener versuch, die ahd. nominativform aus einem idg. accusativ. **paterm* herzuleiten (vgl. grundriss I, 385), muss als misglückt betrachtet werden, da er für das *-ar* der gotischen form nicht anwendbar ist, beide formen aber zusammen gehören.

Überhaupt fehlt ein ausreichender grund für KLUGES construction ; denn die kürze des *e* in ahd. *fater*, welche sie offenbar veranlasst hat, ist regulär und frei von einwand. Dass sich *ē* in *-mēs* länger erhielt als in **fadēr* beruht darauf, dass es nicht in diphthongischer verbindung steht, und das *-ēr* im nominativ singular der pronominaldeclination erklärt sich als übertragung von dem einsilbigen betonten **pēr*, dessen länge geschützt war, vgl. SIEVERS, beiträge 2, 123 und KLUGE, grundriss I, 392. Im übrigen ist das gekürzte *ē* vor *r* wie das ursprüngliche kurze *e* vor *r* behandelt worden : es ist als *e* erhalten geblieben, vgl. KLUGE, ao. 354. Siehe run. *after* auf dem stein von Tune, anord. *aptr* (adverb.) = *fapir* ohne umlaut ; dagegen nom. plur. *feþr*. = nom. plur. *negl*. Ahd. *fater* = ahd. *after* ; dagegen *elina* : *ελίνη*. Wahrscheinlich hat sich *ē* vor *r* länger ungekürzt erhalten als vor *i u*. Vgl. ags. (betontes) *þær* as. *thār* ahd. *dār*, während *ēu* *ōu* in einsilbigen worten unerhört ist. Dieser unterschied beruht auf der geringern klangfülle des *r* gegenüber, consonantischem *i u*.

2. und 3. *ei* und *ēu* werden a.) im gotischen zu *-ai* bzw. *-au*

β.) im west- und nordgermanischen *ei* bzw. *eu*. Ein vollkommen sicheres beispiel gewähren uns die singularlocative der *ei*- und *eu*-stämme, die im idg. auf *-ei* bzw. *-eu* endeten. Man vergleiche :
g. fadar : ahd. *fater*, an. *faþir* = *g. anstai* : ahd. *ensti*, an. *fundi*
 = *g. sunau* : ahd. *suniu*, urn. **suniu*.

Hierzu ist folgendes zu bemerken : a.) Dass der locativ sing. der *ei*- und *eu*-stämme im indogermanischen regulärer weise auf *-ei* bzw. *-eu* ausging, neben welchen die sandhi-form *-ē* stand, ist durch die forschungen MAHLOWs, lange vocale s. 54, J. SCHMIDT's, zeitschr. f. vergl. sprachforschung 27, 287 ff. und MERINGERS, zeitschr. f. österr. gymnasien 39, 132 ff. erwiesen. Nicht erwiesen ist jedoch die behauptung des letztern gelehrten, dass in der genannten form neben *-ei* und *-eu* bzw. *-ē* auch mit abweichender vocalstufe *-oi* und *-ou* bzw. *-ō* vorkommen könne. Tatsächlich ist eine solche form nirgends belegt. Lat. *noctū* abg. *synu* können anstandslos auf formen mit altem *-eu* zurückgeführt werden, das nach den lautgesetzen jener sprachen erst zu *eu* gekürzt, dann zu *ou* gewandelt und schliesslich zu *ū* monophthongiert werden musste; vgl. fürs abg. LESKIEN, handbuch d. abg. sprache s. 12. Das gleiche gilt für das gotische :

**patēr* : *fadar* = **anstēi* : *anstai*
 = **sunēu* : *sunau*.

Diese zurückführung der dativ-locativformen der genannten sprachen auf *-eu* ist nicht nur möglich, sondern notwendig, vgl. MAHLOW, ao. s. 54. Ganz unhaltbar ist es natürlich got. *anstai* aus **anstēi*, dagegen *sunau* aus **sunōu* herzuleiten, was auch schon geschehen ist. Ueberhaupt entbehrt die hypothese des locativischen *-oi* und *-ou* nicht nur jedes tatsächlichen anhaltes, sondern sie ist auch, rein als aprioristische annahme betrachtet, principiell in hohem grade bedenklich. Denn die erkenntnis, dass in gewissen casus bestimmter nominalstamm-classes *e* und *o*, *ē* und *ō* wechseln konnten, darf nicht dazu verführen, in allen casus aller stamm-classes beliebig *o*- und *e*-laut mit einander tauschen zu lassen. Der locativ der *ei*- und *eu*-stämme sowie aller consonantischen stämme ist nun, worauf alle tatsachen hinweisen, ausschliesslich der casus der *e*-stufe; wir haben daher kein recht, willkürlich *o*-stufe in formen zu suchen, deren lautliche gestalt mehrdeutig ist.

b.) Behält man den fundamentalen unterschied im auge, der zwischen dem gotischen einer- und dem westgermanisch-nordischen

andererseits in der behandlung des einfachen \bar{e} besteht, so befremdet die gleichsetzung der gotischen formen mit jenen der beiden andern dialekte nicht im geringsten. Im gegenteil, befremdlich und in hohem grade auffallend wäre es, wenn das kürzungsproduct von \bar{e} in diphthongischer verbindung vollständig von dem des einfachen \bar{e} verschieden wäre; denn war einmal ein tonloses \bar{e} zu einem geschlossenen laute geworden, so ist es klar, dass dies gesetz den laut in jeder stellung, sowol als monophthong wie in diphthongen betroffen haben muss. Das secundäre ei ward zu \bar{i} und fiel so mit alterm $-ei$ und $-i$ zusammen analog dem zusammenfall von $-oi$ mit alterm $-oi$ und $-e$. Ebenso musste in der endung $-eu$ das gekürzte e vor u zu i werden. Im nordischen ist *kuni-mu[n]diu* auf dem brakteaten von Tjurkö belegt, hieraus wird $-i$ vgl. anord. *syni*; der umlaut ist regulär. Die vertreter der alten locative auf $-ei$ haben wir in den nur spärlich belegten dativen auf $-i -e$ von ei -stämmen zu sehen wie z. b. *fundi*; vgl. NOREEN, anord. gramm. I, 121 anm. 2. und grundriss d. germ. philol. I, 403 nro. 3. Wenn *fundi* gegenüber *syni* des i -umlautes entbehrt, so beruht dieser unterschied auf der bekannten tatsache, dass in einem teile der nordischen ei -stämme der i -umlaut überall beseitigt, in einem andern überall durchgeführt ist. Der dativ-locativ *fundi* ist also nicht anders zu beurteilen als der nominativ *fundr* « begegnung ». Schliesslich sei nochmals auf die oben erwähnte tatsache hingewiesen, dass die — einzeldialektische — kürzung des e vor i und u älter ist als vor r .

c.) Nach den obigen ausführungen dürfte feststehn, dass die dativ-locativformen der ei - und eu -stämme, wie sie uns in den verschiedenen germanischen dialekten entgegentreten, sich ausnahmslos und ohne lautlichen hindernisse direct aus den regulären idg. grundformen auf $-ei$ bzw. $-eu$ herleiten lassen. Wir sind also nicht gezwungen zur erklärang der west- und nordgermanischen formen zu den secundären, seltenen, immer analogischer neubildung ihr dasein verdankenden nebenformen auf $-eji$ $-iji$ bzw. $-eui$ unsere zuflucht zu nehmen. Wenn J. SCHMIDT ao. s. 303 für ahd. *ensti* eine grundform nach art des kyprischen $\pi\acute{\epsilon}\lambda\acute{\iota}\eta$ angesetzt hat, so ist dies nur deshalb geschehen, weil die ahd. form lautlich mit der gotischen unvereinbar schien. Dass dies jedoch nicht der fall ist, hoffe ich dargetan zu haben; die nötigung zur annahme solcher neubildungen, die den auffallenden parallelismus zwischen den gotischen formen einer- den westgermanisch-nordischen andererseits

völlig zerstören würde, fällt somit fort. Auf die bedenklichkeit, solche Neubildungen in weiterem umfang voranzusetzen, hat ja J. SCHMIDT selber in dem genannten aufsatze mehr als einmal hingewiesen.

d.) KLUGES grundtypen urgermanisch **anstaji* und **sunami*, deren endungen indogermanisch -**oji* und -**oui* repräsentieren und in den got. dativen *anstai* bzw. *sunau* reflectiert werden sollen, sind unformen.

B. \bar{o} -Diphthonge.

Vorausgeschickt sei, dass \bar{o} in diphthongischer verbindung überall gekürzt und infolge dessen mit dem germanischen vertreter des indogermanischen kurzen *o* überall zusammengefallen ist. Qualitätsdifferenzen je nach seiner stellung innerhalb oder ausserhalb der haupttonsilbe, wie wir sie bei \bar{e} angetroffen haben, treten bei \bar{o} nirgends zu tage.

I. Im inlaute. Nur in haupttoniger silbe erscheinende primäre und secundäre \bar{o} -diphthonge sind mit sicherheit nachzuweisen :

a. PRIMÄRE \bar{o} -DIPHTHONGE. 1. *ön, öm* : Nur für letzteres ist mir ein beispiel bekannt, nämlich got. *ams* aus idg. **ömsō-*, dessen langer \bar{o} -vocal noch in dem griech. *ἄμος* erscheint. — 2. Für *ör* fehlt ein beispiel. — 3. *ou* : anord. *naust* « schiffsstation » aus idg. **nāu-sta-*. Eine — überhaupt nicht belegte — mittelstufe idg. *nāu-* dürfen wir für das nordische wort so wenig aufstellen wie für griech. *ναυότ* usw. Es verhält sich :

anord. nom. sing. *nör* : *nau-st* = lat. *dies* : griech. *Ζεῦς*.

Im übrigen ist das wort nicht das einzige beispiel für german. *au* aus älterem *ou*. Eine kategorie, die mit sicherheit hierher zu stellen ist, repräsentiert das präteritum sing. der consonantisch auslautenden *ou*-wurzeln, und sonstiger nicht der *eu*-reihe von haus aus zugehörigen wurzeln. Hierher sind vor allen dingen jene verba zu stellen, die im präsens ursprüngliches *u* haben. Es verhält sich \bar{u} : *ou* = \bar{u} : *oi*, vgl. W. SCHULZE, zeitschrift f. vgl. sprachforschung 27, 420 ff., speciell 428.

**sūkō* (air. *sūgrim* : praet. **se*)*souke* = *airo* : *πέτο-τε* aus **u.rom*

Selbstverständlich ist das *ū* vor consonanz bei *ōu*-wurzeln nicht anders zu beurteilen als das *ū* vor vocal, es verhält sich also

urg. **sūkō* : *souki* = urg. **snūō* : **snōyi*

Auf urgerm. **snūō* weist anord. inf. *snūa*, während das got. *snīwan* schon um seiner lautlichen form willen neubildung sein muss. Das got. præt. *snau* dagegen ist, wie sich weiter unten zeigen wird, die fortsetzung von urgermanischem **snōyi*.

Ferner haben *ōu* im präteritum gehabt, die verba der zweiten germanischen ablautsreihe, die nicht auf *eu*- sondern auf *au*-wurzeln beruhen, vgl. ahd. *sliuzu*, *slōz*. Das präsens *sliuzu* ist ebensowol neubildung wie das gotische präsens *snīwa*; denn wie lat. *claudio* lehrt, war die wurzel idg. *(s)klaud; vgl. ausserdem noch *clāvis*. Das präteritum zu dem präsens germ. **s(k)lautō* muss **s(k)lōuti* gelautet haben, vgl. anord. inf. *deyja*, præt. *dō*, das, wie sich gleich zeigen wird, die lautgesetzliche fortsetzung von urnordischem **dōyi* ist. Also :

urgerm. **slautō* bzw. **slūtō* : **slōuti* = **daujō* : **dōyi*.

Indem *ōu* vor consonant gekürzt werden musste ergab sich lautgesetzlich *sauk*, *slaut*, das präteritum fiel also mit demjenigen von verben der *eu*-reihe zusammen, und dieser zusammenfall veranlasste solche neubildungen im präsens wie ahd. *sliuzu*, anord. infin. *sjūga*.

Diese behandlung des anteconsonantischen haupttonigen *ōu* im germanischen beweist aufs deutlichste, dass wörter wie ags. *tōl* ahd. *snuor*, *guomo* ihr *u* nicht erst im germanischen verloren haben können, sondern das *ō* bereits als indogermanisches erbgut empfangen haben müssen; man vergleiche übrigens, was W. SCHULZE über das letztgenannte wort sagt, ao. s. 429.

4. *ōi* : got. *ains* aus urgerm. **ōiyoz*, uridg. stamm **āi-uo-*, daneben, wol die ursprünglichste bildungsweise repräsentierend, **āi-ues-* und **āi-uen-*. Das *ai* in dem griech. *αἰ-ών*, das *æ* in dem lat. *æ-vum* sind einzelsprachliche kürzungsproducte des idg. *āi*, nicht aber vertreter einer tiefstufe mit idg. *ai-*, wie von manchen gelehrten angenommen wird. Letztere ansicht wird durch die aind. formen widerlegt, denn der aind. *us*-stamm *āyus-* vgl. LANMAN, Noun-Inflection in the Veda s. 569, ist nichts anders als verallgemeinerung der tiefstufe *-us-* von dem suffixe *-ues-*. Er lehrt also, dass *āy-* auch in der tiefstufe berechtigt war, eine schwächung von *āy* zu **ay* nicht stattfand. Auf das gleiche resultat führt der umstand,

dass der *uen*-stamm idg. *āi-uen-* im indischen in die *u*-declination übergegangen ist. Dieser übergang ward durch die suffixform *-un-* veranlasst, vgl. OSTHOFF, forschungen II, 24 f., BRUGMANN, morphologische untersuchungen II, 189 f. Wenn nun formen wie *āyunā* in der wurzelsilbe langes *a* besitzen, so beweist dies, dass *ā* in alter zeit durch das ganze paradigma des *uen*-stammes ging, *āi-* also starr war.

got. *aiws* : anord. *naust* = griech. *αἰών* : *ραῖοι* = aind. *āyunā* : *nāushu*. Vgl. auch BRUGMANN, grundriss II, 340 § 116.

b. SECUNDÄRE *ō*-DIPHTHONGE. Secundäres *ōi*, das aus älterem *ōji* hervorgegangen ist, findet sich in zwei fällen innerhalb der haupttonsilbe. Es wird behandelt wie primäres *ōi*. — 1. Es steht in den comparativen got. *maiza* usw. sowie anord. *fleiri*. Secundärer diphthong muss hier zu grunde liegen. Im urgermanischen hat noch volle suffixabstufung bestanden, wie die adverbial gebrauchten nom.-acc. sing. neutr. auf *-jos* beweisen, vgl. z. b. got. *hauhis airis*, MAHLOW ao. s. 45. War dies aber der fall, so musste durch den systemzwang, welchen die hochstufigen suffixformen ausübten, auch dem tiefstufigen *-iz-* silbischer charakter selbst nach vocal gewahrt bleiben. Zudem erhielten ja die comparative, die von consonantisch auslautender wurzel gebildet waren, eine suffixform *-iz-* im sprachgefühl lebendig. Es scheint mir daher ausgeschlossen zu sein, dass man für die ältere zeit des urgermanischen in lebendigen comparativen consonantisches *i* in der tiefstufe des suffixes annehmen darf. Selbstverständlich musste sich alsdann *j* als übergangslaut vor *i* einstellen, sodass wir zu der tiefstufenform *-jis-* gelangen. Man vergleiche nur, wie lange sich *-ji-* silbisch erhielt in den verben auf *-ōjō*. Die north. formen der 2. 3. pers. sing. auf *-igas -iges, -agid -aid* sind die besten zeugen für die macht des systemzwangs. Auch die erhaltung des aslav. *-jis-* nach *ē* kann man geltend machen, da sie nur möglich war unter dem drucke der comparative, die von consonantisch schliessender wurzel gebildet wurden, ihr *-is-* bzw. *-jis-* also intact erhalten mussten.

Was nun die stufe des wurzelvocal's anlangt, so ist urgerman. *ʳ* von vorneherein ausgeschlossen, vgl. OSTHOFF, beiträge 13. 144. Durchaus unglaublich erscheinen mir auch die von dem genannten gelehrten vermuteten wurzelformen **mō* **plo*, als basis der germanischen comparative. Bei der wurzel *ple-plo* ist die stufe *plō* im iranischen belegt, vgl. avest. *fraēsh'tō*; bei wurzel *me-mō*

schwebt ein solcher ansatz völlig in der luft; die wurzel muss überhaupt gar nicht abstufend, sondern kann ebensowol « starr » gewesen sein wie wurzel *ve-vō*.

Nehmen wir aber auch die existenz von **mə* neben **plə* an, was folgt daraus? Der comparativ hat allerdings ursprünglich einmal wechselnden accent, also auch wol verschiedene wurzelstufe in den einzelnen casus gehabt, tatsächlich aber herrscht im comparativ die hochstufenform, vgl. BRUGMANN, grundriss II, 400. Tiefstufe ist dagegen dem superlativ eigen. Das ursprüngliche verhältnis repräsentiert also z. b. ahd. *suoz-iro* : got. *sut-ista*, avest. compar. *frāyāo* : superl. *frāesh'tō* = idg. **plē-jōs* : **plā-istos*. Dies reguläre verhältnis ist jedoch durch ausgleichung gestört worden : regel ist, dass der comparativ den superlativ beeinflusst, seine hochstufe auf ihn überträgt, wie dies z. b. fast ausnahmslos im indischen der fall ist, vgl. WHITNEY, ind. gramm. § 467 ff. Als beispiel möge dienen ahd. *suoziro* : *suozisto* gegenüber dem got. superlativ *sutista*; ferner griech. *πλεων* : *πλειστος* gegenüber avest. superl. *frāesh'tō*. Ganz selten dagegen ist umgekehrte ausgleichung, also übertragung der tiefstufe aus dem superlativ in den comparativ wie z. b. gr. *τάχιον* statt *θᾶσσον* : *τάχιστα*. Angleichung des comparativs an den superlativ werden wir also unter diesen umständen nur in dem falle annehmen dürfen, dass gründe lautlicher art uns nötigen. Ein solcher anlass liegt aber in den beiden germanischen formen nicht vor.

Die german. comparative got. *maiza*, anord. *fleiri* können in der wurzel nicht *e-*, wol aber *ō-*stufe gehabt haben; wir müssen *ō-*stufe für sie annehmen, da uns eine andere möglichkeit methodischer erklärungs nicht bleibt. Auf *ō-*stufe weisen uns zudem die entsprechenden irischen und latein. comparative hin. Man vergleiche air. *māo* aus idg. **mājōs* sowie lat. *plūs* aus **plōis*, **plōjis*, vgl. DANIELSSON, Paulis altitalische studien IV, 164; JOHANSSON, de derivatis verbis contractis s. 177; BRUGMANN, grundriss, II, 407 anm. 2. Dass nämlich lat. *plūs* auf **plējos* zurückgehen könne, dürfte lautlich nicht zu rechtfertigen sein; denn *ū* ist wol aus altem *-ēu* entstanden, nicht aber aus altem *eo*. In *plūs* haben wir vielmehr ein altes adverbium auf *-is* zu erkennen wie lat. *magis*, got. *wairs* aus **yirs-iz*, griech. *πρεις-* = lat. *prīs-* usw., vgl. BRUGMANN, grundriss II, 402 nro. 4. Das *ō* in **plōis* ward gekürzt und der neuentstandene kurzdiphthong wie idg. *oi* behandelt. *Plures* usw.

ist wahrscheinlich Neubildung zu *plus*. Die *e*-stufe der wurzel haben wir vielleicht in *plisima* und *pleores* vorliegen, deren letzteres aus **pleoses* modernisiert sein müsste, vgl. Stolz, lat. gramm.² § 92. Das alte **pleōses* ist durch die Neubildung *plures* zu *plus* verdrängt worden. Es verhält sich :

lat. *plē-nus* : *plūs* = got. *mē-rs* : *mais*.

2. Ein zweites Beispiel von hohem werte für den Übergang des sekundären *oi* in den kurzdiphthong *ai* gewährt die im mittelfränkischen dialekt überlieferte bildung der 2. und 3. person, sing. præs. von urgerm. **dōmi* « ich tue »; sie lauten *deis(t) deit* : inf. *duen*. Sowiel steht von vorneherein fest, dass die formen nicht das resultat einer association an *steis(t) steit*; *geis(t) geit* sein können, da ein tertium comparationis durchaus mangelt. Sie können ferner auch nicht auf einer ganz andern præsensflexion der wurzel *dhē-dhō* beruhen, da es sonst geradezu unbegreiflich wäre, warum diese nur in den beiden genannten personen erhalten, sonst aber spurlos verschwunden sein sollte.

Es bleibt demnach keine andere möglichkeit der erklärungs als die annahme der überführung des athematischen **dōsi* **dōpi* in die thematische conjugation, bewirkt durch die anfügung der dieser eigenen endungen, german. **-iz(i)* **-ið(i)*. Hieraus musste ursprünglich zweisilbiges **dōjiz* **dōjið* hervorgehn, deren *j* nichts anders als den notwendig sich einstellenden Übergangslaut bezeichnet. Durch reduction entstand einsilbiges sekundäres *ōi*, das gekürzt und mit ursprünglichem *oi* gleichbehandelt ward. So gelangen wir auf geradem wege zu den mittelfränk. formen *deis deit*.

Dass wirklich die neigung bestand, die genannten personen des athematischen **dōmi* durch anfügung der endungen *-is -it* in die thematische conjugation überzuführen, beweisen die einer spätern periode angehörigen, aber auf demselben princip beruhenden formen wie *tōis* (Cass) *tōit* (R), *tuoit* (M), das Otfridische *duis duit* neben *duas duat* u. a.

Einen andern vocal als *ō* diesen mfr. formen zu grunde zu legen, demnach idg. *ē* in ihnen suchen zu wollen, wie dies WILMANN, zeitschrift f. deutsches altertum 33,425 anm. 2 getan hat, ist in keiner weise zu rechtfertigen. Es liegt nicht der geringste anhaltspunkt vor, der uns erlaubte idg. *ē* im germanischen præsens der wurzel idg. **dhē-dhō* anzunehmen. Einmal nötigen uns die mfr. formen dazu mit nichten; zum andern aber ist es principiell

anstößig, in der præsensflexion \bar{o} und \bar{e} willkürlich mit einander wechseln zu lassen. Was BREMER, beiträge 11,271 in dieser beziehung bemerkt hat, entbehrt jeden tatsächlichen untergrundes.

Im übrigen ist die flexion des germanischen præsens wesentlich von der des griechischen verschieden, nicht bloss in bezug auf die stufe des wurzelvocal. Während nämlich diese redupliciert war, entbehrte jene der reduplication. Dass der reduplicationssilbe im præsens *i*-vocal eigen war, steht fest, vgl. HOFFMANN, præsens s. 94. Das aind. *dadhāmi* verdankt sein *a* analogischer umbildung. Ferner steht fest, dass reduplicationssilben, welche *i*-vocal enthielten, im germanischen niemals fortgefallen sind. Zur evidenz beweisen dies ahd. *bi-bem* aus idg. **bhi-bhaimi*, *zittarōm* aus urgerm. **ti-trō-mi*, *sestōm* (falls es nicht aus dem lateinischen von Notker entlehnt ist) = griech. *ἰστυμι* lat. *si-sto* aus idg. **si-sthā-mi*; s. KLUGE, zeitschr. f. vgl sprachforschung 26,85 und beiträge 8,342. Endlich spricht für erhaltung der reduplication mit *i* auch das præteritum ahd. *teta* ags. *dide* zu *tuom* selber; es hat die reduplication urgerm. *di-gehabt*, vgl. BEZZENBERGER, zeitschrift f. deutsche philol. 5,475. Lautlich unmöglich ist die abweichende erklärung dieser form von COLLITZ, american journ. f. philol. 9,42 f. siehe J. SCHMIDT, pluralbildungen der neutra s. 114 anm. 2.

Aus diesen tatsachen geht hervor, dass das germ. præsens **dōmi* weder in bezug auf die stufe des wurzelvocal noch überhaupt in der ganzen art der præsensbildung mit dem griech. *ἰστυμι* zu vergleichen ist; dass **dōmi* **dōsi* usw. vielmehr die alleinigen urgerm. præsensformen sind, auf die auch mfr. *deis deit* zurückgeführt werden müssen, und wie aus dem obigen ersichtlich, auch anstandslos zurückgeführt werden können.

IN NICHTHAUPTTONIGER SILBE ist *ai* aus secundärem $\bar{o}i$, älterem $\bar{o}ji$ nicht mit voller sicherheit zu belegen. Wahrscheinlich jedoch gehören hierher die 2. und 3. person sing. der ags. verba auf *-ōjō*. Es hindert nichts ihr *-ast* *-að* ebensowol auf älteres **aiŕ* **-aið* zurückzuführen wie das *-ast* *-að* in den gleichen personen der schwachen verba dritter classe. Selbstverständlich kann diese reduction erst im sonderleben des ags. stattgefunden haben und muss gleichzeitig mit der absorption des \bar{o} in den übrigen personen stattgefunden haben. Eine ältere schicht repräsentieren die schon mehrfach erwähnten north. bildungen *-i(g)as* *-iges*; *-agið* *aið*.

II. \bar{o} -Diphthonge im auslaute. Auch hier haben wir zu scheiden zwischen haupttoniger und nichthaupttoniger silbe. Im ersten falle sind alsdann weiterhin zu trennen primäre und secundäre \bar{o} -diphthonge.

a. IN HAUPTTONIGER SILBE. Von primären auslautenden \bar{o} -diphthongen, die zugleich den hauptton tragen, ist mir nur ein einziger fall bekannt; derselbe ist jedoch wegen seiner durchsichtigkeit und seiner isolierung von grösster bedeutung. Ich meine anord. *trau*, den neutralen nominativ der zweizahl. Derselbe muss dem idg. nom. masc. **dyōu* aind. *dvāu* entsprechen, eine andere möglichkeit ist nicht vorhanden. Neben ihm steht die idg. sandhiform **dyō* lat. *duō* in westnordisch *tottogo* 20 d. i. *tō-tugu* vgl. griech. *δῶ-δεκα* vgl. NOREEN, grundriss d. germ. philol. I, s. 506 § 195, 2. Woher es kommt, dass die idg. masculinform zum neutrum geworden ist, während das idg. neutrum **dyai* aind. *dvē* zum masculinum ward, vgl. got. *twai* anord. *trei-r*, ist deutlich zu erkennen: da der nominativ pluralis der pronomina auf urgermanisch *-ai* endigte, so lag eine association an jene auf der hand und musste notwendig eintreten. Das isolierte **dyōu*, das seines gleichen im masculinum nicht hatte, übernahm an seiner statt die vertretung des neutralen nominativs.

Die tatsache nun, dass anord. *trau* der rechtmässige nachkomme des idg. **dyōu* ist, lehrt uns, dass urgermanisches *ōu* weder zu \bar{o} vor consonanz, noch zu \bar{u} (got. *au*) vor vocal geworden ist. Entweder nämlich stand urgerm. **tyōu* vor consonantisch anlautender silbe bzw. in pausa, was auf dasselbe hinausläuft, da auch so die silbe geschlossen, das *u* tautosyllabisch war; oder es folgte ihm ein vocalisch beginnendes wort, so dass *u* heterosyllabisch ward: in keinem der beiden fälle hätte es nach J. SCHMIDT'S, theorie sein *-ou* zu *-au* verkürzen können, sondern es hätte im erstern falle \bar{o} , im letztern *u* got. *au*) entstehen müssen, vgl. zeitschrift f. vgl. sprachforschung 26, 14 f. Es wäre also bei dem bestehen der SCHMIDT'schen lautgesetze überhaupt nicht möglich anord. *trau* mit idg. **duu* zu vereinigen.

Ausserdem aber beweist anord. *trau*, dass im nordischen kein lautgesetz besteht, das auslautendes *au* zu \bar{o} wandelt, wie OSTHOFF, morphologische untersuchungen IV, 316 auf grund des präteritums *spjō* vermutet hat. Das \bar{o} desselben verdankt vielmehr einer ganz andern ursache seine entstehung.

Es beruht nämlich auf secundär infolge der nordischen auslautgesetze tautosyllabisch gewordenem und an den wortschluss getretenem *-ðu*. Die 1. und die 3. pers. sing. perf. endeten auf einen vocal, diese auf *-e*, jene auf *a*; vgl. *oīða* : *oīðe*. Weder *deyja*, *geyja* noch *sp̄yja* sind *eu*-wurzeln, sie haben daher im singular des perfects urgerm. *-ðu-* gehabt.

hefja : *deyja* = **höfi* : **gōui*.

Der auslautende vocal der beiden personen musste schwinden; dass aber die apokope desselben kein urgermanischer sondern ein speciell nordischer vorgang war, steht trotz KLUGES gegenteiliger ansicht (vgl. grundriss d. germ. philol. I, 360) fest, vgl. BRUGMANN, grundriss I, 514 § 659,1 anm. Auch schon die doppelheit *tvau* : *dō* widerlegt die annahme urgermanischer apokope der auslautenden *e*, *a*. KLUGE ao. verfällt nämlich in den fehler alle apokopierungen, die der periode voraufgehn, aus welcher die uns erhaltenen runenschriften stammen, einfach als « urgermanisch » zu bezeichnen. Schwand nun in urnordischer zeit zu einer periode, da die auslautenden langdiphthonge schon der reduction unterlagen, der kurze vocal in der endung von **höfi* **gōui*, so musste das *u* des letztern wortes tautosyllabisch werden und in den auslaut treten. Es entstand also **gōu*. Dieses secundär in den auslaut getretene *u* musste nach nordischem lautgesetze schwinden, vgl. NOREEN, anord. gramm. I. § 223; grundriss d. germ. philol. I, 465 § 82,2 c. Wir erhalten also lautgesetzlich *dō* : *deyja*, *gō* : *geyja*, *sp̄jō* : *sp̄yja*. Letzteres verblieb in der *eu*-reihe, da sein præsens zu derselben stimmte; die beiden andern aber traten zur 6. verbalclasse über, da sie *a* im præsens besaßen. Natürlich ward alsdann der plural nach dem singular umgebildet. In der zweiten person sing. wäre *au* aus *ōu* vor consonanz das reguläre gewesen; es erlag dem einfluss der beiden andern singularpersonen.

Dass der übergang des secundären auslautenden *ōu* in *ō* ein specifisch nordischer — zudem in ziemlich späte zeit fallender — vorgang ist, lehrt die behandlung dieser *ōu* im gotischen. Wir haben hier das verbum *sniwan snau*, dem im nordischen inf. *snūa* entspricht. Da, wie schon erwähnt, *sniwan* aus lautlichen gründen als neubildung anzusehen ist, so haben wir, mit rücksicht auf das nordische, eine ältere gotische flexion præs. 1. sg. **snaua* : præt. *snau* anzusetzen, welche der von anord. *sp̄r* : *sp̄jō* analog ist. Das präteritum got. *snau* muss so gut langen vocal gehabt haben wie das

präteritum anord. *spjð*. Der unterschied zwischen beiden formen ist nur der, dass im gotischen das secundär auslautende *ou* zu *au* gekürzt ward, während es im nordischen in *ō* übergehen musste. So bilden *spjja* und *snūa* zugleich einen beweis dafür, dass im präteritum von *sūcan* usw. einst langdiphthong gestanden hat.

Es ergibt sich also, wenn ich mir gestatten darf, die ergebnisse der untersuchung über die behandlung des urgerm. *ou* kurz zusammenzufassen, folgendes als resultat :

1.) Urgerman. *ou* ward zu *au* vor consonanz; wo *ō* statt *ou* auftritt, haben wir das walten eines vorgermanischen lautgesetzes zu erkennen.

2.) *ou* vor vocal ist nicht im urgermanischen zu *ū* geworden, wie anord. *gō* nebst gefährten beweist; das auf germanischem boden in *ou*-wurzeln auftretende *ū* ist vielmehr mit W. SCHULZE als ablaut zu *ou* zu fassen, der parallel jenem von *i* : *ōi* ist. Es erscheint nicht nur vor sonant sondern auch vor consonant. Sein vertreter vor vocal ist im got. *au*, vgl. SIEVERS, beiträge 6,566. Siehe auch WREDE, sprache der Wandalen s. 99.

b. *ō*-DIPHTHONGE IN NICHTHAUPTTONIGER SILBE. 1. Da bei den verwantschaftsnamen ausgleichungen in bezug auf die färbung des suffixvocales stattgefunden haben, lässt sich die geschichte des auslautenden -*ōr* nicht mit sicherheit für die germanischen dialekte ermitteln. — 2. -*ōi* : es kann auf idg. *āi* und *ōi* zurückgehen.

a.) idg. *ai* : got. *gibai*. Die nebenstehende sandhiform ohne *i* repräsentiert ahd. *gebu*, vgl. J. SCHMIDT, festgruss an Böhntlingk s. 102. Es verhält sich :

got. *gibai* : ahd. *gebu* = lat. *mensæ* : *Matuti*.

β.) idg. *ōi*. Nicht mit absoluter sicherheit zu belegen. Im gotischen wäre *seinai gairns* hierherzuziehen, falls MAHLOW'S deutung des *seinai*- als dat. sing. neutr. richtig ist, vgl. lange vocale s. 100. Das ahd. *tage* kann anstandslos auf **dhoghōi* zurückgeführt werden, doch kann auch ein locativ. sing. auf idg. -*oi* in ihm stecken. Kaum aber, wegen der nordischen dativform ein dativ auf -*e*, der sandhiform zu -*ei*, vgl. SCHMIDT ao.

3. *ou* : got. *ahtau*, ein alter dual, vgl. MERINGER, zeitschrift f. vgl. sprachforschung 28,132. Ahd. *ahto*, anord. *atta* sind in bezug auf die endung mit der got. form identisch. Ihr -*o* bzw. -*a* ist die regelrechte fortsetzung des nichthaupttonigen auslautenden -*au*, urgerm. -*ou*.

Ich stehe am ende meiner untersuchung über die schicksale der primären wie secundären germanischen langdiphthonge. Ich hoffe, sie hat bewiesen, dass das kürzungsgesetz nicht nur in urgermanischer zeit sondern bis in das leben der einzeldialekte bestanden und primäre wie secundäre langdiphthonge gleicherweise betroffen hat. Eine alt-urgermanische periode, die jedes *ōi* und *ōu*, gleichviel welcher herkunft, vor consonanz zu *ō* werden lässt, wie MAHLOW vermutet hat, kann daher nicht bestanden haben.

BRUGMANN, grundriss II, 234 anm. 5 hat versucht die MAHLOW'sche theorie zu retten. Da er im gegensatz zu MAHLOW kürzung primärer langdiphthonge vor consonanz annimmt, so muss er den übergang des secundären *ōi* zu *ō* in eine spätere, gleichfalls aber noch urgermanische periode verlegen, geleitet von dem grundsatz, dass « andre zeiten andre lautgesetze » haben. Aber da sich im verlaufe der untersuchung gezeigt hat, dass das kürzungsgesetz noch tief in die einzeldialektische zeit hineinragt, so bleibt für BRUGMANN'S « späturgermanische monophthongierungsperiode » kein raum mehr übrig. Sie kann also nicht bestanden haben.

Wir dürfen sagen : hätte die germanische sprache comparative auf *-ōiz-* besessen, analog jenen slavischen auf *-ě-jis-*, so hätte aus *-ōiz-* nichts anderes werden können als *-aiz-*, gleichviel in welche epoche der germanischen urzeit man die reduction des secundären langdiphthongs verlegen will.

3. Bevor ich dazu übergehe einen neuen erklärungsversuch zu wagen, bedürfen noch einige punkte von geringerer bedeutung einer kurzen erwähnung.

Ich habe oben die worte J. SCHMIDT'S citiert : « Der parallelismus von *nēhw* : *nēhwis* = *sniūmundō* : *sniūmundōs* ist vollständig. » Die richtigkeit dieses satzes für die sprachperiode, der die gotische bibelübersetzung angehört, ist unbestreitbar ; übertragen wir jedoch die gleichung an der hand der MAHLOW'schen theorien in das urgermanische, so erscheint der parallelismus weniger vollständig ; denn wir erhalten alsdann :

**nēχwon* : **nēχwjoz* = **sneumundōt* : **sneumundōiz*.

Trotzdem die deutung der got. adverbien auf *ō* (und *ē*) als ablative, die MAHLOW, lange vocale 57 f. 130 ff. versucht hat, noch neuerdings zustimmung gefunden hat (vgl. J. SCHMIDT, « festgruss » s. 102), so ist sie doch tatsächlich in nicht viel höherm grade

« zweifellos » als OSTHOFFS bekannter versuch, singularaccusative von femininen *a*-stämmen in ihnen zu sehen, vgl. zeitschrift f. vergl. sprachwissenschaft 23,90 ff. und Morpholog. untersuchungen II, 271 ff. Von lautlicher seite betrachtet unterliegt sie vielmehr den begründetsten zweifeln, denn wir wissen, dass auslautender dental voraufgehende länge im germanischen nicht zu schützen vermag. Es muss deshalb unbedingt an der ansicht festgehalten werden, dass in urgermanischer zeit ein nasal hinter *ō*, *ē* gestanden hat.

Welche casusform haben wir nun in den rätselhaften bildungen mit dem auslautenden nasal zu sehn? OSTHOFFS deutung bietet zwar einen nasalen auslaut, aber dies ist auch der einzige punkt, der an der ganzen hypothese haltbar sein dürfte : in allem übrigen bietet sie sowol in lautlicher hinsicht als auch in bezug auf die bedeutung nicht minder aber auch von principiellern standpunkte aus hindernisse, die für mich absolut unübersteigbare sind. Ich glaube, die einfachste lösung ist, in den adverbien wie got. *galeiko sinteinō sniumundō*; *swarē simlē þandē* usw. singularinstrumentale auf *-ō -ē* zu sehen, die vermehrt sind um die bekannte, in der declination eine so bedeutende rolle spielende partikel *-am*, über welche LESKIEN, berichte d. sächs. ges. d. wissenschft. phil.-hist. cl. 1884 band 36, 94-105 gehandelt hat. Ich werde in dieser ansicht um so mehr bestärkt, als ich nachträglich sehe, dass auch BREMER, beiträge 11,37 diese auffassung gehabt, leider sie jedoch sofort mit andern, mir unannehmbaren hypothesen verquickt hat.

Von seiten der bedeutung steht kein hindernis dieser auffassung entgegen; vgl. WHITNEY, ind. gramm. § 1112 MIKLOSICH, slav. gramm. IV, 157 nro. 12. Ebenso wenig bietet die formschwierigkeiten: urgermanisch *-ōm* = got. *-ō*, anord. *-a*, ahd. as. *-o*, ags. *e*. Wie KLUGE, grundriss d. german. philol. I, 401 § 59 c es möglich machen will, das ahd. *-o* dieser adverbien auf idg. *-ed* zurückzuführen, ist mir rätselhaft; nicht minder dunkel bleiben auch die gründe, die ihn bewogen haben den ahd. genetiv pluralis auf *-o* von urgermanischem *-ēm* herzuleiten.

Den instrumentalen auf *-ōm* stehen solche auf *-ēm* gegenüber, die uns in den gotischen adverbien auf *-ē* erhalten sind.

Die partikel *-am* beim instrumentalis sing. treffen wir ausserhalb des germanischen sprachgebiets sehr wahrscheinlich im litauischen wider, vgl. LESKIEN, ao. s. 99. Ausserdem dürfen wir, gestützt auf die germanischen formen, auch die slavischen adverbien auf *-y*

wenigstens zum teile reclamieren. An sich ist bekanntlich die form doppeldeutig, da ja auch der instrumental des plurals in adverbialer verwendung erscheint. Auf lateinischem boden sind hierherzuziehen die instrumentale *dum, tum, num* u. a, vgl. МАНLOW, lange vocale s. 65, 86.

Bis hierher ist die erklärung einfach und frei von bedenken. Nun erhebt sich aber die frage : wie verhalten sich zu diesen instrumentalen die comparativischen adverbien auf *-ō*, welche die richtung « *von-her* » bezeichnen? Welcher casus liegt uns vor in got. *aftarō* ὄπισθεν, *aljaþrō* ἀλλαχόθεν, *allaþrō* παντόθεν, *dalaþrō* κάτω, *fairraþrō* ἀπὸ μακρόθεν, *hwaþrō* πόθεν, *innaþrō* ἔσωθεν, *iuraþrō* ἄνωθεν ἄνω, *jainþrō* ἐκεῖθεν, *þaþro* ἐντεῦθεν, ἔπειτα, *utaþro* ἔξωθεν,?

Der sinn aller dieser bildungen ist, wie ich rückhaltlos МАНLOW zugeben muss, ein ausgesprochen ablativischer. Niemand würde zögern ablative in ihnen zu erblicken, wenn nicht das *ō* schwierigkeiten machte, da es sich nun einmal nicht auf urgerm. *-ōt* zurückführen lässt. Wir stehen also vor einem dilemma : die bedeutung verlangt, die form verbietet ablativische herkunft anzunehmen.

Ich glaube, diese schwierigkeit lässt sich durch eine einfache annahme lösen. Halten wir an dem ablativischen ursprung von *fairraþrō* usw. fest — was man meiner ansicht nach tun muss — so sind wir zugleich gezwungen zu der annahme, dass das *-ō* dieser adverbien nicht auf lautgesetzlichem wege sich erklären lässt, sondern einer association seine entstehung verdankt. Wie aber ist diese zu stande gekommen? Die antwort ergibt sich von selber, wenn man den ursprünglichen tatbestand sich vergegenwärtigt.

Vor dem wirken der urgermanischen auslautgesetze standen sich gegenüber adverbial verwendet ablative auf urgerm. *-ōt* und instrumentale auf *-ōm*, beide von adjectiven gebildet. Nach der wirksamkeit der ältesten auslautgesetze entstand dort *-ō*, hier aber über *-ōn* ein *ō*, also auf der einer seite nasaliertes, auf der andern nicht nasaliertes *ō*.

Die formale ähnlichkeit beider adverbialclassen war also nicht gering. Noch grösser aber war die bedeutungsverwantschaft der beiden. Denn wie bekannt bezeichnen die ablativadverbien bei weitem nicht immer klar und bestimmt die richtung « *von-her* », namentlich dann nicht, wenn es sich nicht um rein locale verhältnisse handelt. Ein blick auf die indischen adverbien, die auf dem ablativ beruhen, beweist dieses. War aber häufig die bedeutung

beider kategorien nicht scharf geschieden, so war es möglich, von einem adjectiv sowol ein adverbium auf *-ō* als auch ein solches mit nasaliertem *ō* zu bilden. Doppelbildungen dieser art aber mussten zur vermischung beider classen führen, so dass auch in solchen fällen ein adverbium, auf nasaliertes *-ō* ausgehend, zur verwendung kommen konnte, wo die deutlich ausgeprägte richtung « *von-her* » ein solches mit nicht-nasaliertem *-ō* ursprünglich erfordert hätte. Man konnte also dazu kommen, neben dem alten und statt des alten **ferraþrō* ein gleichbedeutendes adverbium* *ferraþrō*, zu bilden.

Durch diese übertragung der nasalierung auf endungen, denen sie von hause aus fremd war, ward natürlich auch zugleich der auslautende lange vocal vor reduction geschützt; denn die — einzel-dialektische — kürzung vermochte nur nicht nasalierte längen des auslautes zu treffen.

Sehen wir also in den adverbien auf *-ō*, denen ablativische bedeutung innewohnt, contaminationsbildungen aus alten ablativen und instrumentalen, so vermeiden wir die schwierigkeiten, welche die bisherigen erklärungen zurückliessen und werden nicht minder der form als der bedeutung gerecht.

III.

Mehr und mehr hat sich in den letzten jahren die überzeugung Bahn gebrochen, dass man zur erklärungen paradigmatischer Neubildungen der indogermanischen einzelsprachen in weiterem umfange als bisher dem gedanken rechnung tragen müsse, dass das neugeschaffene paradigma von einer oder mehreren formen des alten seinen ausgang genommen habe. Manche bildungen, die mittels der compositionstheorie zu deuten man früher sich vergeblich abmühte, sind so dem verständnisse zugänglich gemacht worden. Um beispiele anzutreffen braucht man das gebiet des germanischen nicht zu verlassen. Ich erinnere nur an BEHAGHEL'S auffassung des germanischen *t*-präteritums, welche sich an J. WACKERNAGEL'S scharfsinnige deutung des griechischen passivaoristes auf *-θη* anschliesst, vgl. zeitschrift f. vergl. sprachforschung 30,313. Hier wie dort ist der ausgangspunkt für die Neubildung die 2. person singularis des medialen präteritums, welche im indogermanischen auf *-thes* endigte. Die identität von germ. **mudes* und aind. *rythas* ist evident.

Verwanter natur ist der versuch JOHANSSONS das rätselhafte *-ed-* im dual und plural der gotischen schwachen *präterita* zu erklären, vgl. zeitschrift 30,547 ff. Er knüpft an die aind. dualendungen *-āthē -ātē* an, und wenn es ihm auch noch nicht gelungen ist sämtliche schwierigkeiten zu überwinden, so ist mir doch nicht zweifelhaft, dass der von ihm eingeschlagene weg principiell der richtige ist.

Eben dieses verallgemeinerungsprincip — wie ich es im gegensatze zur compositionstheorie nennen möchte — scheint mir auch eine erklärung der germanischen comparative auf *-ōz-* zu ermöglichen. Ich will versuchen, meine auffassung mit möglichster kürze und übersichtlichkeit im folgenden darzulegen.

Es besteht kein zweifel darüber, dass wir für die älteste zeit der germanischen urgemeinschaft noch regelmässige vocalabstufung für dass comparativsuffix in den verschiedenen casus annehmen müssen, und dass in dieser periode die überführung der comparative in die *en-*flexion noch nicht stattgefunden haben kann. Beides beweisen die später ausschliesslich als adverbialia verwanten nominative-accusative singularis der neutra. Wir sind also berechtigt, für jene epoche ein paradigma anzusetzen, das im wesentlichen folgende form gehabt hat :

nom. *niu-jōz neutr. *niu-joz
acc. *niu-jōz-η
loc. *niu-jiz-i
dat. *niu-jiz-ai
ist. *niu-jiz-ō
gen. *niu-jiz-oz usw.

Hierzu ist folgendes zu bemerken: 1. Die mittelstufe *-jōz-* spielt im paradigma weiter keine rolle; sie wird also unberücksichtigt bleiben können. — 2. Der locativ sing. hat in idg. zeit *e-*stufe des suffixes gehabt; germ. *-jiz-* entspricht also hier indogermanischem *-jes-*, vgl. BRUGMANN, grundriss II, 402 nro. 3. — 3. Die stammform der casus mit tiefstufigem suffixe war ursprünglich **ne-ηis-*; sie hatte also heterosyllabisches *η* und entbehrte des *j*. Die verschiedenheit der silbentrennung z. b. nom. *niu-jōz, loc. *niu-jiz-i gegenüber istr. **ni-ηiz-ō* musste hier wie anderswo bald ausgeglichen werden, indem — nicht ohne beeinflussung von seiten des locativs, welcher *-jiz-* aufwies — das *j* auch in die übrigen casus eingeführt ward. Man erinnere sich des gleichen vorgangs im slavischen. Ausserdem

musste sich *j* vor *-iz-* in allen comparativen, die von vocalisch auslautenden wurzeln gebildet waren, notwendigerweise als Übergangslaut einstellen, so lange der silbische charakter des tiefstufigen suffixes gewahrt blieb. Ihn aber garantierten die nebenstehenden casus mit hochstufigem suffixe. Wie mächtig aber ein solcher systemzwang war, lehren am besten die schon mehrfach erwähnten north. formen der 2. 3. person sing. der verba auf *-ōjō*.

So standen hier wie überhaupt bei den comparativen, die von vocalisch auslautender wurzel gebildet waren, zwei casusgruppen einander gegenüber. Die eine besass ein suffix von der form *-jōz-*, die andere ein solches von der gestalt *-jiz-*. Die möglichkeit, dass das bisherige einheitliche paradigma in zwei vollkommen getrennte auseinanderfalle, deren eines die hoch-, das andere aber die tiefstufe des suffixes durch alle casus durchführe, war somit gegeben.

Noch mehr aber. Beide casusgruppen stimmten bei allen comparativen vocalisch auslautender wurzeln in dem anlaut des suffixes, dem *j*, überein. Das gefühl des Sprechenden musste nun mit notwendigkeit dazu führen, dieses sämtlichen casus gemeinsame element zum « stamme » zu ziehen d. h. zu jener lautgruppe, welche das ganze paradigma hindurch constant erhalten bleibt. Den gegensatz zum « stamme » in diesem sinne bildet die « endung » als das im paradigma veränderliche, je nach den einzelnen casus wechselnde. Man analysierte — natürlich vollkommen unbewusst — **niuj-ōz* : **niuj-iz-* ; **mōj-ōz* : **mōj-iz-*.

Man vergleiche, was PAUL, beiträge 4,413 anm. über diesen psychologischen process sagt : « Das was der sprachwissenschaftlich nicht gebildete mensch als stamm oder suffix fühlt, ist sehr verschieden von dem, was eine analyse der formen der ursprache als solche ergibt. Ihm ist, soweit überhaupt etwas davon in seinem bewusstsein ist, der stamm das in der flexion bleibende, das suffix das veränderliche. »

Ueberhaupt ist es eine bekannte tatsache, für die es namentlich auf slavischem sprachboden nicht an beispielen fehlt, dass die im sprachgefühl als « stamm » figurierende constante lautgruppe consonantisch schliesst, also **mōj-iz-* wie etwa nom. sg. **dag-ōz* analysiert zu werden pflegt. Vgl. ausserdem THURNEYSSEN, herkunft und bildung der lat. verba auf *io* s. 45.

Was nun diejenigen comparative anlangt, welche von consonantisch auslautenden wurzeln gebildet sind, so lässt sich die

tatsache jetzt nicht mehr bestreiten, dass im germanischen die tiefstufe des steigerungssuffixes kein *j* von der hochstufe bezogen hat. Das germanische steht also in diesem punkte in scharfem gegensatz zum slavischen; hier heisst es **ljut-jis-* usw., während dort nur **bat-iz-* nicht aber **bat-jiz-* existiert.

So haben wir im germanischen auf der einen seite **niuj-iz-*, **mōj-iz-* und, ihnen völlig conform, **bat-iz-*. Auf der andern seite dagegen finden sich zwar **niuj-ōz-*, **mōj-ōz-*; ihnen aber steht gegenüber — von consonantisch auslautender wurzel gebildet — **bat-jōz-*.

Bedenkt man nun, dass der comparativ im indogermanischen direct aus der wurzel gebildet werden musste, und dass dieses princip noch in den ältern perioden des einzelsprachlichen lebens in kaum geschwächter kraft bestand, wie uns z. b. das indische aufs deutlichste zeigt, so wird man bei der grossen anzahl vocalisch auslautender wurzeln die zahl und bedeutung der von ihnen gebildeten comparative nicht zu gering anschlagen dürfen. Der einfluss also, den sie auszuüben im stande waren, kann kein unbedeutender gewesen sein.

Man darf daher mit gutem rechte von ihnen bei der erklärung der compative auf *-ōz-* ausgehen und die annahme aufstellen, dass das nebeneinander von **bat-iz-* und **niuj-iz-* usw. die neubildung von **bat-ōz-* neben **niuj-ōz-* veranlasste.

**niuj-iz-*, **mōj-iz-* : **bat-iz-* = **niuj-ōz-*, **mōj-ōz-* : **bat-ōz-*

Mitgewirkt zum zustandekommen dieser neubildung haben jedenfalls auch *es*-stämme, denen comparativische bedeutung von hause aus eigen war, vgl. z. b. lat. *minus*, *secus* ua. Siehe JOHANSSON, de derivatis verbis contractis s. 182 anm. 4.

Nachdem nun die formen auf *-ōz-* neben jenen auf *-iz-* entstanden waren, sind im ersten stadium der entwicklung aller wahrscheinlichkeit nach beide bildungen von derselben basis möglich gewesen. Ein zweiter schritt führte zur verteilung: und hierdurch erst sind beide formen nebeneinander lebensfähig geworden. Es stellte sich nämlich eine engere beziehung des comparativs zum positiv ein und die wirkungssphären der beiden comparativkategorien wurden in der weise gegen einander abgegrenzt, dass *i*-haltiger comparativ in der regel zu *i*-haltigem positiv, *i*-loser comparativ stets zu *i*-losem positiv gebildet ward. Also etwa:

**niujo-* : **armo-* = **niujiz-* : **armōz-*

Genau ebenso aber verhalten sich die denominativen verb

auf *-jan* einer- und auf *-ōn (-ēn)* anderseits zu den nominalstämmen, die als basen ihnen zu grunde liegen. Es ist daher nicht zu viel behauptet, dass dieses alte verhältnis von nominalstamm und verbum bei der schaffung des neuen zwischen nominalstamm und comparativ wirksam gewesen ist. Hat doch schon ТН. ЈАСОБИ in seinen beiträgen zur deutschen grammatik auf den eben berührten parallelismus aufmerksam gemacht.

Die vorgeschlagene erklärung lässt auch begreiflich erscheinen, warum die comparative auf *-iz-* auch von andern als *i*-haltigen stämmen gebildet werden können, während die comparative auf *-ōz-* auf die *o*-stämme beschränkt sind; denn jene repräsentieren im wesentlichen altes erbgut, diese aber sind eine neubildung, deren ganze lebensfähigkeit auf der engen association mit einer bestimmten stammclassen beruht. MAHLOW'S erklärung gibt in dieser frage keinen aufschluss: denn nicht minder als die *o*-stämme haben die stämme auf *-i-* und *-jo-* instrumentale auf *-ō-* aufzuweisen: warum begegnen wir trotzdem niemals einem comparativ auf **-jōiz-*, **-jōz-*?

Der superlativ auf *-ōsto-* ist als neubildung zu betrachten.

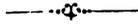
Freiburg, Januar 1890.



INDEX LECTIONUM

ORDO THEOLOGORUM

PROXIMO AUTUMNO INSTITUETUR



ORDO JURISCONSULTORUM

PROFESSORES

Clerc : Droit civil fribourgeois, 6 heures.

Perrier : Droit public suisse, 3 heures.

Bise : Droit constitutionnel, 2 heures.

Favre : Médecine légale, 1 heure.

Python : Lectiones non habebit.

Fietta : Droit civil français : Code civil, livre I, titres VII-XI, et livre II,
5 heures.

Exercices pratiques, 2 heures.

Rensing : Pandekten, II. Theil (Erb- und Familienrecht), 7 Stunden.

Die allgemeinen Lehren des Obligationenrechtes mit besonderer
Berücksichtigung des schweizerischen Obligationenrechtes, 2 St.

Im Seminar : Praktische Uebungen, 2 Stunden.

Gottfrey : Institutes, droit des successions, 4 heures.

Fervers : Das deutsche Strafprozessrecht, unter besonderer Rücksicht-
nahme auf die in der Schweiz geltenden Rechte, 4 Stunden.

Ausgewählte Kapitel aus dem speziellen Teile des Strafrechts,
1-2 Stunden.

Praktische Uebungen auf dem Gebiete des Strafrechts, 1-2 Stunden

Jaccoud : Droit naturel : vide infra sub « ordo philosophorum. »

ORDO PHILOSOPHORUM

PROFESSORES

- Weiss O. P.** : Gesellschaftslehre. Allgemeiner Teil, 4 Stunden.
Die Gesellschaft des Mittelalters, 2 Stunden.
- Berthier O. P.** : Explication de la « Divina Comedia » : l'Inferno, 4 heures.
Histoire des idées esthétiques au Moyen Age, 2 heures.
Lecture et interprétation de Dante : De vulgari eloquio, 2 heures.
- Kennedy O. P.** : Introductio in philosophiam et logica, 5 horas.
- Gremaud** : Introduction à l'étude de l'histoire, 2 heures.
- Horner** : Psychologie appliquée à l'éducation. Méthodologie générale, 2 h.
- Jaccoud** : Droit naturel : Principes d'économie politique, 2 heures.
- Effmann** : Geschichte der altchristlichen und frühromanischen Baukunst 4 Stunden.
Entwicklung der Trachten seit dem Ausgange des Mittelalters, 1 Stunde.
- Wolff** : Metaphysik I. Teil : Transcendental - Philosophie und Ontologie, 3 Stunden.
Praktische Uebungen : David Humes Untersuchungen über den menschlichen Verstand, 2 Stunden.
- Steffens** : Lateinische Palæographie, 1 Stunde.
Praktische Uebungen im Lesen mittelalterlicher Handschriften, 2 Stunden.
- Reinhardt** : Allgemeine Geschichte vom Wiener Congress bis zur Gegenwart, 4 Stunden.
Seminar : Quellen und Literatur zur Geschichte des Reformationszeitalters (verbunden mit praktischen Uebungen), 2 Stunden.

- Sturm** : Geschichte des griechischen Dramas mit Einschluss der scenischen Altertümer, 4 Stunden.
Im Seminar : Erklärung des Platonischen Dialoges Euthyphron, 2 Stunden.
- Jostes** : Einführung in das Nibelungenlied und Erklärung ausgewählter Kapitel desselben, 3 Stunden.
Goethes Faust, 2 Stunden.
Im Seminar : Erklärung des « Reineke Vos », 2 Stunden.
- Rabiet** : Grammaire historique de la langue française : Morphologie, 3 heures.
Conférence pratique : Lecture de la Chanson de Roland, 2 heures.
Exercices dialectologiques, 1 heure.
- Schnürer** : Allgemeine Geschichte von Karl dem Grossen bis zum Untergange der Staufer, 4 Stunden.
Im Seminar : Lectüre der Gesta Friderici imperatoris von Otto von Freising, 2 Stunden.
- Kallenbach** : La période romantique de la littérature polonaise, 3 heures.
Grammaire de l'ancienne langue slave liturgique, 2 heures.
Conférence pratique : 1) Ballades d'Adam Mickiewicz, 1 heure.
2) Explication de textes slaves liturgiques, 1 heure.
- Weyman** : Erklärung der Historien des Tacitus, 4 Stunden.
Im Seminar : Apuleius, Amor und Psyche, 2 Stunden.
- Bédier** : Histoire de la littérature française pendant le règne d'Henri IV, 4 heures.
Exercices pratiques : Le Roman de la Rose, 2 heures.
- Streitberg** : Einführung in das Studium der keltischen Sprachen, 2 St.
Sanskritgrammatik mit praktischen Uebungen (für Anfänger), 3 Stunden.
Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen mit besonderer Berücksichtigung des Griechischen, Lateinischen und Deutschen, Teil I : Lautlehre, 2 Stunden.
- Jaquet** : Lectiones non habebit.

PRIVATIM DOCENTES

Dr Grimme : Grammatik der neupersischen Sprache und Erklärung ausgewählter Lesestücke, 3 Stunden.

Leben und Lehre Muhammeds, 1 Stunde.

Hebräische Uebungen, 1 Stunde.

Dr Büchi : Schweizergeschichte im Zeitalter des Humanismus und der Reformation (1414-1648), 4 Stunden.

Im Seminar : Kritische Untersuchungen im Anschlusse an die Lectüre eines Quellenschriftstellers, 2 Stunden.

Dr Hess : Cours de langue chinoise : Grammaire de la langue parlée, 3 heures.

Interprétation de textes hiéroglyphiques et hiératiques, 2 heures.

Histoire des beaux-arts dans la haute antiquité, 1 heure.

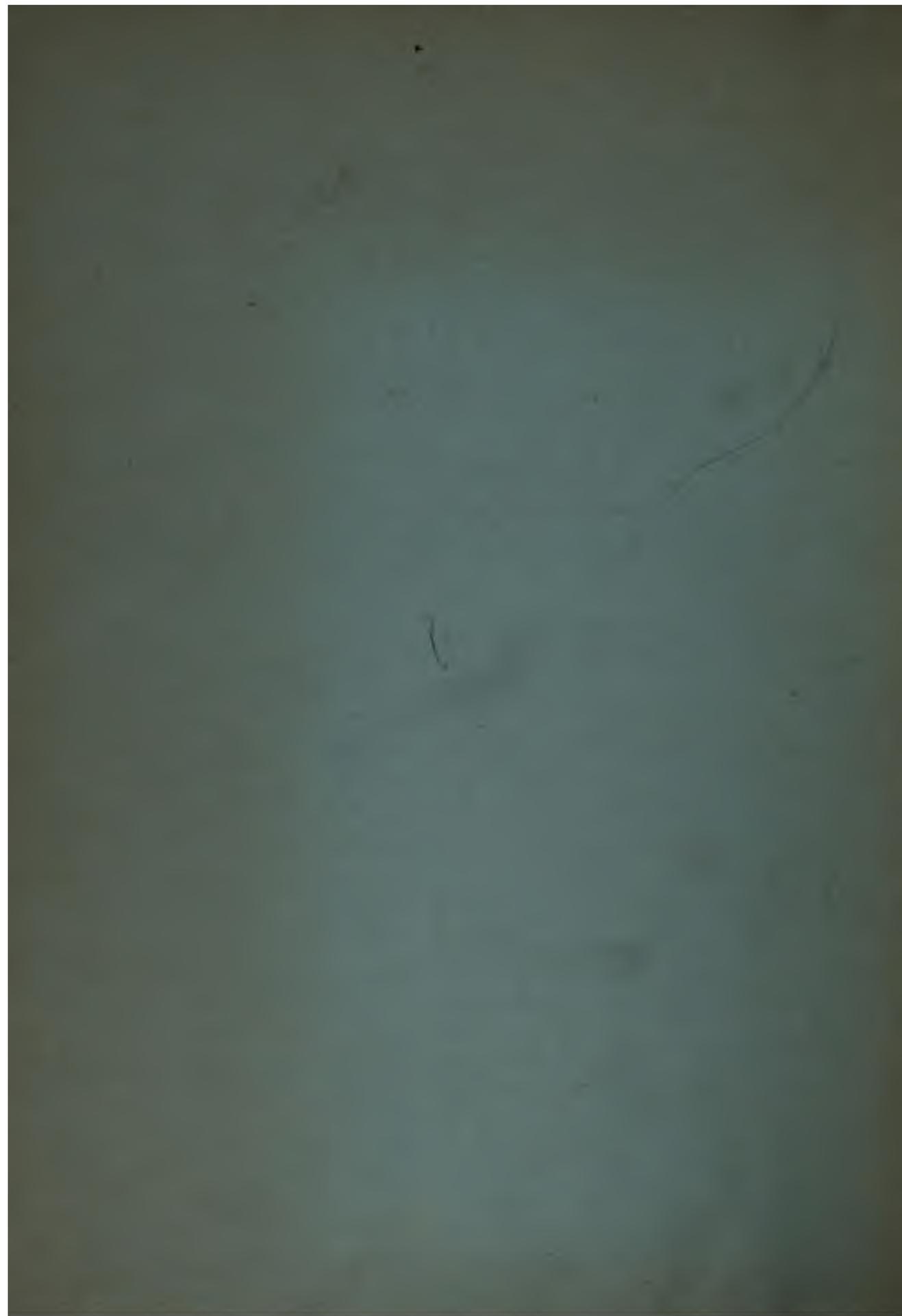
Rector universitatis : **Jostes.**

Decanus ord. ictorum : **Clerc.**

Decanus ord. philos. : **Rabiet.**

Secretarius : **Weitzel.**





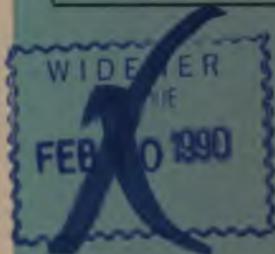


3 2044 009 522 947

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.



~~Widener Reserve~~

